LA VIE
NTELLECTUELLE

DANS CE NUMERO :

V. L : L'esprit de démission.

REGARDS SUR L'ALLEMAGNE

F. HEER : Faiblesse de Dieu.

E. DE FRAGUIER : La situation actuelle de l'Eglise allemande.

R. ALAIN : Jeunesse allemande — Jeunesse européenne.

J. STEINMANN : Grandeur d'Ernst Wiechert.

LES SIGNES DU TEMPS

Pour une France cohérente dans la crise mondiale.
Données et inconnues de la situation internationale.
L'Inde devant l'orage.
Le réarmement allemand.
Mezz Mezzrow ou la rage de mourir au monde.
Marc Chagall, juif et russe.
Azimuths : Persécutions et espoirs.

ARTS. LIVRES. THEATRE. CINEMA

DOCUMENT : La situation de l'Eglise en Pologne.

EVUE MENSUELLE

FEVRIER 1951

ES ÉDITIONS DU CERF_PARIS

SOMMAIRE

V. I. : **L'esprit de démission** 1

REGARDS SUR L'ALLEMAGNE

F. HEER : **Faiblesse de Dieu**..... 4

A.-Z. SERRAND : **Un roman autrichien : *Le huitième jour*, de Friedrich Heer**.... 15

E. DE FRAGUIER : **La situation actuelle de l'Eglise allemande** 19

R. ALAIN : **Jeunesse allemande. Jeunesse européenne** 29

J. STEINMANN : **Grandeur d'Ernst Wiechert**..... 57

LES SIGNES DU TEMPS

Pour une France cohérente dans la crise mondiale (Dialogue). 75
Données et inconnues de la situation internationale (B. Féron). 90
L'Inde devant l'orage (P.-A. Martel) 93
Le réarmement allemand (A. Frisch) 97
Mezz Mezzrow ou la rage de mourir au monde (G. Venaissin). 99
Azimuths : Persécutions et espoirs (A.-Z. Serrand)..... 102

PORTRAIT

P. Secretan : Marc Chagall, juif et russe 112

ARTS ET LIVRES

Tendances de l'art contemporain (R. Vrinat) 116
Quelques romanciers allemands (H. Fronsac) 124
Romans et couronnes (M. Chavardès)..... 128
To be or not to be (G. Venaissin) 130

THEATRE

Chronique (H. Gouhier) 132

CINÉMA

Journal d'un curé de campagne (J.-P. Chartier) 137

DOCUMENT

La situation de l'Église en Pologne 143

Contre l'esprit de démission

Il souffle actuellement sur la France et sur l'Europe un esprit de démission.

Chaque jour on apprend que l'un ou l'autre prépare ou prend déjà son départ vers des terres moins menacées par l'invasion. Parfois le déménagement se fait en grand : Ainsi cette famille qui, ayant réalisé tous ses biens, est allée fonder un nouveau village en Amérique du Sud, emmenant avec elle les ouvriers nécessaires et même le médecin et le curé.

Mais en dépit de la tristesse à voir à l'approche du danger des amis s'en aller comme les rats abandonnent un navire, telle n'est pas la pire manifestation de l'esprit de démission : Après tout, ces hommes n'abandonnent pas tout... Il est peut-être pire d'envisager avec résignation ce qui peut arriver, totalement assuré que l'on est de son impuissance. Ainsi dans un pays voisin, des jeunes déclaraient-ils récemment qu'il n'y avait qu'à se préparer à la prochaine invasion. Leur pays en avait tant connu depuis des siècles ! Le chrétien qui s'interroge sur ce qu'il a à faire est assuré de ne pas se tromper s'il lutte contre l'esprit de démission.

Se refuser à la démission a au moins un apport négatif : il empêchera le jour venu de céder à l'affolement, cet affolement qui crée le danger.

Quiconque a tant soit peu fait la guerre sait que la peur naît de l'incapacité de rester froid devant la menace. Que l'ennemi opère une percée profonde, comme ce fut le cas pour la France en 1940, ceux qui tremblaient déjà à quelques kilomètres du feu sont, dans leur terreur, les premières victimes. Rien n'y dispose comme d'avoir démissionné avant le danger.

Ce qui vaut pour la guerre, vaut aussi pour la paix. Les pays convaincus de leur impuissance, déjà résignés à une occupation, seront immanquablement victimes. Il est vrai que, pris isolément, chaque pays de l'Europe occidentale ne semble guère capable de résister aux terribles jeux des deux Grands. Il est vrai également que depuis cinq ans le temps a été perdu, et qu'aujourd'hui où elle serait si nécessaire, l'Europe n'est pas faite. Mais ce temps perdu est lui-même une leçon, si nous comparons les fruits de notre démission avec ceux d'un peuple qui tient à nouveau son rôle face aux deux Grands. Tandis que la France parlait de grandeur et se jugeait impuissante, l'Angleterre faisait face à son nouvel état de misère. Que l'on discute ou non ses moyens, elle a retrouvé quelque indépendance et peut, appuyée par le Commonwealth, faire entendre une voix, à laquelle la liberté donne son poids. Il n'est jamais trop tard pour renoncer à l'esprit de démission. La paix est à ce prix.

Mais il n'y a pas qu'à sauver la paix; il faut aussi construire le monde qui veut vivre en paix. Or là, tout est à faire. Économiquement, socialement, politiquement, humainement. Le travail était à peine commencé que déjà il est arrêté. Ces cinq années de paix n'auront servi à rien. Au début la joie de la liberté retrouvée ne nous permettait que de reprendre les vieilles habitudes dont nous avions été privés; et les vieilles formes de pensée triomphèrent à nouveau, comme si l'on n'avait rien appris. La découverte à peine faite qu'en tous domaines il y a peut-être du nouveau à inventer, voici que la ten-

tation de démission surgit, et chacun y cède, gouvernants et gouvernés.

Pourtant il n'est pas dit que la guerre survienne. Allons-nous rester passifs ? La crainte nous rendra-t-elle désormais incapables de rebâtir nos maisons, de refaire notre industrie, d'équiper les pays d'Afrique, d'améliorer les conditions de vie, d'organiser les relations européennes ? La guerre a déjà triomphé si même avant d'éclater elle inhibe ainsi nos volontés.

Contre cet esprit de démission le chrétien doit lutter de toutes ses forces. Sans doute n'a-t-il aucun privilège pour savoir mieux qu'un autre comment résoudre les problèmes précédemment évoqués. Mais devant la menace, sa foi doit lui communiquer le calme requis pour la découverte et l'invention. Il est des heures où pour réussir, même ici-bas, il faut ne pas voir la réussite dans le seul succès immédiat. Même s'il aboutissait à l'échec, le chrétien sait qu'il doit maintenir pour l'épreuve de demain un attachement plus tenace aux valeurs éternelles; et cet attachement n'est véritable que s'il lutte d'arrache-pied pour la réussite, pour la réussite de la paix, pour la réussite de l'organisation d'un monde pour la paix. Pour cela l'espoir aujourd'hui fait défaut; mais l'espérance demeure, qui ne s'appuie pas sur ce qui se voit, mais sur le Christ. Alors l'esprit de démission n'a plus de prise; et la réussite peut être donnée par surcroît. — V. I.

FAIBLESSE DE DIEU

Plusieurs expressions de cet article pourraient surprendre le lecteur s'il n'était averti qu'on lui offre ici quelques pages (232 et sq.) du roman Le huitième jour, *de Friedrich Heer, de qui la Revue a déjà publié un essai sur l'amour des ennemis (mai 1950). De ce roman, analysé ici pages 15 sq., nous avons traduit quelques paragraphes. L'entretien dont ils font partie veut donner le sentiment du mystère de l'Église à un citoyen du XXIe siècle concentrationnaire.*

Notre faible Dieu vous fait difficulté. Je vous vois aux prises avec sa faiblesse d'abord, dont le mystère vous reste fermé. Notre époque, ne voulant connaître que la puissance des forces extérieures — travaux gigantesques, divisions militaires, chiffres de production, résultats de masses — est aveugle à la puissance bien plus haute dont est porteuse la faiblesse. Et pourtant, mille faits, à chaque période de l'histoire, nous forcent à reconnaître qu'en ce monde toute vraie valeur spirituelle est inséparable d'une faiblesse indicible. Étudiez la vie et l'histoire des artistes, des poètes, des musiciens, des peintres, et même de ces nombreux savants sur le travail desquels repose la structure de l'Autonome Société Humaine : quiconque porte une puissance spirituelle et crée des œuvres supérieures est toujours sur cette terre un pauvre coquillage qu'épuisent les blessures que lui font ses perles. Craintifs, honteux, ces créateurs cherchent à se pro-

téger contre la convoitise et la mainmise de la quantité et de la production. Sur le marché plein de soleil, où ils exposent leurs œuvres à la foule imbécile, voyez leur embarras. Nul ne les comprend, nul ne les accueille. Aucun regard, aucune audience de la part de ceux qui doivent leur puissance à l'argent, à la force, à la propriété, et dont l'âme est pleine du vacarme des convoitises, des trafics, des machinations. Et quant au peuple abêti, instinctif, impuissant, il les rejette, car il les trouve hostiles à ses rêves, car eux se refusent à être les partenaires des mornes coucheries où se passent ses soirées. Dans un pareil monde, qui décoche de tels affronts aux plus spirituels, aux plus profonds des hommes, quelle place voyez-vous pour un Dieu ? N'est-il pas parfaitement naturel à ce monde de clouer à la croix un Dieu qui s'abandonne à lui ?

Il n'y manque pas. A Jérusalem il y vingt siècles, à Vienne l'an 109 du nouveau comput, on crucifie Dieu, on le met en marge. Est-ce angoisse, complexes névrotiques, sentiment d'infériorité, haine, ressentiment ? Quoi qu'il en soit, le Très-Haut, le Tout-Autre est insupportable, comme est insupportable le reproche d'inhumanité que la présence de Dieu jette avec force et douceur à la face de l'homme. Ainsi, nombreux sont les motifs, psychologiques, sociologiques, existentiels, humains et moins humains, qui expliquent, élucident, justifient le crucifiement de Dieu dans le monde. Et pourtant tous ces motifs n'arrivent pas à élucider le crucifiement du Christ. On crucifie pourtant, chaque jour, chaque heure, l'homme. On crucifie enfants et vieillards, hommes et femmes, on les torture, on les tue partout. Pouvez-vous m'indiquer n'importe où sur terre un endroit dont vous puissiez affirmer en toute science et conscience

qu'il ignore le meurtre, qu'il ne porte aucune croix visible ou invisible ? Certes, on cherche à marteler ces croix, ou à les couvrir de peinture, de paroles, de chants, de bruits, à glisser dessus des décors et des masques. De ces puissants efforts, quel est le succès, je vous laisse la réponse, je la laisse à votre silence.

Partout, partout dans le monde se dresse la croix. Croix du Christ, croix des hommes. Signaux pour avertir que les calculs de cette terre ne tombent pas juste; qu'il y a un coefficient négatif redoutable : le Mal, plus exactement, le Malin, le Démon, le maître de ce monde, le Diable.

Le maître de ce monde, vous l'avez rencontré dans votre vie, souvent vous avez contemplé son visage, touché ses mains, respiré son haleine. Peu me chaut le récit de votre carrière, sa seigneurie vous possède, vous êtes tombé en plein dedans. Pris dans la machine à détruire. Vous songez au suicide. Appelez cela dépression nerveuse, surmenage. Vous cherchez le néant pour échapper à l'engrenage mortel, pour vous évader des lois de notre temps. Vous ne voulez plus en être, vous voulez sauter ailleurs. Dans le néant.

Il n'y a pas de néant. Le néant n'existe pas. Il n'y a que la loi et la grâce. La loi du prince de ce monde, la grâce du Christ. Les croix des hommes indiquent que des hommes ont été déchirés, indiquent surtout qu'ils ont été défaits dans leur lutte contre le seigneur de ce monde. La croix du Christ indique qu'il a été déchiré. Mais par cette sienne défaite, Dieu se répand dans le monde : il se livre et domine le monde et son prince. La croix du Christ déchire le réseau du tisserand aux vêtements somptueux; et contre la loi, contre l'engrenage, contre la mécanique et la biologie du Malin, institue le royaume,

e lieu de la grâce. De la liberté. Qui boit le sang du Christ et mange sa chair y puise la force de dominer, de vaincre les lois et prisons de ce monde et de ses puissants.

Je sais que ce que je viens de dire est formidable. N'y voyez pas un langage symbolique, héraldique; il n'y a là ni lyrisme, ni romantisme, ni art, ni philosophie. C'est mieux que la science même, le plus haut don.

Dur, étrange langage, propre à vous heurter : qui boit le sang du Christ et mange sa chair gagne la force de dominer la loi de ce monde. Nul discours ni sermon, nul pouvoir ni savoir, ne peut donner cette force. Vous vous en doutez bien, vous qui avez expérimenté dans votre vie la puissance du mal. Vous transformer à fond, vous changer jusqu'au dernier atome de votre être le plus intime, nulle parole ni discours ne le peut réussir. Seul le peut le seul qui a vaincu et dominé ce monde, et qui peut donc dire à ses amis : « Soyez sans crainte, j'ai vaincu le monde. »

On vous a dit hier la nécessité de transformer chez l'homme ses énergies négatives, les forces qui, de chaque maison, de chaque rue, de chaque ville, font lever les nuages empoisonnés, des brouillards artificiels; les hommes en sont imprégnés et rendus opaques les uns aux autres; l'amour ne peut œuvrer; toute communication authentique est impossible. Notre tâche à nous est d'en faire des énergies positives. Vous m'objecterez sans doute que nous sommes bien faibles pour opérer cette transsubstantiation de l'homme, nous qui, pour transformer l'atome et maîtriser les forces naturelles, exigeons de gigantesques préparations intellectuelles et techniques. Comment, faibles hommes, pourrons-nous réellement transformer notre substance la plus intime?

Bien sûr : laissés à nos propres forces, il nous es
impossible de devenir le ferment, le catalyseur de l'un
que transformation nécessaire; c'est ce qui fait la trag
die de l'humanisme qui refuse toute transcendance
noble, légitime est son objectif, le plein développemer
de l'homme total, mais il lui manque les moyens; seu
le Médiateur les peut offrir.

C'est au Dieu qui nous a créés de nous transforme
par une seconde création plus haute que la première, c
le Christ est l'élément de cette suprême et radicale trans
formation, par quoi le péché se change en force de bien
le manque en pure plénitude. Et l'Église n'est rien d'au
tre que le Corps du Christ dans l'histoire. Là où lui, pa
elle, en elle, vit et opère, se fonde un espace de grâce
L'Église est le lieu de la grâce, la communauté des pé
cheurs prêts à se laisser réengendrer par leur Dieu. L'É
glise est donc l'unique espace où l'homme puisse deveni
pleinement homme; l'Église des hommes, des pécheurs
est, en conséquence, l'unique lieu de la liberté en c
monde : Royaume, Royaume de l'homme total et de l
liberté, voilà l'Église.

Tout cela ne concorde guère avec ce que vous save
d'elle par vos cours : la science historique justifie le ma
qu'on raconte de l'Église, et moi-même n'ai rien di
pour nier la bassesse de l'existence historique de l'É
glise. Communauté d'ambitieux, d'orgueilleux, de cupi
des, de satisfaits, de noceurs, et en même temps saint
Église. Parfaitement, les deux ne s'excluent pas. L'É
glise dans l'histoire n'est pas seulement le plus para
doxal, mais encore le plus ambigu des phénomènes
Visage de courtisane qui couche avec les maîtres de cha
que époque, et visage de mère sainte qui emporte à Dieu
les larmes et les malédictions d'une humanité déchirée

alourdie de fautes et de misères. Dans l'Église, avec une publicité qui heurte tous les esthètes, les essaims de beaux esprits, les bandes de snobs spiritualistes, dans la sainte Église devient visible, terriblement spectaculaire ce qu'est l'homme, de quelles turpitudes il est capable. Dans l'Église, dis-je, car le levain du Christ, ce noble ferment de la transformation suprême, manifeste d'abord la dépravation, la maladie de l'homme, jusqu'en ses abîmes les plus cachés. Sa première activité est de corroder les apparences pour découvrir l'état spécifique de l'homme tel qu'il est.

Politiques, philosophes, artistes, et les hommes les plus ordinaires déploient, vous le savez, une rapidité, un savoir-faire souvent ahurissants pour celer leurs maladies et méchancetés; c'est encore une chance que les plus malins renoncent parfois à transformer en mythes, à romantiser, héroïser, leurs flétrissures, car ils peuvent à bon droit compter sur l'accord unanime, la complaisance et la complicité des masses, qui sentent d'instinct que le plus haut service qu'on puisse rendre est de camoufler les fautes sous de plaisantes façades.

Cette façade, l'élément christique la fait sauter, et d'abord chez les chrétiens. De ce point de vue, être chrétien dans l'Église signifie être dévoilé jusqu'en ses plus profondes faiblesses. Mais les incroyants trop tôt se réjouissent au spectacle de cette douloureuse nudité des chrétiens; trop tôt pour n'avoir su déceler en cette première révélation de « l'humain, trop humain », la condition préalable exigée sur cette terre de la seconde révélation, celle du divin sous une forme humaine.

L'Église, présence de Dieu en ce monde. Bondissement hors de la chaîne du néant, montée jusque dans le Christ, pour celui qui se laisse changer, qui est prêt à

devenir un chrétien, un porte-christ, un christ. Chair de sa chair et sang de son sang. Réel changement de sa substance en Son corps. Mais cela se paye cher. Regardez les choses; c'est lorsqu'en un espace clos les forces se heurtent que se montre leur essence, leur densité, leur réalité. S'il est pleinement ce qu'il doit être, l'élément, quel qu'il soit, bois, minéral, sort avec honneur de l'épreuve; lié à d'autres, courbé, lié, transformé, il peut entrer valablement dans le processus d'où sortira une nouvelle forme. Pareillement, dans sa réaction aux éléments mondains, l'élément chrétien ne peut tenir le coup que s'il est authentique, sans faille, dans le Christ. S'il l'est, il peut donner le branle à une puissante évolution; sa petite masse en peut faire éclater de grandes; il est le moteur premier de toutes les révolutions authentiques de l'histoire. Mais si l'élément chrétien n'est pas pur, s'il est aggloméré à d'autres substances, des fragments de toute espèce et de toute fibre, alors le heurt contre d'autres forces qui lui sont essentiellement hostiles le fait, sinon au premier, du moins au deuxième ou troisième choc, éclater.

Voilà, réduite à une formule symbolique, l'explication des catastrophes de la chrétienté aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Sans entrer ici dans les détails, il suffira d'une allusion aux faits qui sont durs et terribles, comme le sont la réalité et la légalité de cette terre. Mais bien sûr, voilà pour vous une nouvelle occasion de vous poser la question de tout à l'heure : Pourquoi Dieu a-t-il permis tout cela? Cet effondrement de l'Église au siècle dernier et, dans les deux millénaires de son histoire, ces pannes fréquentes et lamentables et ce raz de marée du mal?

Avant de vous laisser partir dans la ténèbre, dans de

nouvelles obscurités, je veux encore vous parler d'une dernière chose : je viens de vous parler du mal; je vous ai d'abord parlé de Dieu et de l'homme. Reste à dire quelques mots de ce bien qui fut et demeure le plus élevé et le plus précieux, qui l'est toujours pour Dieu, qui l'est par moments pour l'homme. Faut-il que notre époque soit détraquée, qu'il paraisse plus facile de lui parler de choses difficiles, comme Dieu et l'homme, que de la liberté; que la liberté lui soit la chose la plus étrangère.

Dieu, l'homme, on peut toujours en faire des masques et en déguiser des prétentions massives, des positions calculables et disputables. La liberté, par contre, ne le supporte pas, car elle est la première-née des créatures, la fille aînée du Père, du Fils et de l'Esprit, la plus divine. Une comparaison simple va vous le faire voir, toute création humaine garde l'empreinte de sa dépendance absolue à l'égard de l'homme, elle entend son maître et lui rend obéissance, même inconsciente et involontaire : les œuvres dont l'homme se décharge lui demeurent esclaves. Dieu seul lance ses créatures dans la liberté, dans la pleine liberté de lui résister, de le nier et renier, de lutter jusqu'au bout contre lui. Dieu en face de sa créature se fait quantité négligeable et en quelque sorte se néantise.

C'est là que le mal prend racine. Ce n'est d'abord que l'expérience vécue de l'existence propre, de la puissance propre, de la possibilité de se travailler; s'étendre, se dilater dans la lumière, s'épanouir, le déploiement des ailes angéliques dans la neuve création, toute radieuse. Dans l'ange se glisse la tentation de tenir son être puissant pour son œuvre propre, d'adorer en soi le maître de la création. L'homme le suit; actuellement vous entendrez des cordonniers, des professeurs de sciences, des

sous-officiers, des écolières vous dire : « Il n'y a pas de Dieu »; et le dire non en des mots inventés et vides, mais en des actes lourds de sang, en une vie dont chaque pulsation témoigne ouvertement contre Dieu : il n'y a ni Dieu ni maître : c'est moi qui bâtis ma propre vie. Pourquoi Dieu laisse-t-il ainsi se dresser contre soi le moindre propagandiste, le dernier des écoliers? Parce qu'il aime la liberté, lui le plus grand fanatique de la liberté, comme l'a nommé un penseur européen du dernier siècle. Parce qu'il préfère la liberté à sa dignité royale, à sa seigneurie. Parce qu'il sait que, seule de ses créatures, la liberté porte le signe du divin, l'inconfusible sceau de l'origine divine. Qui serait une création sans liberté? Un guignol, un théâtre de cour, la mise en scène d'un tyran bigot cherchant à se divertir aux courbettes et drôleries de ses créatures; ce serait la boîte à musique d'un monstre infantile, ou pour emprunter le langage actuel : un gigantesque « combinat »; un camp de travail ou de concentration pour peuples; le gigantesque engrenage du BUREAU.

Mais la création de Dieu n'est pas œuvre du BUREAU. Le BUREAU n'est pas Dieu, bien qu'il le veuille faire croire à tous les membres de l'Autonome Société Humaine. Bien que dans toute la mesure de son pouvoir il ait extirpé la liberté; et pas seulement la liberté, mais toute connaissance de la liberté. De sorte qu'avec cette connaissance s'est perdue et ruinée toute connaissance de ce qu'est l'homme, de ce qu'est Dieu. Nous vivons si privés de liberté que nous ne le sentons plus; nous avons appris à ne rien haïr tant que la liberté, car elle signifie conscience, responsabilité : responsabilité, non d'un quantum obligatoire de production, mais pour le bien et le mal; responsabilité de la vie fraternelle; responsabilité

l'abord et surtout de la vie personnelle de chaque jour, le chaque heure.

Nous repoussons cette responsabilité : nous avons sans ésistance appris à nous laisser mener, à ce qu'on fasse le nous un lest aux bateaux des puissants; nous sommes des menés; nous aimons recevoir des ordres : ordre le construire une entreprise, d'organiser un bureau, de léplacer, procréer, liquider des hommes. Nous aimons e bruit et l'agitation, comme des passifs que nous sommes, ennemis mortels de la liberté. Nous aimons le mal, parce que son service semble nous dégager de toute responsabilité; parce qu'il paraît rendre possible une vie sans liberté. Dieu, par contre, exige de ses serviteurs une vie de liberté, un service dans la liberté. Le mal — et avec lui chacun de ses satellites — punit ses serviteurs lorsqu'ils cherchent la liberté. Dieu, lui, frappe les siens quand ils renoncent à la liberté. Il punit son Église, il l'a punie cent fois et de cent façons quand elle a péché contre la liberté. Pour les échafauds qu'elle a dressés, pour les guerres qu'elle a provoquées, pour les tortures dont elle a fait souffrir les consciences, Dieu lui a ôté de précieuses personnalités, des peuples entiers, des continents, des époques. Dieu préfère perdre ses derniers fidèles plutôt que de voir une humanité enchaînée à genoux ou de voir parqués ses bons et loyaux serviteurs.

Dieu est liberté. Mais ce ne sera pas là mon dernier mot : Dieu est liberté parce qu'il est Amour. L'amour, la suprême, la plus haute puissance, inconnue à notre temps. Sur ce terrain s'affrontent une dernière fois Dieu et l'Autonome Société Humaine. Tous deux cherchent à changer le monde. Nous le cherchons, nous, en courbant, brisant, planifiant, organisant; par une mise en place

froidement calculée de nos moyens de puissance, de nos divisions militaires, de nos troupes industrielles; avec de bruyants haut-parleurs, pleins de menaces et de grondements; par un usage conscient de l'esclavage et de méthodes scientifiques, techniques, politiques : trois domaines qui, ensemble, méconnaissent l'amour, refusent d'y voir une force réelle, un élément, l'élément de l'ordre mondial. Dieu, lui, cherche aussi à transformer le monde. Dans le calme, dans la faiblesse, par le commandement de son amour. Dans la folie de la croix, il offre la grâce aux hommes appelés à la liberté. Et il attend; patience inépuisable, patience créatrice, que nous, impatients et intolérants, ne savons comprendre; ouverture et miséricorde, que nous, juges criminels de notre prochain, ne savons concevoir. Parce que nous ne risquons pas l'amour. Parce que nous ne risquons pas Dieu; parce que nous ne nous risquons pas à abandonner notre fausse sécurité et nos apparences trompeuses pour nous laisser enlever dans le royaume de la liberté où Dieu et l'homme se rencontrent dans l'amour — le Royaume de Dieu...

FRIEDRICH HEER.

LE HUITIEME JOUR[1]

Le « huitième jour » c'est, d'une part, le jour qui succède à la grande semaine de Dieu, décrite par la Genèse; l'humanité désormais relaie Dieu et se charge de la Création. De cet immense huitième jour, Friedrich Heer a choisi une heure : les quelques années qui vont de 2074 et 2082 après Jésus-Christ, ou plutôt les années 109-117 du nouveau comput mondial. Officiellement, après une grande guerre de soixante ans, la terre a trouvé son unité politique, économique, culturelle. « L'Autonome Société Humaine » est hermétiquement fermée sur soi et défendue contre Dieu et contre les hommes réfugiés sur d'autres planètes. A cette fermeture préside le BUREAU. L'idéologie est mise au point. Les institutions mondiales sont en place. Les V.I.P., les « Very Important Persons », se partagent, se disputent aussi le pouvoir, à qui seules sont permises une famille, l'aisance, des ancêtres. En ce huitième jour, Dieu s'est mis au repos, ou on l'a mis en chômage, officiellement.

Le huitième jour c'est d'autre part, à l'intérieur de ces années, le jour qui, pour John Percy Brown, succède à la semaine de formation qu'on lui a fait suivre à Vienne. Ce jeune Américain désigné pour de hautes charges par son orthodoxie, son atavisme, ses succès et surtout la politique de ses protecteurs, a été envoyé, ainsi que quelques garçons, un Égyptien, un Florentin, visiter en Europe les plus belles réussites de l'Autonome Société Humaine. Grâce à cette école nomade il connaîtra les institutions modèles, il rencontrera de hautes personnalités qui s'efforceront tantôt de le juger, tantôt de le gagner à leurs vues; il se heurtera aussi à quelques problèmes : d'abord à ceux que doit, dans le présent, résoudre l'Auonome Société Humaine, puis à ceux de son récent passé, enfin et surtout à celui qu'elle croit avoir définitivement éludé, celui de Dieu, du Christ, de l'Église. Mystérieusement initié aux réalités catholiques par son instructrice officielle et espionne, Tanja Majer, le jeune Brown, après la

1. *Der achte Tag*, 400 pp. (21×14), publié aux Éditions Tyrolia (Innsbruck et Vienne), par l'historien Friedrich Heer, sous le nom de Hermann Gohde.

semaine de Vienne, qui s'achève sur l'arrestation de Tanja, à laquelle il a dû contribuer, commence un huitième jour qui le mènera au baptême, à l'apostolat, au camp de concentration. Le roman n'est autre que son journal, pièce à conviction de son procès. En ce huitième jour donc, Dieu est au travail, ou en travail, mystérieusement.

Le combat collectif de l'Église et du monde, le conflit entre l'Église de la puissance et l'Église de la misère, la lutte personnelle contre le Christ, du croyant aussi bien que de l'incroyant, tels m'apparaissent être les thèmes majeurs de ce roman, qui tient du roman d'anticipation, du roman-film, du roman d'aventures, du roman-journal, du roman à thèse; qui évoque *Fabiola, Quo Vadis ?,* Newman, Benson, Dostoïevsky, Kafka, Huxley, Koestler, Gheorghiu, Orwell, W. Jens. La « jaquette » de l'éditeur le caractérise comme un roman métaphysique; cette épithète, alléchante peut-être pour un public germanique, est pour un lecteur français redoutable, mais heureusement inexacte; car c'est mieux qu'un roman philosophique, ou théologique, ou casuistique, ou moral, c'est un roman théologal, chrétien, au plein sens du mot, puissant et émouvant, qui utilise d'immenses ressources de savoir politique et économique, d'imagination, de divination, d'éloquence, d'histoire, de psychologie scientifique et pour autant que j'en puisse juger, de sens catholique, passionnément critique, parce que passionnément amoureux, de l'Église.

L'évolution technique supposée par cette période permet une succession rapide, en des lieux assez éloignés, des divers épisodes. En voici les principaux : contrôle d'arrivée à Vienne, — le complexe industriel Fergon, avec ses baraques ouvrières, et la baraque scolaire où l'on ânonne les dix commandements de l'Autonome Société Humaine, — le casino des hauts fonctionnaires et la variété de leurs plaisirs, — le procès du commissaire général aux recherches atomiques, — théorie et pratique du pouvoir, — le camp de travail artistique Pallas II, — le bureau de la Presse et son institut psychotechnique, — la nouvelle politique familiale, — l'éducation, — exposition antireligieuse dans la cathédrale Saint-Étienne, — examen sur le début de la session, — le stade, — visite en Normandie et Bretagne, d'une sorte de Mur Atlantique, — retour en Allemagne; l'agriculture planifiée, — le grand État-major, — l'exposé antichrétien

'un prélat renégat devenu prélat de l'Église européenne, — site de Rome transformée en cimetière du christianisme, — s archives centrales, — entretien avec un chrétien sur la foi uquel on a emprunté l'article des pp. 00-00), — les recher- ies anthropologiques sur la création de matériel humain et utilisation de ses sous-produits, — le groupe d'hôpitaux où on soigne les nouvelles formes de névrose : géopathie et omopathie, — le « Paradis » : établissement euthanasique, - la Maison de la Culture et sa politique, — l'académie des onctionnaires et sa formation d'avocats capables de tout jus- fier, — atterrissage clandestin parmi des chrétiens dans une allée des Carpathes, — adieux et arrestation de Tanja Majer. 'épilogue nous montre la paisible insécurité de J. P. Brown, xile, possesseur d'une rose blanche, fragile symbole du ristianisme, et qui provoque d'énormes remous dans la olice mondiale.

Les décors et les allusions sont variées, où dominent pour- nt la ville de Vienne, les pays germaniques et leur culture. ersonnes et choses, par contre, sont fournies par les diverses ations, races et cultures, brièvement caractérisées. Je n'in- iste pas sur la description de l'Autonome Société Humaine; es institutions prolongent et achèvent nos « meilleures » xpériences américaines, russes, allemandes; les comporte- ients provoqués par la collectivisation d'une telle masse 'hommes : rivalités de races et de technocraties, dégoûts, uperstitions, sadisme, haine, suicides, les problèmes humains u'elle soulève, sont décrits en des anticipations dont le dé- ail très poussé ne paraît nullement invraisemblable : c'est sphyxiant à souhait, si l'on peut dire.

Je préfère m'arrêter quelques trop brefs instants à l'Église ue par Friedrich Heer. Son histoire est résumée de main de aître en d'assez longs discours d'apostats ou de chrétiens. riedrich Heer y laisse percer une sorte de ressentiment, qui 'est pas pour me déplaire, contre le comportement constan- inien, carolingien, médiéval, renaissant, baroque. Il est our un rachat sans possession. Les XIX[e] et XX[e] siècles ca- holiques sont aussi l'objet de critiques pertinentes. Mais ussi intéressante que ce passé de l'Église est sa future exis- ence dans le monde concentrationnaire, existence clandes- ine, persécutée mais non liquidable, dépouillée mais non dé- radée, anxieuse, parcourue d'échecs, de remords, d'espoirs,

d'apostasies, de conversions. Partout on trouve des chrétiens, que trahissent leur paix, leur soumission envers tout ce qui n'est pas idolâtrie, cruauté, impureté; serviteurs fraternels des souffrants et des mourants, ils sont ici ou là, provisoirement tolérés, à des tâches trop délicates pour l'homme commun et trop rebutantes pour l'homme « normal ». L'organisation de l'Église est réduite au minimum indispensable : des sacrements dépouillés assurant une liturgie, non de catacombes — elle ne l'a jamais été, — mais de greniers, d'arrière-cuisines, de huttes perdues dans les bois. Une hiérarchie fraternelle. Des relations épistolaires évoquant celles du christianisme primitif; la littérature condensée en livrets; l'Écriture apprise par cœur. A Vienne, quelques teams se sont spécialisés : l'équipe « Consolateurs », secouristes de tous les malheureux, fidèles ou incroyants; l'équipe « Ennemis » pour les rencontres avec les adversaires surtout intellectuels; l'équipe « Théologie », grand et petit séminaire, celui-ci dirigé par une femme; l'équipe « Études », centre d'éditions scripturaires et patristiques; l'équipe « Monde et Église mondiale », chargée des communications, des mutations intercontinentales et de la critique des hérésies et contrefaçons. Les principaux thèmes actuels de spiritualité, comme on dit, d'apostolat, d'ecclésiologie, sont là traités de façon vivante.

Bref *Le huitième jour* me paraît être un essai de cette Somme que réclament nos temps, adaptée à notre sensibilité, à notre imagination, développée non dans un système, mais dans une histoire et des histoires, dans un roman, dans des faits, dans des faits divers. Friedrich Heer exaspère, pour encourager dès maintenant notre résistance, la conscience des menaces dès maintenant pesantes, la possibilité d'une paix aussi dangereuse, écrasante, molochienne, que la guerre même. Cependant lorsqu'il nous montre, sur ce monde minéral, la frêle pousse divine, revenue pour ainsi dire à l'état sauvage, résister aux tempêtes, il éveille à l'égard de l'Église une sorte de nostalgie du futur plus pénétrante que les critiques, plus poignante que les reproches. Quel terrible virus pour nos vertus morales et politiques que *Le huitième jour*, mais aussi quel tonique pour la foi, l'espérance et la charité.

A.-Z. SERRAND.

SITUATION ACTUELLE
DE L'EGLISE CATHOLIQUE ALLEMANDE

Pour le Français qui parcourt l'Allemagne et qui y erche des indices de redressement moral et spirituel — relèvement économique étant incontestable et presque iraculeux — diverses constatations viennent s'ajouter ı fruit de discussions variées, pour le convaincre de vitalité du catholicisme allemand. Mais il ne devra ıs céder à la tentation d'établir une comparaison roite avec la France. Les conditions diffèrent considéblement.

Les conclusions rapportées de ces contacts ne prétenent pas résumer sans omission l'ampleur des forces ligieuses qui travaillent outre-Rhin, mais tendent à ontrer que, si les problèmes ne se ressemblent pas touurs dans nos deux pays sur ce plan, la tâche des Franıis n'en demeure pas moins de suivre les efforts tentés -bas avec le maximum de compréhension et d'intérêt.

Il sera tout d'abord nécessaire de rappeler la situation ɜ l'Allemagne au lendemain de la guerre, afin d'expliter les problèmes qui se posaient alors dans le domaine ligieux. On verra ensuite les méthodes et solutions utisées par l'Église catholique pour résoudre ces diffiıltés. Une dernière partie de cette étude s'efforcera de ésumer les tendances diverses qui se dessinent à l'inːrieur du catholicisme allemand et les perspectives d'aːnir telles qu'un laïc français a pu les discerner bien ragmentairement certes, mais avec l'intention d'en retiːr un enseignement profitable.

⁂

En face des bouleversements postérieurs à la capitulation de mai 1945, il ne subsista en Allemagne qu'une seule autorité intacte et disposant d'un réseau d'influence étendu sur l'ensemble du territoire allemand : c'était l'Église. Seule la hiérarchie catholique a pu survivre au désastre et conserver son pouvoir spirituel et temporel par-delà les limites des zones d'occupation. Nombre de prêtres s'étaient vus internés dans les camps de concentration, d'illustres évêques avaient publiquement adopté une attitude antinazie, sans que toutefois le régime hitlérien ait osé supprimer totalement paroisses et couvents.

Aussi, dès le lendemain de l'armistice, l'Église catholique forma-t-elle le cadre social le mieux préparé à entreprendre une reprise en main de la mentalité populaire et à inculquer des principes chrétiens et démocratiques à des masses hébétées par un désastre mérité mais total.

La tâche de l'Église catholique se trouvait facilitée par la levée des entraves que l'État nazi lui avait opposées jusqu'alors; elle rencontrait d'immenses difficultés dues à la modification complète de la géographie religieuse de l'Allemagne — traditionnellement les catholiques formaient une minorité concentrée surtout en Bavière, Rhénanie, Westphalie et Silésie. La fuite sous les bombardements des villes, puis devant les Russes, amena un brassage de population dont les conséquences subsisteront longtemps. Les réfugiés s'établirent un peu partout et spécialement dans les régions appelées autrefois « diaspora », c'est-à-dire zone de minorité catholique très faible. Certaines paroisses de ces provinces ont vu le nombre de leurs fidèles passer de trois cents à onze mille. Le Schleswig-Holstein, la Basse-Saxe et la Hesse subirent des « invasions » de réfugiés catholiques venant de

Est dans des proportions telles que le clergé local se ouva submergé. Un prêtre dessert, alors, un minimum trente localités surpeuplées.

L'effondrement du régime entraîna comme conséuence logique une recrudescence de la fréquentation es églises et un grand nombre de retours à la pratique. e fait s'explique par le désarroi moral où se trouva brulement plongée la population. Le réflexe de la plupart it de se raccrocher à une foi vivace autrefois, mais égligée depuis dix, quinze ans. Le malheur aboutit au nouveau des activités religieuses. En outre, certaines esures politiques, prises par les vainqueurs en Polone, Autriche, Tchécoslovaquie et Prusse orientale, proqua l'expulsion de minorités allemandes d'Europe cenale restées très pratiquantes. Elles s'installèrent à Ouest en groupes compacts, fortes de leurs traditions eligieuses et de leur piété collective; leur arrivée renersa la minorité au détriment des protestants, jusque-là uissant d'une forte supériorité numérique et psycholoique.

En face de besoins accrus, la hiérarchie catholique ne isposait que de moyens très insuffisants; sans parler es églises détruites (dans certains diocèses dans une proortion de 75 %), la pénurie de prêtres se fit sentir cruelment. Pour desservir vingt-deux millions de catholiues dans les zones occidentales sur une population otale de quarante-sept millions en 1950, il n'existait que ingt-trois mille prêtres séculiers. La plupart de ceux-ci, u fait de la guerre, sont âgés et fatigués. Le manque de rêtres jeunes se fit sentir même lorsque les prisonniers evinrent de Russie. Certains curés devaient faire cinuante-cinq kilomètres dans la journée pour dire cinq u six messes. La France n'a rien à envier à ces terrioires de mission.

L'Église allemande souffrait surtout d'une absence otale de cadres laïcs. Toutes les associations catholiues, florissantes en 1933, quoique sous la direction

quasi exclusive du clergé, se trouvèrent interdites par Hitler. Seule la célébration des offices et les activités purement liturgiques demeuraient autorisées. A l'armistice, on ne trouva pas de militants catholiques susceptibles d'encadrer la jeunesse, les étudiants, les ouvriers, etc... La masse catholique ne possédait pas de maturité religieuse suffisante pour agir personnellement dans ce domaine — toute une éducation restait à entreprendre.

*
* *

Les méthodes employées pour résoudre ces problèmes sont encore en pleine évolution. Comme il n'y a plus de territoires nettement catholiques ou nettement protestants, il a fallu organiser une répartition nouvelle des paroisses et des desservants. Nombre de réguliers furent affectés au travail pastoral. On créa de véritables missions laïques qui, en l'absence des prêtres, assuraient le soutien des communautés catholiques de réfugiés. Sous la pression des circonstances, des militants surgirent pour faire la relève et entretenir la foi et la piété des fidèles, véritables auxiliaires d'un clergé débordé.

L'autorité ecclésiastique provoqua, dès le début, la création d'organisations confessionnelles destinées à grouper les laïcs, soit autour d'une activité pieuse, soit dans des buts d'entr'aide et de secours (reprise du Mouvement « Caritas » qui entretient treize mille établissements du genre hôpitaux, dispensaires, écoles, asiles). Les groupements d'adultes se greffent généralement autour de la paroisse, mais n'ont pas encore atteint un niveau très dynamique.

La jeunesse a été l'objet de l'attention toute spéciale de la hiérarchie. En effet, si la génération ayant aujourd'hui de vingt-cinq à quarante ans se montre relativement imperméable à l'Action catholique, puisque formée ou déformée par les doctrines nazies, les jeunes classes s'avéreront plus tard l'élément actif et conquérant de la

population. Elles représentent l'espoir du catholicisme. Aussi les organisations chargées de les former sont-elles l'objet de soins attentifs. Ces mouvements ont été unifiés en une organisation nationale dont le siège central est à Altenberg près de Cologne. De grands rassemblements y ont lieu chaque année. Pèlerinages, processions alternent avec des camps, des sessions de formation de cadres. L'assiduité paraît assez forte. La cause en est l'autorité dont jouit le curé ou son vicaire sur les enfants et les jeunes gens, chose rare en France. Partout on rencontre des maisons de jeunesse très fréquentées. Les écoles redeviennent en grande majorité confessionnelles : résultats de concordats antérieurs au nazisme. En 1931 85 % des écoles primaires étaient confessionnelles. Hitler détruisit cette situation, mais on tend aujourd'hui à retrouver semblable proportion. L'Église jouit de la reconnaissance officielle par l'État, et les prêtres reçoivent un traitement honorable de la part du gouvernement des *Länder*, qui perçoit dans ce but sur chaque citoyen un impôt spécial, dont le montant s'élève à 9 % du budget général. Tout contribuable est tenu de faire devant l'officier d'état civil une déclaration d'abjuration s'il ne veut plus payer cet impôt. Une telle réglementation fonctionnarise un peu la religion; en contre-partie les questions financières et scolaires sont résolues.

Les Universités d'État comprennent des Facultés de théologie, où doivent étudier pendant deux ans les séminaristes qui, de cette manière, se trouvent mêlés à la vie courante des étudiants de toute origine. On pourrait envisager avec fruit l'adoption de cette méthode en France. Les étudiants catholiques groupés en une Fédération nationale se rejoignent dans chaque université et se montrent souvent fort ardents sur le plan religieux. Ils seront bientôt les cadres de la société allemande. En dehors de ceux relativement âgés qui, après cinq ou six ans de guerre, ne pensent qu'à terminer rapidement leurs examens et se montrent hostiles à toute Action

catholique, on discerne un courant très actif dans le milieu universitaire qui se prépare à jouer un rôle, en tant que chrétien, dans la vie sociale, économique et même politique. Les laïcs tendent à prendre leurs responsabilités dans ces sphères d'activité. Ils y sont aidés par quelques revues intellectuelles très à la page. Les *Cahiers de Francfort* (*Frankfurter Hefte*), dirigés par E. Kogon et Walter Dirks, jouent en Allemagne le rôle de *Esprit* en France. *Hochland* et *Stimmen der Zeit* ont une orientation plus purement intellectuelle.

Sur le plan politique, les catholiques ont pris en main la direction du gouvernement par l'intermédiaire du parti chrétien démocrate (C.D.U.), qui détient à l'Assemblée fédérale la majorité des sièges. Le chancelier Adenauer s'affirme un catholique fervent, suivi par la grande majorité de l'Allemagne de l'Ouest, même lorsque les socialistes manifestent leur désaccord. Le rôle politique joué par les catholiques mériterait qu'on s'y attarde. L'emprise du clergé sur le parti soulève maintes critiques. Il semble toutefois que récemment des catholiques aient tenté de se désolidariser des directives de la hiérarchie dans ce domaine. On assiste même à la formation d'une gauche chrétienne, qui reproche au C.D.U. son attitude conservatrice pour adopter une attitude plus avant-garde. Ce groupe s'intitule le *Centrum*, reprenant le vieux nom du parti catholique allemand d'avant 1914. A l'intérieur même du C.D.U., une forte minorité dirigée par la personnalité puissante et intéressante de Karl Arnold, ministre-président de Westphalie, réagit fortement contre l'aile droite du parti, qui s'enferme dans une politique réactionnaire et libérale en matière économique et sociale.

Cette tendance se retrouve sur le plan syndical. Il n'existe en Allemagne de l'Ouest qu'un syndicat unique où se rejoignent catholiques et socialistes. Les ouvriers chrétiens sont groupés dans chaque diocèse en des associations spécialisées, mais dépendant étroitement de l'é-

piscopat. La mentalité de lutte de classes n'existe pour ainsi dire pas parmi eux.

Ainsi le catholicisme réussit à être présent et à encadrer des masses totalement désorientées au lendemain de la défaite. Des problèmes n'en demeurent pas moins encore à résoudre, et l'on s'en rendra compte lorsqu'on verra les diverses tendances s'affirmer à l'intérieur même de l'Église, qui les couronne toutes.

*
* *

Qu'il est hasardeux et risqué de vouloir tracer les tendances actuelles d'une entité aussi importante et complexe que l'Église catholique allemande! On ne peut parler que d'impressions personnelles, d'hypothèses qu'illustrent quelques exemples ou traits typiques. Ces conclusions ont pour base de nombreuses conversations échangées avec des Allemands, laïcs ou religieux, ou avec des Français au courant de l'évolution actuelle de l'Allemagne.

Deux tendances dominantes se distinguent aujourd'hui. L'une conservatrice s'inscrit dans la tradition classique et cléricale; l'autre, qu'on ose à peine qualifier de révolutionnaire, s'efforce de proclamer le droit d'initiative du laïc et le rejet de tout conformisme social et religieux. Chacune d'elles a sa raison d'être, son utilité, et de la confrontation de ces deux courants naîtra la synthèse qui animera le proche avenir.

La fraction conservatrice du monde catholique allemand se tient fidèlement sous la direction du clergé, dans le choix des attitudes à prendre. Il faut se rendre compte de la position sociale occupée par le *Pfarrer* dans le village ou la petite ville. Il a un presbytère vaste et parfois luxueux, il représente une autorité à la fois spirituelle et temporelle. Son prestige est immense et on le consulte pour tout. Or le curé moyen est par définition partisan de l'ordre et conservatisme social. C'est une

force précieuse qu'il serait absurde de critiquer. Mais cette attitude peut présenter des inconvénients, lorsqu'elle empêche la prise de responsabilités par des laïcs sur le plan économique, social ou politique. Ce phénomène se produit surtout dans les régions rurales et dans les bourgs. Or il est curieux de voir que la foi chrétienne tend à s'affaiblir dans les campagnes. La pratique subsiste, mais comme fruit d'un conformisme routinier sans véritable conviction intérieure. Partout en Allemagne les prêtres de ces régions paysannes reconnaissent la fidélité de leurs paroissiens aux offices, mais leur tiédeur dans la foi personnelle et dans les activités extra-paroissiales. Il n'y a presque plus de séminaristes issus des milieux paysans, à l'inverse d'il y a vingt ans.

Par contre, les villes redeviennent pratiquantes. Il faut y voir le résultat de l'installation des réfugiés, mais aussi la conséquence d'un climat nouveau de recherche religieuse individuelle et de sens social. On assiste dans les villes à une baisse de la moralité, plutôt que de la foi, disent des prêtres en contact avec les milieux citadins. La civilisation urbaine est toujours en avance sur la campagne. L'Allemagne vérifie cette loi sociologique.

La tendance « révolutionnaire » découle de ce mouvement vers l'intériorisation de la foi chez l'Allemand d'aujourd'hui. Au cours de nombreux congrès, des orateurs connus et respectés proclament la maturité spirituelle et sociale du chrétien. Le cardinal Frings, archevêque de Cologne, écrit lui-même : « Il faut éviter ce qu'on appelle le cléricalisme, c'est-à-dire la tendance des prêtres à diriger non seulement les affaires religieuses, mais la vie civile. »

Sur le plan économique et social, ce courant prend de l'extension, puisque, en 1949, à l'Assemblée générale de tous les catholiques allemands, au *Katolikentag* de Bochum, fut votée une motion demandant la reconnaissance à l'ouvrier du droit de co-gestion dans l'entreprise où il travaille. La papauté a freiné cette revendication,

mais ce fait révèle néanmoins que tous les catholiques allemands ne sont pas des conservateurs. L'attitude des catholiques allemands vis-à-vis du communisme est la conséquence des cruelles expériences subies par les réfugiés de l'Est. Pour les Français, cet anticommunisme paraît trop définitif et absolu. Cette position provient de l'absence totale chez les jeunes de formation philosophique en ce qui concerne le marxisme. Ils rejettent tout en bloc et se réfugient derrière un refus vindicatif et sentimental. Toutefois, certains écrivains catholiques éclairés, comme Walter Dirks, essayent d'élargir le problème et de lutter contre un catholicisme fermé découlant de l'isolement confortable d'une partie du clergé.

Ces quelques critiques ne s'appliquent pas, semble-t-il, à l'Église catholique de l'Allemagne de l'Est. De nombreuses entrevues avec des militants de cette zone, venus passer quelques jours à des rencontres internationales en Rhénanie, nous ont apporté des renseignements réconfortants sur la mentalité des chrétiens de la zone soviétique. Ils ne subissent pas, pour l'instant, de persécutions religieuses. Le culte demeure autorisé et les prêtres peuvent assurer leur ministère. Mais toutes les associations et réunions catholiques sont interdites, les écoles confessionnelles fermées et les corps enseignants épurés. Cette atmosphère de pré-persécution ne laisse aucune illusion aux catholiques demeurés sur place. Ils travaillent déjà dans la clandestinité, en liaison étroite et cordiale avec les protestants, pour entretenir la foi des fidèles et pour instruire les enfants qui n'entendent parler nulle part de religion. Certains militants, que nous avons vus, s'apprêtaient à retourner (en fraude) en Allemagne orientale pour continuer leur apostolat, tout en se rendant compte qu'ils risquent la Sibérie ou les mines d'uranium. Ces catholiques nous ont fait la plus émouvante impression de fidèles acceptant consciemment d'aller au martyre pour leur foi. L'existence de zones occidentales à Berlin leur permet de garder contact avec

l'Occident. Cette brèche dans le rideau de fer est pour eux une source de réconfort et d'espoir.

***

Terminer cette étude par cette note optimiste souligne combien pleine de richesses se trouve l'Église catholique allemande d'aujourd'hui. Elle ne vit plus sur l'impulsion due au choc spirituel consécutif aux premières années d'après-guerre. Cette exaltation était toute provisoire. Mais un travail plus sérieux se fait actuellement en profondeur. Des méthodes nouvelles sont expérimentées et, dans ce domaine, tout ce qui vient de France est accueilli avec empressement. La lettre du cardinal Suhard, *Essor ou déclin de l'Église,* a été traduite et vendue en cent vingt mille exemplaires, plus que dans tout notre pays. Les Allemands sont avides de contacts avec l'étranger, après quinze ans d'isolement spirituel et intellectuel. Peu de Français daignent s'intéresser à ce problème pourtant passionnant. Une revue remarquable signalant toutes les tendances de pensée et d'action en Allemagne d'aujourd'hui, intitulée *Documents* et éditée à Offenburg par une équipe catholique franco-allemande tire à cinq mille exemplaires pour l'édition française, alors que son édition allemande, qui présente là-bas Claudel, Bernanos et la Mission de France, a un tirage de cinquante mille numéros. Ce dernier exemple est significatif de l'attitude des Allemands, curieux de tout et ouverts sur le monde. Leur catholicisme tend à assurer le redressement moral auquel les politiques des Alliés n'ont pas réussi à aboutir.

EMMANUEL DE FRAGUIER.

JEUNESSE ALLEMANDE. JEUNESSE EUROPEENNE

La jeunesse de zone soviétique

Signification du Rallyé Rouge de la Pentecôte.

On se souvient que, à la Pentecôte, la jeunesse communiste allemande s'était livrée à Berlin à une gigantesque manifestation. Cinq cent mille jeunes gens, comprenant surtout des jeunes gens embrigadés dans l'organisation, officielle en zone orientale, de la *Freie Deutsche Jugend* (Jeunesse libre allemande), avaient défilé dans les rues de Berlin au chant de l'*Internationale.*

Aucun incident n'a éclaté, proclamait-on au lendemain de la Pentecôte, et tout fut comme s'il ne s'était rien passé. En vérité, il s'est passé quelque chose. Encore que la manifestation n'ait pas été cette nouvelle marche fasciste sur Rome qu'on avait annoncée, l'ampleur de la manifestation, l'enthousiasme des manifestants, le bon ordre et l'élan des participants, l'idéologie dont ils

semblaient imprégnés, leurs appels à la paix sur un ton belliqueux, ont vivement frappé les milieux politiques de Bonn. On a voulu camoufler la surprise que provoquait le succès de cette rencontre derrière une attitude officielle, qui fut commune aux porte-parole fédéraux et aux porte-parole alliés. On a souligné le fait que les jeunes Allemands orientaux étaient peu ou mal vêtus; mais ils n'en éprouvent nulle tristesse. Ils sont restés stupéfaits devant l'abondance des vitrines; mais ils n'en sont pas tentés. Certains d'entre eux, passés dans les secteurs occidentaux, ont fait appel au droit d'asile politique; mais quand on songe que le nombre de ces déserteurs a à peine atteint la centaine sur cinq cent mille manifestants, la faiblesse de ce chiffre devient elle-même inquiétante. On a recommandé aux jeunes gens qui s'étaient promenés dans Berlin-Ouest de semer le bon grain en zone soviétique, en avivant l'espoir d'une liberté retrouvée; mais les jeunes auditeurs des politiciens de Berlin-Ouest, peut-être un instant ébranlés, d'autant qu'ils étaient comblés de friandises et de menus cadeaux, auront été repris dès leur retour par l'engrenage. Bon nombre n'ont participé au rassemblement que sous la contrainte, au moins morale; mais dans un ou deux ans, n'y seraient-ils pas allés de leur plein gré ?

La majorité des habitants adultes de la zone orientale a beau résister avec énergie ou dédain à la propagande soviétique, la jeunesse finit par succomber à la tentation des drapeaux, des chants et des défilés. La misère peut être grande en zone orientale, mais les Soviets ne réussissent jamais mieux qu'en exploitant les situations précaires. Bien des jeunes Allemands libres, originaires de Silésie, ne doivent pas admettre de bon cœur que la ligne Oder-Neisse est une frontière de paix, et bien des

ils de résistants et de démocrates ont dû être frappés par la ressemblance entre les méthodes soviétiques et es méthodes nazies; mais toutes les rancœurs disparaissent à force. Il faut se garder de juger de tout cela avec les idées à priori d'Occidentaux. La « solidarité communiste » efface certains problèmes politiques pendants, comme d'autres, à l'Ouest, semblent noyés dans le « plan Schuman ».

L'emprise soviétique sur la jeunesse est incontestable. Il ne suffit pas de parler de menaces pour expliquer une telle manifestation; l'immense défilé, au son des tambours et des trompettes, même sous la pluie battante, n'a cessé d'offrir l'image du plus pur enthousiasme.

La Freie Deutsche Jugend.

L'événement de la Pentecôte invite à s'interroger sur l'activité et la constitution de la *Freie Deutsche Jugend.* Bien qu'elle se prétende indépendante des partis politiques, la F.D.J. est en fait une *organisation essentiellement politique.*

La F.D.J. est devenue une *école pour former des cadres politiques* et des fonctionnaires communistes. L'enseignement marxiste et léniniste de ces cadres est assuré par tout un réseau de cours, depuis les cours de fin de semaine pour des militants locaux, jusqu'aux cours de huit semaines réservés aux cadres supérieurs. En outre, les cadres de la F.D.J. sont installés à l'intérieur des services gouvernementaux, et le système de leurs cellules s'étend à tous les échelons de l'administration. En tant qu' « organisation de masses », la

F.D.J. est représentée dans tous les corps constitués de la zone orientale. Elle comptait jusqu'ici dix députés dans la « chambre populaire provisoire ». Le président de la F.D.J. est, en même temps, président de la Commission de la Jeunesse près de la chambre populaire. Elle a joué un rôle marqué dans les élections qui se sont déroulées en zone orientale le 15 octobre dernier. Réveillant les électeurs au son de ses fanfares, elle les a réunis et, les mettant en marche, les organisant en colonnes, les entraînant, musique en tête, elle a conduit leur défilé jusqu'aux urnes, où ils n'avaient plus qu'à déposer le bon bulletin tout préparé.

Les cadres formés actuellement par la F.D.J. sont destinés à prendre en main la tâche de *maintenir la sécurité* en zone soviétique. Des relations très étroites existent entre la F.D.J. d'une part, et les unités régulières et paramilitaires de la « police du peuple » d'autre part. La coopération comporte l'échange d'instructeurs politiques, et l'instruction par la police des unités spéciales, composées de membres de la F.D.J. et chargées des « tâches responsables de caractère politique et policier ». Ces unités sont incorporées dans toutes les forces de la police, y compris les garde-frontières et la police ferroviaire. Il y a lieu de supposer que, dans un proche avenir, tous les membres physiquement aptes de la F.D.J. recevront une instruction de deux mois dans les unités de police. De même, les militants de la F.D.J. qui ont donné leurs preuves lors des bagarres provoquées par les grèves des cheminots à Berlin en mai et juin 1949 sont formés à la tactique des guérillas.

Le rôle joué par la F.D.J. dans le *domaine syndical* est également très significatif. La S.E.D. s'est servie des membres de cette organisation pour former dans

outes les industries des groupes d'action chargés d'éliminer les comités d'entreprise où l'opposition se manifestait trop librement.

C'est ainsi que la F.D.J. joua un rôle primordial dans *'organisation des groupes d' « activistes »*. Le mouvement des « jeunes activistes », avec un effectif de deux cent mille membres, est un domaine réservé de l'activité de la F.D.J., il lui permet d'exercer le contrôle sur tous es jeunes ouvriers. Selon les méthodes d'émulation appliquées par les activistes, la F.D.J. incite les jeunes ouvriers, plus vigoureux que leurs aînés, et aussi plus soumis aux effets de la propagande, à établir des records de production dans l'industrie et l'agriculture.

Le rôle de la F.D.J. dans le domaine de l'éducation n'est pas moindre. Fait sans précédent dans l'histoire de la pédagogie, les sérvices de l'Instruction publique ont conclu des accords de « coopération » avec la F.D.J., conférant à cette dernière de larges prérogatives en ce qui concerne l'organisation et le contrôle de l'enseignement dans les écoles du degré moyen et supérieur; révision des manuels, réforme des institutions scolaires, mise en application du programme de culture générale dans les écoles. Il devient de plus en plus difficile aux étudiants de continuer leurs études sans faire partie de la F.D.J. Les commissions chargées de la sélection des candidats à l'enseignement supérieur sont composées de délégués de la F.D.J. Grâce aux pratiques savantes appliquées lors des élections, la représentation de la jeunesse dans les comités scolaires et les conseils des universités est assurée, pour la plus grande part, par les membres de la F.D.J.

Quant au personnel enseignant, il doit, bon gré mal gré, coopérer avec la F.D.J. Du reste, selon les chiffres

fournis par le ministère de l'Éducation de la zone soviétique, plus de quatre-vingts pour cent des membres du corps enseignant dans les écoles primaires et moyennes appartiennent à la catégorie dite des « nouveaux maîtres », c'est-à-dire ceux qui, d'origine « prolétarienne » pour la plupart, ont reçu sous le régime communiste une formation pédagogique accélérée.

Avec ses organes — *Junge Welt* pour ses membres aînés et *Der Junge Pionier* pour les cadets — la F.D.J. détient *le monopole de la presse destinée à la jeunesse.* Cette situation lui permet la plus large diffusion de ses idées, et lui donne aussi la possibilité de former des futurs journalistes d'un type conforme à la saine doctrine communiste. C'est dans cette intention que la F.D.J. a organisé le « mouvement des jeunes correspondants » groupé autour de *Junge Welt* et calqué sur le mouvement analogue en Union Soviétique.

Étendant ses activités au *domaine culturel,* la F.D.J. a créé à Berlin, au début de cette année, une organisation dite « Groupe de la Culture nationale ». Le groupe se propose d'encourager toutes les manifestations de la « culture nationale allemande » (la musique et la danse tout particulièrement) en vue de raffermir l'amitié entre l'Allemagne, l'Union Soviétique et les « démocraties populaires ». La nouvelle œuvre de la F.D.J. vise à aligner la vie culturelle allemande sur celle de l'Est, et doit également lutter contre la soi-disant tentative occidentale, qui vise à submerger l'Allemagne occidentale des produits de la « pseudo-culture américaine ».

Au cours de l'année passée, la F.D.J. s'est vu attribuer la *direction de toutes les activités sportives* dans la zone soviétique. Comme, depuis 1945, toutes les ma-

festations sportives, depuis la pêche jusqu'aux grands matches, ont été contrôlées et soumises au régime des sences, la F.D.J. a pu aisément étendre son emprise ur toute la jeunesse de la zone soviétique. Elle domine n fait le Mouvement sportif de la zone soviétique, bien ue cette organisation, qui compte huit cent mille adhé-nts, semble conserver une demi-indépendance nomi-ale. Un vaste programme d'organisation des loisirs, ui comporte un réseau d'auberges de jeunesse, de oyages gratuits, de réductions des prix sur les chemins e fer, de prix réduits aux théâtres, de distributions gra-uites de livres, de drapeaux et d'instruments de mu-que, est mis en œuvre pour attirer la jeunesse vers idéologie communiste, et à affaiblir l'influence de la amille et de l'Église. La F.D.J. lutte ouvertement ontre les Églises en instituant des « groupes pour l'é-ude des problèmes religieux ». Malgré l'apparence 'objectivité qu'on tend à donner à ces discussions, leur ième principal est la nécessité de mettre fin à l'influence e l'Église.

La F.D.J. a, en outre, des fonctions secondaires. Elle omporte par exemple un « *service de renseignements* ». e « devoir de dénoncer » est inculqué aux membres de a F.D.J. Les renseignements qu'ils peuvent se pro-urer sont transmis à la police secrète allemande. La eunese est invitée à participer à la *campagne contre le sabotage* et la bureaucratie », c'est-à-dire à dénoncer outes les déviations contraires à la ligne officielle com-nuniste, dans les usines, les écoles et les administra-ions. Ces dénonciations sont souvent publiées comme l'anodines « lettres à la rédaction » dans les journaux le la F.D.J.

Des équipes spéciales organisées par la F.D.J. par-

ticipent à la moisson et aux travaux de construction prévus dans le plan de deux ans.

Les membres de la F.D.J. figurent aussi, obligatoirement, dans toutes les manifestations de masse communistes, où ils sont chargés d'entretenir l'enthousiasme populaire.

Par son rapide développement, la F.D.J. doit être considérée comme l' « organisation de masses » ayant enregistré le plus de succès au delà du rideau de fer. Comme dans toutes les organisations de ce type, les autorités communistes peuvent compter sur un noyau composé d'agents absolument sûrs, propres à exécuter les ordres et entraîner la foule. Il existe de bonnes raisons de supposer qu'une faible proportion des adhérents sont sincèrement dévoués à la cause. C'est surtout parmi les membres moins jeunes — ceux qui savent par expérience comment un pouvoir totalitaire utilise les mouvements de jeunesse — que l'on peut observer une attitude sceptique vis-à-vis des buts proclamés par la F.D.J.

L'évolution actuelle de la F.D.J. est marquée par un *nombre de plus en plus croissant des pionniers* (âgés de six à quatorze ans). C'est le résultat d'une intense campagne de recrutement, tendant à englober tous les enfants de la zone soviétique dans le mouvement officiel des jeunes.

Ce tableau de la *Freie Deutsche Jugend* était nécessaire pour faire sentir les problèmes posés à la jeunesse qui n'en fait pas — ou pas encore — partie. Il ne faudra pas cesser de considérer ce premier volet du diptyque, quand on examinera le second, à savoir l'organisation de la jeunesse d'Allemagne occidentale.

La jeunesse d'Allemagne occidentale

épercussion de la propagande F. D. J. sur les autres mouvements.

La jeunesse allemande préfère un drapeau et une paire e souliers à un manuel du parfait démocrate. Les géné- ations qui montent risquent de se tourner de plus en us vers ceux qui leur accordent des privilèges, l'exer- ce de l'arbitraire, la direction d'entreprises et de vil- ges. Il est à craindre que la jeunesse de zone occiden- le ne vienne à envier ses frères de zone orientale ui, qualifiés de pionniers de l'Allemagne nouvelle, se ient conférer un rôle prépondérant, des responsabilités endues et la possibilité de développer leur instruction énérale, professionnelle et sportive.

On évalue à cinquante mille au minimum le nombre es jeunes qui font déjà partie de la F.D.J. en Alle- agne occidentale. On sait qu'ils avaient organisé pour 1er octobre, à Dortmund, une vaste rencontre qui evait être un écho du premier *Deutschland Treffen*. Si ette rencontre, interdite par la police, s'est en réalité oldée par un échec, la F.D.J. n'en poursuit pas moins on activité tapageuse.

Sur les routes de zone occidentale, on voit de plus n plus défiler des groupes de jeunes gens en chemises leues. On a découvert que le groupe de jeunesse libre e Bremerhafer avait constitué des réserves de dyna- ite. Il n'est sans doute pas le seul. Si l'on veut éviter ue la propagande soviétique ne s'étende, avec un succès

croissant, de ce côté-ci du rideau de fer, et qu'elle ne conduise à la guerre sous la bannière de la paix, il importe que l'on se penche sur le sort de la jeunesse occidentale.

État de la jeunesse allemande à l'Ouest en 1945.

La jeunesse allemande gardait, à la fin de la guerre, une empreinte profonde de la *Hitler Jugend*. Elle avait souvent une expérience militaire précoce. A l'heure actuelle encore, on peut estimer que les jeunes gens âgés de vingt-quatre à trente ans ont, pour la plupart, connu la H. J. et la Wehrmacht; ceux de quinze à vingt-trois ans ont connu au moins la H.J.; seuls, ceux de moins de quinze ans n'ont subi aucune influence de cet ordre.

La jeunesse allemande était, en 1945, livrée à elle-même, découragée devant l'écroulement de son idéal que sa désaffection fréquente à l'égard de la religion et sa méfiance générale à l'égard des partis l'empêchaient de remplacer. Les mesures de dénazification prises à son égard lui paraissaient injustes. Comme le montre joliment M. Robert d'Harcourt dans son dernier livre sur l'Allemagne [1], elle y trouvait un nouveau motif de ne pas prendre de responsabilités politiques : qui pouvait lui assurer que son adhésion à un quelconque parti ne serait pas suivie ultérieurement d'une nouvelle condamnation ? Elle était misérable, désœuvrée, désespérée.

Des nuances s'introduisaient dans cet état d'esprit. D'un côté, les nationalistes, regrettant, non pas la guerre, mais la défaite, gardaient la nostalgie du

1. Robert d'Harcourt, *Visage de l'Allemagne nouvelle*, Flammarion, 1950.

nazisme et prétendaient y rester fidèles. Quelques-uns avaient tiré la leçon des événements et étaient disposés à chercher une solution européenne aux problèmes actuels. Les plus nombreux se contentaient d'observer sans agir, soit par apathie, soit par opportunisme.

C'est à une masse démoralisée que les Alliés devaient faire face. Elle s'adaptait difficilement à ses nouvelles conditions de vie et attendait de prendre une orientation.

Les divers mouvements de jeunesse.

A la fin de 1945, deux textes avaient autorisé la reconstitution des associations de jeunesse, dans le cadre des lois démilitarisant le sport et interdisant l'instruction militaire. Les associations devaient avoir pour objet l'éducation de leurs membres, conformément aux principes démocratiques, et la formation physique, sportive, morale et sociale, artistique ou professionnelle, à l'exclusion de toute autre activité.

Dès lors, dans les trois zones occidentales — à la différence de la zone soviétique, où seule la F.D.J. était autorisée — la diversité des mouvements de jeunesse fut encouragée. Les groupements sont légion : confessionnels, syndicalistes, politiques, scouts, sportifs et naturistes.

Les groupements confessionnels sont sans doute les plus florissants. Deux organismes de caractère religieux viennent en tête des mouvements de jeunesse : la *Bund Katholische Jugend,* qui proclame huit cent mille adhérents, et la jeunesse protestante, *Bund Evangelische Jugend,* qui en compte six cent mille.

Des groupements syndicalistes ou ouvriers (*Gewerkschafts-Jugend, Kolpingsfamilie*) ont été formés au profit des jeunes syndiqués. Bien que des discussions sur des problèmes économiques et sociaux constituent l'essentiel de leur programme, ils essaient de donner à leurs membres une certaine culture générale. Ils bénéficient d'une aide financière de la part des syndicats.

Chaque grand parti a sa jeunesse : la jeunesse C.D.U. s'appelle *Junge Union,* la jeunesse F.D.P. se nomme *Deutsche Jugend,* la jeunesse K.P.D. n'est autre que la F.D.J.

Les jeunesses socialistes, qui peuvent être prises comme exemple des jeunesses de parti, semblent assez prospères. Le mouvement des *Faucons Rouges* comprend quatre-vingt-dix mille membres de six à vingt ans, qui se retrouvent dans des camps, des groupes de travail et des cercles de jeux. On cherche à inciter des garçons qui ont subi un entraînement militaire ou paramilitaire à penser et agir de manière démocratique. Les considérations politiques, en raison de l'âge, ne jouent guère dans les méthodes d'éducation appliquées. Mais on montre aux jeunes, par des lectures, des chants, des promenades, la pratique du sport et du jeu, le moyen d'enrichir leur vie quotidienne, en faisant l'expérience de l'égalité, de la liberté, de la communauté. Les responsables sont élus; quel que soit leur âge, ils doivent rendre compte à leurs électeurs de toutes les mesures qu'ils prennent en leur nom; ainsi apprennent-ils, dès leur plus jeune âge, que leurs actes peuvent être critiqués par leurs camarades.

Alors que les *Faucons* forment un mouvement socialisant, mais en dehors du parti, les *Jungsozialisten,* dont les effectifs s'élèvent à soixante-dix mille, sont un des

éments composants du parti social-démocrate. Tous s jeunes gens du parti en sont membres. Le but de cet ·ganisme est de familiariser la jeunesse avec la vie émocratique. Peu de théorie politique, mais plutôt dis-ussions et exposés portant sur des questions d'actua-té. Les *Jungsozialisten* forment également des futurs ·sponsables pour le parti.

Des problèmes graves se posent aux jeunesses poli-ques. D'abord la pénurie de cadres se fait sentir parmi ·s mouvements en zone occidentale, sauf peut-être dans F.D.J., moins nombreuse, et qui fait de gros sacri-ces pour les former. D'autre part, les jeunes ont rapi-ement fait preuve d'indépendance vis-à-vis de leurs ·inés. Une certaine tension règne souvent entre un parti « sa jeunesse ». L'appréhension et la méfiance réci-roques provoquent de perpétuels tiraillements. Les ·unes, qui refusent de se laisser mettre en tutelle, pro-·stent contre l'étouffement, par les vieilles générations, e l'idéal qui les anime et contre leur mise à l'écart sys-ématique. Ils exigent un rajeunissement des cadres, ·ur collaboration à la direction de leur parti, et l'inscrip-·on sur les listes électorales de candidats de la jeunesse. .e cas de la *Junge Union* et des jeunesses socialistes est articulièrement typique. Il n'est pas le seul.

Il faut noter, en outre, un certain nombre d'organisa-ions moins importantes.

Les *Jeunesses des campagnes* (*Landjugend*), permet-ent aux jeunes paysans de faire revivre, par des jeux et es danses, les traditions folkloriques.

Les *groupements sportifs* ne se sont constitués que our réunir les adeptes d'une certaine catégorie de ports; ils bornent leur activité à ce domaine. Ces grou-

pements de spécialistes, ou *Fachverbände*, sont cependant assemblés en *Sporthünde* à différents échelons.

Le *scoutisme*, qui n'a été autorisé qu'en 1948, a un grand retard à rattraper. Il se compose de trois associations qui forment ensemble le *Ring Deutscher Pfadfinder*. Le *St. Georg's* catholique, le *Christlicher Pfadfinder* protestant, et le *Bund deutscher Pfadfinder* laïque. Le *St. Georg's* et le B.D.P. sont les plus importants, le C.P. ne vivant que grâce aux subventions des paroisses protestantes. L'ensemble des scouts d'Allemagne occidentale ne dépasse guère une trentaine de mille adhérents.

Les *Naturfreunde* constituent un mouvement de tourisme assez comparable à nos Auberges de la jeunesse, mais qui, bien que de tendances sociales très avancées, refuse de se laisser englober dans la F.D.J. — ses membres se sont vu interdire de participer au rallye de la Pentecôte.

La *Freischar*, mouvement créé en Westphalie par M. Fred Wenzel, et qui groupe des garçons et des filles au-dessus de dix-huit ans, se donne pour mission d'entretenir les traditions de la jeunesse en vue d'un renouveau de la nation allemande. Bien qu'officiellement indépendant et neutre en matière de politique et de religion, ce mouvement fait appel, tant par ses thèmes que par sa phraséologie, à des réminiscences du nationalisme allemand, bien proches du nationalisme hitlérien.

Signalons encore la *Jeunesse méthodiste*, la *Jeunesse européenne*, une organisation de *Jeunes réfugiés de l'Est* (*Ostvertriebene Jugend*) qui se développe depuis quelques mois.

Ces différents rassemblements pratiquent des activités diverses, et chacun utilise ses méthodes propres. On

peut cependant constater que, dans tous ces groupements, l'importance accordée aux travaux culturels est plus grande que dans d'autres pays. Les difficultés rencontrées avant la réforme monétaire par toutes ces organisations ont été considérables; après la réforme, elles ont dégénéré en difficultés financières. Le problème majeur, néanmoins, était celui du choix des dirigeants. Un grand nombre d'entre eux, qui entrèrent en fonction en 1945, avaient été les leaders d'organisations similaires avant 1933; leurs méthodes paraissaient désuètes.

Au point de vue administratif, *les organismes chargés de s'occuper de la jeunesse allemande* étaient, avant le régime hitlérien qui les mit en veilleuse, les *Jugendämter,* composés de fonctionnaires de l'Assistance publique, spécialistes de la jeunesse anormale et délinquante, et les *Jugendausschüsse,* qui admettaient aussi des représentants des organisations privées, aidaient la jeunesse normale et traitaient les questions d'Auberges de jeunesse, universités populaires, etc. Ces divers comités ont maintenant repris leurs activités.

Parmi les efforts qui ont été tentés, il serait injuste de passer sous silence *les centres de culture populaire.* Les universités populaires (*Volkshochschule*), organismes autonomes, puisque leurs professeurs sont payés sur les cotisations de leurs membres, donnent un enseignement varié aux jeunes ouvriers, commerçants et fonctionnaires, désireux de compléter leurs connaissances scolaires.

D'autre part, les centres de culture pour la jeunesse (*Jugend Bildungswerke*), dépendant du *Jugendausschuss,* groupent les jeunes gens, au-dessus des partis et des confessions, dans des cercles d'études, et organisent des soirées récréatives à des prix abordables.

Les mouvements des jeunes ne s'étaient regroupés,

après 1945, qu'à l'échelon du *Kreis*. Ils se sont étendus progressivement, et, quand de plus grandes responsabilités furent dévolues aux Allemands, le problème des relations entre les divers Mouvements s'est posé. Des comités mixtes locaux, *Jugendring*, se sont d'abord formés. Ils se sont multipliés jusqu'à constituer des *Landesjugendring* en 1948, et finalement le *Bundesjugendring*, au mois de septembre 1949. Cet organisme a pour rôle d'établir une bonne coopération entre les diverses organisations de jeunes, et de les représenter à l'échelon du Bund. En principe apolitique, il n'admet pas les jeunesses des partis et comprend seulement : la *Katholische Jugend*, l'*Evangelische Jugend*, la *Sport Jugend*, les *Falken*, les *Pfadfinder* (scouts), la *Deutsche Angestellten Jugend*, les *Naturfreunde*, la *Landjugend*, les *Landesjugendringe*.

M. Rommerskirchen, chef des Jeunesses catholiques, a été élu président. Le comité directeur comprend neuf membres provenant de toutes les organisations représentées.

La F.D.J., n'ayant pas voulu accepter les articles relatifs à la reconnaissance des droits inscrits dans la loi fondamentale, s'en est trouvée exclue automatiquement. Toutefois, les sections F.D.J. de Bavière et de Basse-Saxe font partie des *Jugendringe* régionaux.

Visage présent de la jeunesse allemande

Ainsi, des mouvements nombreux et aux buts variés ont été constitués, entre lesquels les jeunes Allemands peuvent choisir. On a multiplié les efforts pour donner

aux jeunes une occupation, un but, des moyens de s'éduquer. Matériellement, il est incontestable que ces efforts ont eu un résultat. Mais, en fait, ont-ils suffi à faire sortir la jeunesse allemande de l'anarchie et du désespoir où l'avait plongée la défaite? Ont-ils réussi à l'intéresser, à lui rendre goût à la vie, à lui donner, non seulement une occupation, mais une raison de vivre?

Il faut, hélas! répondre non. D'abord, les mouvements sont trop nombreux; aucun n'a le dynamisme de la F.D.J., aucun ne constitue un pôle d'attraction propre à permettre aux jeunes de résister à la séduction communiste; seulement 20 à 25 % de la jeunesse allemande fait partie de ces mouvements, alors qu'à l'époque nazie la *Hitler Jugend* comprenait 96 % de la jeunesse allemande. Au lieu de cet émiettement de mouvements qui se nuisent les uns aux autres, il vaudrait mieux deux ou trois vastes mouvements doués d'un grand élan vital et capables de donner une issue aux forces d'enthousiasme latentes chez les jeunes Allemands, forces qu'il suffirait de réveiller pour que toutes traces du nihilisme actuel disparaissent bien vite.

D'autre part, les jeunes gens méprisent la politique. Selon une enquête récente, 72 % des jeunes gens ne s'intéressent à aucun parti. La minorité qui accorde à la politique quelque intérêt est le plus souvent extrémiste; si ce n'est pas le parti communiste, ce sont des partis d'extrême-droite qui l'attirent.

La jeunesse allemande, devant l'absence de tout idéal, est tentée de se raccrocher à l'orgueil national. Le nazisme et la guerre ont laissé aux jeunes un grand vide moral et le mépris de certaines méthodes inhérentes au régime démocratique. Leur patriotisme, qui pourrait leur servir à nouveau de moteur, a parfois tendance à rede-

venir le naturalisme exacerbé et intolérant qu'il était sous le régime hitlérien. Depuis quelques mois on a vu renaître les *Burschenchaften,* anciennes corporations d'étudiants, qui ont gardé toutes leurs traditions et leurs privilèges : duels, rubans, beuveries et, ce qui est bien plus grave, l'esprit dont ces traditions sont le symbole : le vieil esprit de caste, orgueilleux, méprisant, antidémocratique. Même en des mouvements qui, à priori, ne sauraient inspirer la méfiance, une propagande insidieuse semble répandre des sentiments chauvins. Une circulaire de propagande pour un camp de scouts catholiques (*St. Georg's Pfadfinder*) s'exprime ainsi : « Camarades Éclaireurs, ne faudrait-il pas que nous connaissions tous les héros des Goths, des Francs, des Saxons? Écoutez les héros. Imitez leur courage, leur chevalerie. Ne devrions-nous pas ressentir un frisson sacré à l'évocation de Konradin, le dernier des Hohenstaufen, parcourant sur son cheval noir les pays allemands, au cri de : Qui sauvera le royaume? Ce cri doit retentir en nous. Suivons cet appel. Préparons-nous pour le jour où nous pourrons mettre toutes nos forces au service de l'Allemagne. »

Il ne faudrait pas, du reste, attribuer ce regain de nationalisme à des idées claires et distinctes. La jeunesse allemande n'a pas l'esprit analytique et précis : elle rêve, sent, pénètre des ensembles. Tout ce qui s'adresse à la conscience claire a en elle peu d'emprise. La vie sourde, instinctive, qui ne s'explicite pas en formules, mais obéit aux injonctions du subconscient, éclipse pour elle les raisonnements. Le morceau de musique joué à l'occasion de l'entrée en vigueur d'une institution nouvelle a, pour les jeunes Allemands, plus d'importance que cette institution elle-même, qui fait pourtant l'objet

es discussions des politiciens et des commentaires des journaux.

On ne saurait trop insister sur ce dégoût des jeunes Allemands pour la politique et sur leur goût pour ce qui parle à leur âme. Qu'il s'agisse de fêtes des vendanges sur les rives de la Moselle, de feux de la Saint-Martin dans les campagnes ou de carnavals à Cologne, les jeunes Allemands garderont toujours leur passion pour ces manifestations collectives. Elles donnent libre cours à leur enthousiasme; elles sont le point de départ de rêves et d'idéalisations. Ces associations de sentiments qui plaisent à l'âme allemande, cette vague pensée qui se dégage du spectacle des grandes foules, finissent par former l'opinion des jeunes. C'est par ce moyen imprécis et hasardeux que leur esprit chemine.

Des fêtes imposantes avaient marqué l'adhésion de la jeunesse sportive allemande à la nouvelle République fédérale et à son emblème, le drapeau noir, rouge et or. Motocyclistes, pèlerins à pied et voiliers, se massant sur le Rhin par centaines, avaient défilé devant le président du Bund. Depuis les fêtes des jeunesses hitlériennes, qui commençaient par l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* pour finir par le *Horst Wessel Lied*, ou depuis les retraites aux flambeaux à Nuremberg, jusqu'aux actuelles manifestations de jeunesse, il y a une continuité essentielle. Le jeune Allemand n'oublie jamais le Reich. Il se console des déboires du Reich passé en rêvant à la grandeur du Reich à venir. Les humiliations l'exaltent, tutant que le souvenir des grandes gloires.

Deux Allemagnes se sont juxtaposées : l'Allemagne plus réaliste, où l'on voit se dresser, entre l'État et l'individu, une série d'écrans politiques et institutionnels; l'entité germanique, que les jeunes recommencent à con-

sidérer comme une personne vivante, alors que la pre-
mière n'a aucune vie à leurs yeux. Dès qu'ils peuven
se réunir, les jeunes Allemands rêvent en commun à un
Allemagne où tous collaboreraient dans une mystiqu
commune, et qui réaliserait l'indispensable cohésion de
énergies nationales.

Les manifestations d'ensemble ont justement pour effe
de faire oublier aux jeunes Allemands les rigueurs d'u
monde dont l'organisation politique rend la vie de plu
en plus complexe; elles leur permettent de retrouver leu
tempérament le plus primitif, celui de Parsifal et d
Siegfried, et de se dépasser pour se rejoindre. Il suffi
d'écouter les chansons entonnées dans les réunions de
Männer Gesangvereine : on y célèbre l'orgueil d'êtr
Allemand et d'appartenir totalement à une communaut
supérieure.

Les dirigeants de la F.D.J. d'un côté, les dirigeant
nationalistes de l'autre, ne sont pas dupes. Ils savent
fond, n'en doutons pas, jouer d'une pareille psychologie
Il y a du théâtral dans cette musique, ces invocations
ces drapeaux, qui enthousiasment la jeunesse. Dès lors
il suffit de faire appel aux thèmes éternels de la sym
phonie allemande pour réaliser l'accord des spectateur
et déclencher les réactions escomptées. Il s'agit seule
ment de rassembler et d'orchestrer : une fois composé
la musique de scène, le livret de l'opéra importe peu
Dans ces conditions, la jeunesse allemande reste toujour
la proie des metteurs en scène, qui sauront l'habiller,
pavoiser, la faire défiler; elle peut, un jour ou l'autre
appartenir au meilleur d'entre eux.

Besoins de la jeunesse allemande

La jeunesse allemande d'aujourd'hui apparaît comme ins désespérée peut-être qu'en 1945, mais toujours semparée. Estudiantine, ouvrière, paysanne ou réfu-e, elle ne se sent plus revêtue d'aucune mission, nme du temps du régime nazi. Elle n'arrive pas à ntéresser à la politique du gouvernement de Bonn. e se plaint à la fois d'être laissée à elle-même et ue à l'écart.

e paraît éprouver un triple besoin :

1. *Besoin d'un idéal haut placé.* — La guerre avait l'enflammer par celui de la victoire ou de la patrie; près-guerre a détruit cette perspective. A l'exception s jeunesses nationalistes près, elle ne croit plus aux tions. Les structures au milieu desquelles elle vit lui raissent périmées. Elle voudrait pouvoir se dévouer ur un grand but, qui soit à la mesure de l'Europe.

2. *Besoin d'être rassemblés.* — Les jeunes Allemands nt beaucoup moins individualistes qu'on ne pourrait penser. Ils aiment à se retrouver entre eux. Si on ne aide pas à se grouper, ils forment d'eux-mêmes des ndes. Les réactions de masse sont particulièrement nsibles chez eux. Amorphe individuellement, ils devien-nt passionnés quand ils se réunissent. Une organisa-n communautaire les enchante. D'où la séduction 'exerce sur eux le communisme. Seul un appel comme : Jeunes de tous les pays, unissez-vous », pourrait ré-

pondre pour eux à celui que Marx adressait aux prol taires de tous les pays.

3. *Besoin de sortir.* — La guerre a agrandi l'espa mental des jeunes Allemands. Qu'elle les ait projet eux-mêmes sur les divers théâtres d'opération ou qu'el les en ait rendus proches de cœur, elle a rapetissé terre à leurs yeux. Ils se trouvent à l'étroit chez eu étouffent dans les limites de leur pays. Jamais les jeun Allemands n'ont autant désiré voyager; mais seuls ce qui en ont les moyens peuvent s'offrir des voyages. E plus encore que de « voir du pays », ils veulent connaît des jeunes d'autres pays, *rencontrer* des hommes.

Comment répondre à ces exigences ?

Une des innovations les plus importantes en matiè de jeunesse, depuis 1945, est l'organisation des renc tres internationales, qui a eu d'ores et déjà d'excelle résultats, possède des adeptes et des fanatiques, ac mule une expérience précieuse. Mais ces rencontres meurent nécessairement limitées; elles ne portent pra quement que sur des étudiants ou des jeunes apparten déjà à des mouvements organisés; elles pèchent intellectualisme, laissent sans secours les catégories avaient le plus besoin qu'on s'occupât d'elles, et ne t chent au total qu'une proportion infime de jeune « L'Association française pour les rencontres inter tionales », qui s'efforce de multiplier les contacts en jeunes Allemands et jeunes Français, compte deux c taines de membres.

Plan d'action européenne.

Comment faire face à la propagande communiste, sinon en se plaçant sur son propre terrain ? Aucun des mouvements de jeunesse d'Allemagne n'a, à l'heure actuelle, un dynamisme suffisant. N'y aurait-il pas lieu de favoriser le développement d'un mouvement qui présenterait des garanties toutes particulières ?

Le scoutisme a mal réussi en Allemagne. Ce mouvement d'origine anglo-saxonne, inventé par des adultes pour l'éducation des jeunes, a fait florès entre les deux guerres, grâce à un concours particulier de circonstances dans un certain nombre de pays. Au moment de l'extrême développement d'une civilisation urbaine qui sacrifiait la jeunesse, la nature, la vie libre au grand air, le besoin d'évasion favorisa dans les villes l'extension de mouvements qui se plaçaient en dehors de l'existence. L'état où se trouvait l'Allemagne après la première guerre mondiale ne lui permettait pas de s'offrir une jeunesse s'excluant de la cité. L'avènement de l'hitlérisme et la création de la H.J. firent disparaître les quelques pionniers du scoutisme en Allemagne. Le moment semble passé aujourd'hui de lancer à nouveau ce mouvement, qui décline déjà, même dans les pays où il avait le mieux réussi.

Cependant, il existe au cœur des jeunes Allemands une fibre qu'il importe de faire vibrer. En dépit de leur scepticisme, ils ont une passion : l'Europe. Dès qu'on leur parle des États-Unis européens, ou même de Conseil de Strasbourg et de plan Schuman, ils manifestent leur enthousiasme. Selon une enquête récente, 78 % des jeunes d'Allemagne occidentale souhaiteraient une union

étroite des pays européens. Outre la jeunesse que l'étranger s'est habitué à rencontrer dans les conférences et congrès internationaux, mais qui reste une minorité, l'idée européenne attire des couches profondes de la jeunesse allemande; elle ne reste sans doute qu'une vague aspiration, simple reflet peut-être d'un désir. Il dépend de nous de donner à cette aspiration un contenu positif. Toute action dans ce sens semble vouée au succès. Deux facteurs essentiels agirent dans ce sens. D'abord, ces jeunes gens éprouvent sans doute, inconsciemment, la nostalgie de ces années glorieuses pour l'Allemagne de 1941 à 1944, où ils se considéraient comme les champions de l'Europe qu'ils allaient bâtir par leur victoire sur la barbare Russie. D'autre part, ils comptent, au sein de la nouvelle Europe, se trouver d'égal à égal avec les autres nations. Une Fédération européenne ne pourrait recevoir l'Allemagne que comme pays neuf, lavé de son passé, débarrassé des rancœurs qu'on pouvait lui garder.

En vue d'utiliser et de purifier de pareilles tendances, on songe, en ce moment, de divers côtés, à la constitution d'un mouvement européen de la jeunesse, qui s'adresserait, au moins pour commencer, aux garçons et jeunes filles de quinze à vingt-cinq ans, de toute classe et de toute confession, des pays représentés au Conseil de l'Europe. Un tel mouvement paraît être de nature à répondre aux exigences signalées plus haut. Ces exigences, en effet, paraissent être non seulement celles de la jeunesse allemande, mais, dans une très large mesure, celles de la jeunesse européenne dans son ensemble.

L'idéal européen est propre à enthousiasmer la jeunesse. L'Europe, entité culturelle, historique, artistique

spirituelle autant que politique, est en passe de devenir le « mythe » du XX^e siècle : si les arbres de la liberté étaient plantés en 1848 sous le signe de l'indépendance nationale (laquelle a dégénéré en nationalismes — impérialisme, chauvinisme ou racisme — qui ont fini par étouffer la liberté pour laquelle ils étaient nés), ils seraient plantés, en 1950, sous le signe de l'interdépendance européenne. A maints signes, on reconnaît que l'idée européenne progresse dans les esprits. Des comités pour l'Europe unie poussent comme des champignons.

M. Daniel Villey a de nombreux émules. Les jeunes se livrent à des manifestations spectaculaires, quoique un peu enfantines : poteaux-frontières renversés à Sankt Germanshof, drapeau vert et blanc substitué au drapeau américain devant le quartier général de Francfort, ou imposé à la tribune officielle lors de la visite de la reine Juliana à Paris, etc. Des villes entières pavoisent aux couleurs de l'Europe. L'Europe devient incontestablement une idée-force qu'il importe d'utiliser. Il serait prématuré, semble-t-il, de créer un mouvement mondial. C'est l'Europe qui est, de tout temps, le continent le plus divisé. C'est elle qu'il s'agit de cimenter en premier. Et la jeunesse allemande sera la première à s'enflammer pour un tel idéal.

Les jeunes Allemands aspirent à une organisation qui serait commune à toute la jeunesse européenne. Ils veulent vivre ensemble, *zusammen marschieren;* ils veulent une chemise, un fanion, un hymne, un code, des chefs, des idoles. Ne vaut-il pas mieux que ces idoles soient européennes que nationalistes, démocratiques que totalitaires ?

Seuls, jusqu'ici, les pays totalitaires se sont rendus compte de l'importance de la jeunesse et en ont fait

l'objet de leur sollicitude. Sous les noms de *Avant guardistes, Hitler-Jugend, Jeune garde soviétique* ou *Freie Deutsche Jugend,* ils l'ont enflammée en lui proposant des buts de combat, en lui conférant des privilèges. Un mouvement de la jeunesse européenne, niant les divisions et les frontières, donnant à tous un seul idéal, un programme identique, des loisirs communs, un même esprit, utiliserait les forces d'enthousiasme de la jeunesse, dans le sens des valeurs de la civilisation occidentale.

Le principe même de ce mouvement consisterait en des rencontres. L'expérience des rencontres internationales depuis 1946 pourrait être utilisée et la formule étendue. Des sections d'une vingtaine de jeunes se constitueraient dans les villes et les villages de chacun des pays européens, avec chacune un centre d'intérêt différent, propre à rassembler la jeunesse par affinités, et non plus par classe sociale, profession, parti politique, race, confession, ou toute autre étiquette qui divise plus qu'elle n'unit.

Un des principes du mouvement serait celui de la rotation : après un an de « parrainage » d'une section à l'autre, semblable à celui des villes détruites dans des pays différents, de nouveaux parrainages s'instituer aient.

Le mouvement ne se bornerait pas à des rencontres proprement dites. Il devrait être éducatif. Cette éducation serait dispensée à partir de l'idée directrice de formation d'une communauté européenne, comme l'éducation scoute l'était à partir de l'idée directrice de retour à la loi de la nature.

D'autre part, les jeunes gens qui peuvent disposer d'un temps plus long qu'un mois de vacances d'été

u'ils soient chômeurs, ou désœuvrés, ou occupés à une sogne qu'ils puissent aisément abandonner) seraient ıployés à une activité permanente.

Ces jeunes gens sans but précis, comme il en existe foule dans tous les pays, pourraient se consacrer pennt un ou deux ans à un idéal de dévouement aux shérités d'Europe et de lutte pour l'incarnation de lée européenne. Le plus aigu, sans doute, des problès communs à l'Europe depuis la fin de la guerre est n celui de la reconstruction; il n'est pas de pays euroen qui ne contienne de vastes champs de ruines et où question du logement ne se pose avec acuité. Pourioi ne ferait-on pas un vaste appel à la main-d'œuvre s jeunes, qui pourraient déblayer des ruines, reconsuire des villages et des quartiers de ville en équipes ternationales?

Leur récompense serait d'être envoyés vers des pays oignés, bénéficiant gratuitement de voyages qu'ils auraient pu s'offrir par leurs propres moyens. Elle rait surtout de connaître une vie communautaire exalnte, et la fierté d'être les premiers pionniers de l'uniation européenne.

Un tel mouvement de la jeunesse européenne — équis et chantiers pour les jeunes sans emploi, camps urnants de vacances pour les jeunes retenus par leur vail — pourrait donner aux jeunes d'Europe le senent flatteur qu'ils sont la conscience vivante d'une ilisation occidentale qui a trop tendance à s'endormir. En tous cas, ce mouvement, dont l'utilité pour l'Eupe, à la longue, ne serait peut-être pas nulle, serait ur l'Allemagne d'un intérêt indéniable. La jeunesse emande qui viendrait, n'en doutons pas, lui apporter plus large contribution, s'y donnerait avec ferveur.

Elle trouverait là le moyen, que ne lui offre pas la Répu blique fédérale, de s'affermir moralement et de ne pa laisser inemployées ses vertus propres. Alors qu'elle es encore une manière de classe sociale flottante, sans bu défini dans la nation, sans rôle immédiat dans le régime elle serait enfin fixée. Le vide dangereux que, dan l'état actuel, cette jeunesse inconsistante représente pa rapport à la F.D.J. serait enfin comblé. Cette force qui est pour le moment, il faut bien le dire, une sourc de craintes, deviendrait, ainsi canalisée, une raison d'es poir pour l'Europe.

ROGER ALAIN.

15 novembre 1950.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs q auraient été intéressés par l'étude ci-dessus, et surtout p les conclusions exposées dans le dernier paragraphe, de pre dre part au débat et de présenter, sous forme de suggestion les résultats de leur expérience ou de leur réflexion, en guidant sur le questionnaire suivant :

1) Seriez-vous favorable à la constitution d'un mouveme européen de la jeunesse ? La croyez-vous possible et facile

2) Estimeriez-vous suffisant de rapprocher et de fédérer s une base européenne les mouvements déjà existants, ou pr férable de lancer un mouvement *ex nihilo,* susceptible d'a teindre de larges couches de la jeunesse européenne laissé à l'écart par des mouvements trop spécialisés dont l'idéolog ne les attirait pas ?

3) Conviendrait-il, à votre avis, d'adopter une formu comparable à celle du scoutisme, avec une idée directri nouvelle (l'éducation européenne), ou une formule plus so ple, par exemple une chaîne européenne de clubs locaux (photographie, de lecture, de sports nautiques, de plein a d'alpinisme, d'urbanisme et reconstruction, etc.), s'invita à tour de rôle, catégorie par catégorie ?

4) Quels devraient être, selon vous, les buts, les occup tions, le style, les cadres d'un tel mouvement ?

Il suffit d'envoyer vos réponses à la rédaction de *La V Intellectuelle.* Elles aideront ceux qui, dans le silence, tr vaillent à la réalisation d'un tel projet.

GRANDEUR D'ERNST WIECHERT

Ernst Wiechert est né le 18 mai 1887 dans le hameau de Johannisburger, près de Sensburg en Prusse orientale. Après une enfance qu'il a racontée dans *Des forêts et des hommes* (*Wälder und Menschen*) et de brillantes études à Kœnigsberg, il entra dans l'enseignement supérieur. Il fit la guerre de 1914, qui devait le marquer profondément. En 1916, sous le pseudonyme d'Ernst Barany, il publia son premier roman *Die Flucht*. Entre les deux guerres mondiales, il ne cessa plus d'écrire des vers, des essais, des contes et des romans. En 1938, il fut interné, sur l'ordre de Gœbbels, au camp de Buchenwald, pour avoir exprimé sa sympathie à la famille du pasteur Niemöller. Libéré, Wiechert reprit sa tâche de poète et de romancier et publia depuis 1945 des œuvres très importantes [1]. Il vient de mourir cet été, et avec lui l'Allemagne a très probablement perdu son plus grand écrivain contemporain et l'une de ses personnalités les plus attachantes.

1. Il existe sur Ernst Wiechert un petit volume d'Hans Ebeling, *Ernst Wiechert, Das Werk des Dichters*, Wiesbaden, 1947. Voici les principaux livres du poète non traduits en français : *Der Wald*, 1922; *Der Totenwolf*, 1924; *Der Knecht Gottes Andreas Nyland*, 1926; *Geschichte eines Knaben*, 1928; *Der Silberne Wagen*, 1928; *Die kleine Passion*, 1929; *Jedermann*, 1931; *Die Flöte des Pan*, 1930; *Der Todeskandidat*, 1934; *Das Heilige Jahr*, 1936; *Märchen*, 1946; *Jahre und Zeit*, 1949; *Missa sine nomine*, 1950.

I

L'œuvre traduite, *Le Revenant*.

Par une étrange fatalité, le public français fit connaissance de Wiechert au pire moment de son histoire. En 1940 parut la traduction de *Die Majorin* (1933) sous le titre : *Le Revenant*. Il s'agissait d'une étrange histoire.

Un prisonnier allemand de la guerre de 1914 rentre en Poméranie quinze ans plus tard. Il a été porté disparu; on l'a cru mort et son nom a été gravé sur le monument funéraire du village. Et dans ce coin perdu de Prusse orientale, il surgit au soir tombant sur un chemin en lisière des marais. Il est silencieusement accueilli par la commandante, veuve d'un Junker, qui préside aux destinées d'un grand domaine et habite un manoir au hall gigantesque et sombre. Le revenant y retrouve les souvenirs de l'invasion des Cosaques, une terre ingrate et pauvre, l'épaisse palpitation des forêts infinies de sapins et de bouleaux.

Cet homme laconique et brutal, cette femme fière et blessée qui s'affrontent n'ont pas grand'chose de commun avec les gens de France. L'ancien prisonnier est une bête sauvage, il fait songer aux lansquenets de la guerre de Trente ans. La veuve du colonel prussien, la commandante, qui n'a pas froid aux yeux, saura-t-elle sauver cette âme perdue? Elle abandonnera le rescapé aux voix de la forêt pour en essayer sur lui l'incantation. Mais il lui faudra payer de sa personne, découvrir les exigences dévorantes de l'amour des autres, briser sa propre fierté, traverser les angoisses d'une agonie et

er montrer ses propres cicatrices. Tragédie presque
ette. Deux êtres d'exception apprennent à dominer
ir silencieux déchirement.

On est frappé par l'art extraordinaire avec lequel
iechert équilibre la force d'une nature qui semble tout
vorer et celle d'une humanité défigurée par ses bles-
res. Mais la nature finit par guérir et les humains
rivent à vaincre des ressentiments si profonds qu'ils
fient l'expression et se traduisent la plupart du temps
r des gestes muets.

Du livre, la lecture finie, émergent avec insistance
elques grandes images significatives, toutes chargées
poésie. Ce vagabond qui lève les bras au soleil cou-
ant devant l'étendue infinie des marais! Ce revenant
ui, à l'aube, martelle son nom sur le monument aux
orts de la guerre. Ce garde-chasse, la tête enfouie sous
col d'une jument qui tremble, et il pleut. Partout, la
ntise de la présence des morts, de l'égarement, de la
lie, la souffrance qui rôde et ces mystères qui échap-
nt aux prises de la conscience claire.

La prière est dite, une fois, sur le corps d'une petite
nouette qui dans l'esprit du simple Jonas abritait l'âme
rante de son frère mort dans les marais.

Le « Notre Père » est beau à entendre lorsqu'il tombe des
vres des hommes lourds. Comme une première prière, pas
ncore déflorée par la répétition et le métier. Le garde-chasse
ussi joint les mains autour du canon de son fusil, car cela
ait du bien d'être comme Jonas.

Puis tous deux rentrent à la maison. Jonas ne pose pas de
uestions parce qu'il croit. Et c'est beau pour le garde-chasse
ue quelqu'un croit en lui, sans rien demander. Et mainte-
nant il va dormir sous le toit solide, battu par la pluie.
eulement dormir, très longtemps, très profond[2].

Un tel livre était, à la fois, surprenant et inquiétant.

2. *Le Revenant*, p. 183.

L'auteur, dont alors presque personne ne savait rien en France, se ralliait-il au national-socialisme comme Hans Carossa ? Évoluait-il vers un panthéisme sensuel ? Perdrait-il toujours ses créatures imaginaires dans la forêt nordique ou voulait-il suggérer qu'il existe une passe vers la Rédemption ? Se rapprochait-il de D.-H. Lawrence et de Giono ou d'Alain-Fournier et de Péguy ? Conduirait-il son héros Michaël vers les villes bombardées pour lui faire revivre l'affreuse aventure de feu et de sang, sous les traits de pierre d'un S.S. ? Ou bien Michaël et la commandante assistaient-ils avec effroi au déroulement de l'Apocalypse et attendaient-ils avec une lueur d'espoir, au bord des marais où se profilait l'ombre des chars d'assaut, l'annonce de la mort du Néron ?

La servante du passeur

La traduction française d'un second roman de Wiechert, *La servante du passeur* (*Die Magd der Jürgen Doskocil*, 1931), parut en 1943. Dès la première page le lecteur était saisi par l'angoisse. Une femme agonise dans la masure du passeur, au bord de l'eau. On découvre une humanité toute primitive, qui n'est plus d'aucun temps — il est impossible de dater les épisodes du roman. Jürgend, ce passeur d'eau, d'une force herculéenne, se collette avec la misère. Aidé d'Heini, le bossu, il s'attache lui-même à la charrue. Il défriche, et il faut rendre à ce mot le sens de peine affreuse, de lutte âpre avec une glèbe avare et stérile. En contraste avec cette peine brutale, avec la présence de la misère et du danger, s'entr'ouvre la fleur des rêves mystiques. Ces gens sont des protestants, mais dont le protestantisme est tout populaire et teinté d'illuminisme. Non point comme le calvinisme de chez nous, une religion savante, d'intel-

tuels, de riches, une religion abstraite, mais au con-
uire un christianisme paysan, terrien, bas-breton, tout
lé à des superstitions païennes et ancestrales, à des
stoires de revenants, visité par les ombres des morts
que sillonnent les fées. Marthe, la servante de Jür-
nd, fait partie d'une secte de Mormons qui attendent
fin du monde et l'apparition merveilleuse de la Jéru-
lem de l'Apocalypse.

Cette fille subit l'envoûtement d'un pasteur américain
i rayonne du trouble prestige du Vintras ou du Léo-
ld Baillard de *La Colline inspirée*. Enceinte, la jeune
mme assassine le pasteur possédé. Son geste symbo-
e une victoire de l'amour sur le mal, sur ce satа-
sme dont la présence d'un bout à l'autre du roman
nd l'atmosphère lourde, comme un soir d'orage sur
s lagunes.

A bien des égards, *La servante du passeur* rappelle
e *règne de l'Esprit malin* de C.-F. Ramuz. Même
ame mystique où des paysans sont en proie à Satan.
ais, soit clarté latine, soit netteté catholique, Ramuz a
mpé un Branchu, franchement diabolique et point mal-
in, qui grimace comme une gargouille de cathédrale.
es débauches et les blasphèmes auxquels il entraîne ses
ôvots ont la saine rudesse d'une repue flamande :
ndis que l'abject sadisme barbouillé de religion de
lac Lean, à la fois Tartuffe et don Juan, est plus pro-
nd, plus trouble, véritablement empoisonné. Comme
dit un autre personnage de Wiechert :

Ce n'est pas seulement dans un troupeau de truies que
Elzébuth aime à faire irruption[3].

Au lecteur français *La servante du passeur* donnait

3. *La vie d'un berger*, p. 76.

la vive impression que Dieu tenait une place immense mais effrayante et silencieuse, dans la vie des fantôme de Wiechert. Qui pouvait oublier le geste du passeu creusant la tombe de sa femme pour offrir une petit bague d'or à son ombre jalouse? Et ces mystérieu appels, ces apparitions qui peuplent étrangement la vi de ces êtres qui ont une âme? Quant à la Bible, ell laissait trace d'elle-même à chaque page du livre.

En 1946, parurent successivement les traductions d *La vie d'un berger* et de *La vie simple*.

La vie d'un berge

La vie d'un berger (*Hirtennovelle*, 1935) contenait e outre deux autres nouvelles : *Le Père* (*Der Vater*, 1934 et *La croisade des enfants* (*Der Kinderkreuzzug*, 1926)

Le berger, Michaël, est le pauvre fils d'une veuv Garçon vigoureux, il vit en amitié avec les bêtes : so chien Wotan et le taureau Bismarck, dans le décor de marais. Il a gardé le souvenir de son père mort écras par un arbre. Il est le chef d'une bande de gamins d village. Mais la plupart de ces compagnons le quitter bientôt pour aller faire des études en ville. Ils devien dront des bourgeois. Resté seul, Michaël fait connais sance de deux personnes très différentes : une femm peintre qui représente la civilisation désaxée des ville et le professeur Elwenspok. Ce dernier comprend M chaël et ils deviennent amis.

Entre toutes, les dernières heures de l'après-midi étaien pour eux, pleines d'un bonheur tranquille, à l'écart d monde. Sur une colline, entre les buissons de genévrier Michaël allumait un petit feu sans fumée, où il rôtissait le derniers champignons de l'année, tandis que M. Elwenspo faisait chauffer son café au bord des flammes. De la hauteu

aux pentes douces, le regard s'étendait au loin, par-delà la tache brune des marais et des bois dorés jusqu'aux premières rougeurs du soir où s'enfonçaient comme un coin, bientôt englouti, les troupes de grues et d'oies sauvages. Au-dessus d'eux, haut dans le ciel, d'invisibles courlis poussaient leur cri et, loin derrière, on entendait le roulement d'une charrette, accompagné d'un air mélancolique que le valet de ferme chantait dans l'immensité du soir [4].

Michaël meurt au début de la guerre, tué par un cosaque, pour avoir voulu sauver un agneau. Le symbole évangélique est transparent.

Le Père est un ancien officier supérieur prussien. Il appartient à l'orgueilleuse caste des Junker, et son fils, officier lui aussi, disparaît à Verdun. On transmet au père le journal intime du fils : celui-ci a éprouvé la nausée du désespoir. Comme la commandante, le baron Erasmus perd sa morgue prussienne et entrevoit :

que l'amour est aussi inextricablement lié au devoir que la victoire à la mort... ainsi qu'il est écrit quelque part dans la Bible [5]...

Étrange et mystérieuse Allemagne qui, au moment même où vociférait l'énergumène de *Mein Kampf*, élevait ce chant grave où s'entrelaçaient les thèmes de l'honneur et de l'amour ! Chant que Péguy eût aimé et où Vercors eût entendu résonner quelques-uns des plus émouvants accents du *Silence de la mer*.

La troisième nouvelle du recueil, *La croisade des enfants*, dépeint la famine qui ravagea l'Allemagne de 1918 et la cruelle misère qui en fut la conséquence. C'est l'aventure poignante de douze enfants pauvres à la recherche du pain. Ils seront chassés par un paysan riche, grand-père de l'un d'eux, Jürgen, mais ils seront

4. *La vie d'un berger*, pp. 80-81.
5. *Ibid.*, p. 136.

recueillis par un berger, ancien soldat, mutilé de guerre qui croit que Dieu est mort, et auquel les enfants vont rendre Dieu.

— Dieu est mort, murmura le berger. Comprends-tu ? Ils l'ont tué là-bas où l'on se bat. Et quand je suis revenu ici je ne l'ai plus retrouvé. Maintenant, il faut en prendre son parti et vivre sans lui.

Jürgen le regarda, effrayé.

— Comment peux-tu dire que Dieu est mort ? demanda-t-il sur un ton de blâme contenu. Ne nous as-tu pas conduits et recueillis ? [6]

Les enfants mangent un agneau que leur a donné le berger. Et ils finissent par s'endormir dans sa cabane.

Ce fut alors que le visage sombre du berger s'éclaira d'une lumière intérieure; laissant errer ses regards sur les têtes d'enfants, il sentit obscurément, dans son cerveau obtus, que les années de la guerre ne pouvaient pas représenter le sommet de la courbe de sa vie et que même la terre, au passage d'un soc de charrue brillant, ne pouvait faire un bruit plus joyeux que la respiration de ces affamés à qui il avait donné à manger... Il sortit de la cabane et regarda les étoiles qui étaient montées vers l'est au-dessus de la forêt.

Un moment après, la porte s'ouvrit et se referma et il sentit près de lui la présence de quelqu'un qu'il ne pouvait distinguer, tant la nuit était noire. Il voulait lui demander pourquoi il ne dormait pas comme les autres quand il sentit sur son bras une main d'enfant qui lui intimait silence. Alors il se tut, car il savait que c'était le petit-fils du paysan, celui dont les paroles étranges résonnaient encore en lui.

On n'entendait que la tempête qui passait sur la forêt et sur la lande, sous les hautes étoiles, et que leur respiration qui était comme un souffle léger, contre le grand bouclier noir surgissant de terre à leurs pieds et se dressant jusqu'aux lumières du ciel.

Alors, dans le grand mugissement, la voix de l'enfant s'éleva et, comme son visage et son corps restaient cachés, ses paroles semblaient venir de très loin, d'une forêt profonde ou d'un grand fleuve brumeux qu'aucun coup d'aviron ne troublait.

« Et quand l'heure fut venue, dit la voix, il s'assit et les

6. *Ibid.*, p. 184.

uze apôtres avec lui. Et il leur dit : « J'ai senti dans mon
ur le pressant besoin de manger avec vous l'agneau pascal,
ant que vienne pour moi le temps des souffrances.
« Car je vous le dis, désormais, je ne mangerai plus jus-
'à ce que ces choses se soient accomplies dans le royaume
Dieu.
« Alors ils prirent ensemble le repas du soir. ..
Après un temps, la même voix reprit encore plus bas :
Sais-tu maintenant qu'il n'est pas mort?... »[7]

Quelle retenue dans l'émotion! Quelle admirable inser-
on de la Cène et de l'aventure des disciples d'Emmaüs
ns le décor nocturne de la forêt allemande et de la
isère des hommes! Ce pur poète est le génial émule de
embrandt.

La vie simple.

La vie simple raconte la vie de Thomas von Orla,
ficier de la Kriegsmarine. On fait connaissance de
existence désordonnée des cités allemandes après la
ifaite de 1918, au temps du marché noir et de l'in-
ation. Pour y échapper, le commandant du vaisseau
ntre dans l'anonymat et devient garde-pêche au bord
un lac, dans une grande propriété de l'Est. Il y vivra
ec Bildermann, un matelot, et conversant de temps à
utre avec le maître, le vieux général Von Platen et sa
etite-fille Marianne. Dans ce frappant décor, la vie
térieure des personnages s'exalte. On croirait parfois
rprendre les répliques d'un dialogue des Frères Kara-
azov, ou le long monologue intérieur des héros de
lorgan. Dans un style sobre et pur, d'affreuses ques-
ons sont posées à Dieu sur le mal, la souffrance, la
uerre. Et l'évangile du travail, de la solitude et de la
ie en pleine nature est proposé comme remède au dé-

7. *Ibid.*, pp. 189-191.

sordre et à l'anarchie. Et d'un bout à l'autre du ré
s'exprime un sens de l'honneur qui réduit singulièrem
l'envergure des livres de Giono, auxquels on serait p
fois tenté de comparer *La vie simple*. Publié en ple
Allemagne en 1939, le livre nous paraît aujourd'
prophétique.

Le bois des mo

Une année après la traduction de *La vie simple*, on
paraître en français *Le bois des morts* (*Der Totenwo*
1945), récit de la captivité de Wiechert au camp de c
centration de Buchenwald en 1938. On a beaucoup é
sur ces camps. Wiechert les a connus avant la guer
alors qu'ils n'étaient encore peuplés que d'Alleman
L'auteur-martyr dépouille toute haine. Il sait que
violence de son témoignage en amoindrirait la fo
Son immense souffrance lucide garde sa pudeur. Loin
s'étaler, elle se concentre et cherche volontairement
expression si anonyme et si dépouillée qu'on dirait
voix au delà de l'espace et du temps qui chuchot
notre oreille. Un *canzo* plus tragique et plus épuré
celui du Dante aux enfers. La bêtise incommensura
des geôliers, l'abjection du régime, la bestialité sadi
des tortionnaires ressortent de scènes crayonnées en
saille qui fixent une silhouette, un geste de la vie
camps. Même pas la rouge amertume des *Souvenirs*
la maison des morts. Le secret de cette prodigieuse ré
site tient à ce que Wiechert a oublié l'acuité de
propre souffrance devant la souffrance des autres. Ef
de l'homme traqué par la haine, la folie, la bassesse
possédés. Confession d'un humaniste et d'un sage ab
donné au monde où règne Satan.

Les enfants Jéromine.

Les deux gros volumes des *Enfants Jéromine* (*Die romin-Kinder*, 1945-1947) forment l'avant-dernier ouage de Wiechert traduit en français.

Ce village de Sowirog, près duquel naîtront et granront les enfants Jéromine, sent la Russie. Et il s'y lève ıe génération tourmentée. Jacob, le père, luthérien nvaincu, sage qui connaît sa Bible par cœur et s'en ıurrit, surveille jour et nuit sa meule de charbon de ıis dans la forêt. Marthe, la mère, est une Lithuaenne, muette, farouche, qui allumera le feu de l'avenre dans le sang de ses fils. L'aîné, Michaël, s'en ira ercher fortune dans les villes ainsi que sa sœur Gina. aria, l'autre fille, restera au village et épousera un ıne instituteur; Frédéric, le joueur de flûte, périra sassiné. Christian, l'infirme, sculpte le bois. Jons enfin ra ses études.

Autour de cette tribu grouille un monde triste, savoux et pittoresque; le hobereau von Balk, vieil original ıi se moque de lui-même et vit avec son perroquet, nstituteur Stilling qui est un saint, le pasteur Agricola, oie de l'ivrognerie et du désespoir, l'étudiant Jambo, ıé un soir sur le front russe.

Le héros central est Jons Ehreinreich Jéromine, qu'on ɔit dans le premier volume faire l'apprentissage de la e, des études puis de la guerre, comme soldat. Le econd volume raconte la fin des études de Jons et son ıstallation comme médecin des pauvres à Sowirog. Peu peu paraissent les premiers nazis, les Juifs sont odieuement persécutés. Le livre se termine en 1939. Dans le illage passent les chars d'assaut de la Werhmarcht qui ruent vers les frontières polonaises.

Les enfants Jéromine racontent comment tout un vil-

lage de Prusse orientale et, derrière lui, toute l'Allemagne d'entre les deux guerres, a essayé de trouver le salut. Les pages d'anthologie constellent le récit. Parfois on croirait lire Tolstoï ou *Le village* de Bounine. Qui ne ressentirait la simple beauté de la mort de Jumbo? Peut-être les nouvelles de Wiechert sont-elles néanmoins d'un art plus parfait, plus pur que ce long roman d'apprentissage.

Des forêts et des hommes.

A qui voudrait entendre encore le son de cette voix incomparable dans un récit qui soit d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre, il reste à lire *Des forêts et des hommes* (*Wädler und Menschen*). Le lire comme on lit quelques livres, lentement, en ressuscitant au fur et à mesure qu'ils se déclosent des pages, les merveilleux souvenirs. Wiechert raconte son enfance. On connaîtra la petite maison forestière de Kleinort, Lotte, la servante, la Bible, les fêtes et tante Véronique à l'âme polonaise. Et puis, du dedans, la vie d'un potache allemand d'avant 1914.

Toujours quand vient le temps du carnaval, quand il est là et qu'il s'achève, je vois remonter du passé le paysage d'enfance au cœur des grandes forêts. Pour le temps de carnaval ils se lèvent, mes morts bien-aimés, et pour moi immortels : tante Véronique, avec ses yeux extasiés et bleus, — j'étais toujours à ses côtés pour cette fête, — le chat Pervenche... la pesante Bible, qu'elle posait sur ses genoux... et qu'était-ce donc qu'elle lisait, alors, quand j'étais enfant? Et je prends ma Bible sur le rayon de ma bibliothèque, et je me mets à chercher...

Et tandis que je tiens encore le pesant livre dans mes mains, si pesant qu'il me semble tenir dans mes mains les quarante ans écoulés depuis lors, les voici qui ressuscitent les grandes paroles qu'elle versait dans mon cœur d'enfant : je ne les comprenais pas, mais leur résonance était si grande et si solennelle...

Quand j'étais enfant, je vivais dans les grandes forêts comme un petit animal dans son repaire, et nul étranger ne

ıait frapper à notre porte. La neige m'enveloppait de son
eau et les rêves dans leur univers, et ce n'était qu'aux
es des grands Mystères que la lumière d'un monde étran-
pénétrait jusqu'à moi. Car le Père Noël traversait les
êts pour passer sous nos fenêtres et, le jour des Trois
is, des enfants inconnus, venant de l'Orient, arrivaient
ec leur étoile rouge et, le soir du carnaval, nous nous
ıdions chez tante Véronique, dans la petite ville. Nous
ions trois milles à franchir dans le silence des bois. Tout
ımailloté de châles et logé sous la couverture de fourrure,
ne me laissait que les yeux à l'air libre et je voyais défiler
pins sombres derrière lesquels flambait le couchant pareil
ın mur de feu. Le dos du cocher se dressait comme une
ntagne au-dessus de moi, et quand je demandais à voix
sse si les loups étaient sur nos traces, pour toute réponse,
ɔrandissait son fouet et les clochettes du harnais s'agitaient
ıs sonores et plus résolues.

C'est ainsi que l'attelage m'emmenait dans la féerie, car
ıte Véronique était la féerie. Mes parents me laissaient
près d'elle et se rendaient à la fête des masques, leur
ique fête de l'année. Cependant, tante Véronique me
gageait de mes couvertures, m'installait sur son fauteuil,
aussait ses lunettes et me regardait longuement : « Tu seras
ète, Andréas », m'annonçait-elle chaque fois, soucieuse.
Je te ferai une robe bigarrée pour que tu sois différent de
; frères et qu'on te reconnaisse quand tes frères te ven-
ont en Égypte[8]. »

II

Les thèmes

Il n'est pas trop artificiel de rassembler les thèmes
iginaux des œuvres de Wiechert dans le cadre des
ɔis ordres pascaliens, qui pour lors ne s'appelleraient
s les corps, les esprits et la charité, mais plutôt la
rre, la vie et Dieu.

La terre.

Cette terre est celle de la Poméranie à la grande forêt.
Viechert est le poète des arbres et des paysages que
rre un horizon de sapins. Et le poète des eaux, de

8. *Des forêts et des hommes*, pp. 80-82.

l'eau déchirée par l'orage, des eaux dormantes, de l'eau muette, sous le brouillard, de l'eau clapotante la nuit, des morts qui pourrissent lentement dans les marais.

La terre, la forêt, la contemplation des lacs forment des hommes qui parlent peu; des pâtres, des guetteurs, des paysans. Michaël, le berger, passe de longues veillées nocturnes dans les taillis. Jürgend, à la fin de *La servante du passeur,* s'immobilise dans son champ et il sent jusqu'en son corps monter l'afflux de la sève; Wiechert lui-même, aux dernières pages des *Forêts et des hommes,* raconte qu'il va revoir la maison forestière de Kleinort. Tout a changé, sauf le bouleau qu'il a planté, encore enfant, sous l'égide de tante Véronique. Il saisit l'arbre à deux bras, comme Maurras une colonne des Propylées de l'Acropole, et il dépose un baiser muet sur le grand tronc lisse et froid.

Une fois morts, ces hommes viennent reposer dans cette terre, à moins que ne les ait engloutis la boue des marais. Il y a dans l'œuvre de Wiechert un culte de Cybèle qu'on pourrait appeler païen, mais dont on trouverait le germe dans la Bible.

Il alla faire le tour du terrain qu'il avait acquis, clairière sauvage en bordure de la haute futaie, semée, ici et là, de blocs erratiques gris-vert, de souches carbonisées des quelques pins parasols qui s'y dressaient autrefois et d'un fouillis d'églantiers dont la rouge floraison se balançait comme une jeune forêt. Il s'agenouilla près de l'une des pierres, écarta l'enchevêtrement de gazon et de lichens qui recouvrait le sol et ramena au jour, puisée dans la profondeur, une terre sombre, fraîche qui pesait dans sa main, lourde comme du pain. « De l'avoine, ça donnera de l'avoine, songea-t-il, des grains d'or comme il y en a dans les grottes des esprits souterrains... du pain pour les chevaux, d'abord... et ensuite... ensuite, peut-être du pain pour les hommes[9]. »

Et ces arbres, cette terre et cette eau, Wiechert ne

9. *La servante du passeur,* pp. 62-63.

enveloppe pas seulement d'un sentiment religieux, il contemple sans cesse pour y trouver la joie. Il les oque avec cette mystique passion qui transfigure cer- ns hommes au contact de la musique de J.-S. Bach de la peinture de Cézanne, quelque chose de l'extase rveilleuse de Jean-Jacques devant une fleur, de la ntemplation muette de Proust devant une rose. C'est e présence qu'on peut respirer, comme celle du vent fait bruire à l'infini les sombres ramures.

La vie.

Comme les grandes forces élémentaires de la nature comme ses miracles les plus fragiles, la vie des hom- s et celle des bêtes demande à être contemplée avec sentiment religieux de prière et d'humilité. Peut-être ute l'humanité se divise-t-elle suivant cette frontière isible qui sépare les hommes humbles des autres : intellectuels, les « malins » de Péguy, les « semi- biles » de Pascal, les « pantins désossés » de Ber- nos, les « citadins désaxés » de Wiechert, de Ramuz, Bosco, les « hommes sans liens » de Saint-Exupéry. s plus que Ramuz ou Bosco, Wiechert ne fait de la au village, de la vie paysanne, une sorte de panacée, nme naguère Giono. Mais il pense que le village reste e communauté à l'échelle humaine, dont la leçon vrait inspirer tous les autres efforts. Au village, on atique les métiers comme des arts, on est pauvre, is non prolétaire, l'homme travaille durement, mais fait pas fonctionner sa pensée « à la machine ». On ut se haïr, comme on se haïssait en Grèce au temps Homère et en Galilée au temps de Jésus, en France temps de saint Louis : mais on n'est pas mobilisé par s mythes inhumains, on ne se contente pas de slogans posés par la radio, le cinéma et la propagande poli-

tique. La protestation de Wiechert rejoint celle de Ber son, de Péguy, de Ramuz, de Thibon.

Cette peine des hommes qui travaillent et ce culte l'effort sans cesse recommencé donnent sa grandeur l'épopée de Sowirog. Le blé et l'enfant, tels sont l pôles d'attraction de la pensée de Wiechert. Le revena et la commandante moissonnent leur champ. Jürge s'attache à la charrue, Sowirog fauche sous le rega d'épervier du seigneur von Balk. Lui aussi, l'officier marine von Orla, retrouvera le sens de l'existence p le travail des mains. Et Wiechert écrit :

Je viens de planter cent rosiers et cela m'est d'aussi gra prix que d'avoir écrit un bon chapitre.

Gloire soit au rosier et à la moisson! Mais que dire l'enfant? Pour lui tout est pur et beau. Avant q l'homme ne s'éveille en lui, il est naturellement accor à l'univers de la Bible et de l'Évangile. Il vit dans société des fées. En tout enfant sommeille un Gérard Nerval qui s'ignore. Quand il en vient à décrire paradis de sa propre enfance dans la forêt, Wieche nous révèle à quel point son œuvre est restée domin par un retour vers son passé. L'enfance de Jons Ehre reich, celle de Michaël, le berger, celle de Jürgend, *Kinderkreuzzug,* c'est son enfance à lui, son enfan biblique et songeuse, parallèle à la croissance du bo leau.

Die

La forêt, les bêtes, les enfants, telle est la vie pu Mais l'autre? Où sont les héros favoris du XX^e^ siècl le soldat, le bagnard et le cadavre?

Vous rappelez-vous ces défilés de fantassins vert-g gris? Têtes de buis aux lèvres serrées par la jugula du casque, jambes bottées qui se lançaient en ava

'un geste saccadé pour retomber sur l'asphalte avec
: claquement rythmé d'une mâchoire d'acier. Jamais
:s mots affreux « la machine humaine » n'avaient pris
n sens aussi lourd de peur! Ces robots de la guerre
vaient-ils encore un cerveau libre, un cœur d'homme?
:t les chefs Guderian, Runstaedt, Rommel, ces bêtes
e proie aux visages durs qui se penchaient sur des
artes, schéma du visage pantelant de la terre des
ommes? Wiechert ressuscite le vieux général von Pla-
n, le commandant de vaisseau von Orla, l'ordonnance
ildermann, le soldat-bagnard Michaël. Au coin des
ages de ses romans surgit brutalement l'homme en
ert, aux yeux noyés par l'ombre du casque et les doigts
ur la couture du pantalon! A l'écouter parler une langue
auque et hachée, nous finissons par deviner qu'il a
ardé une âme. Mais, comme Orphée, il nous entraîne
ans l'enfer du sanglant royaume de Dieu.

Car Dieu est mort dans ces batailles! Dieu, c'est-à-
ire la foi naïve et orgueilleuse du luthérien prussien de
900, et si chez nous, en France, la fosse a peut-être mis
lus de temps à se creuser, il faut reconnaître qu'aujour-
'hui elle bée. Nous savons désormais que le Dieu de
'Évangile n'est pas Celui des Empires et qu'il est blas-
hématoire d'arborer son nom sur des ceinturons mili-
aires ou sur les fanions des divisions cuirassées. Si le
etit enfant de Péguy fait toujours sa prière, qui amène
n sourire sur les lèvres de Dieu, quand ce petit enfant
vingt ans et qu'il attaque une tranchée au lance-
lamme, il découvre que Dieu a le visage même de ce
ap ou de ce Viet en train de brûler vif avec un cri sau-
age. Nos grands-pères adoraient un Dieu bienveillant
ui bénissait les forts en thème et les bourgeois respec-
és. Nous autres, comme l'avait pressenti Pascal, nous
ommes redevenus les frères d'un Christ couvert de sang

qui crie à Dieu : « Pourquoi m'as-tu abandonné? »

Cette foi qui doit traverser l'épaisseur d'un monde abject et barbare est celle que les héros de Wiechert, comme jadis ceux de Dostoïevsky, tentent de retrouver — car il n'y en a plus d'autre. Et ils y arrivent parfois. Wiechert lui-même nous fait confidence qu'il y est parvenu. Et peut-être, plus encore que les grands meurtris, les demi-fous, les brûlés, nous touchent les vieillards de ses récits, qui savent tout, comme le père de Jons, tante Véronique, la commandante, le vieux général von Platen, et même von Balk, mais qui n'ont pas renoncé à leur foi. Au lieu de nous rebattre les oreilles de l'éloge d'un passé déjà gros de toutes les catastrophes, ils enseignent à la jeunesse, en silence et par des actes, la vertu de force — contre soi-même.

C'est un des signes les plus réconfortants de notre époque tragique et comme une étoile sur notre horizon que ces œuvres de poètes et d'écrivains qui des quatre directions de la rose des vents, tracent pour nous sur la route du ciel noir une même voie lumineuse! C.-F. Ramuz, des bords du Léman, Henri Bosco, de Lourmarin en Avignon, Bernanos, d'Artois, Ernst Wiechert, des lointaines forêts de Poméranie, reprennent chacun à leur manière le même chant grave, le même hymne à l'espérance. Ils disent : « La terre des vivants est belle si on l'enveloppe d'un pur regard! Les hommes humbles qui travaillent sont grands si nous savons garder pour les voir les yeux des enfants, les yeux émerveillés des visionnaires du Paradis! Dieu est saint si nous ne le confondons pas avec la vieille idole des empires, mais si nous le cherchons sur la face de ceux qui eurent le courage de surmonter le désespoir. »

JEAN STEINMANN.

ES SIGNES DU TEMPS

Pour une France cohérente dans la crise mondiale

Nos lecteurs savent que les *Signes du Temps*, qui se traduisent haque mois par un ensemble de notes brèves exprimant l'évolution e la situation internationale et de la situation nationale, sont réparés par une réunion d'hommes jeunes représentant toutes les ammes de responsabilité dans notre pays. Avant de répartir les iches, c'est-à-dire les différentes notes entre leurs auteurs, un ialogue s'établit sur l'ensemble de la conjoncture; et plus d'une ois il arrive que ce dialogue, tout spontané, pose des problèmes ssentiels, prenne de la situation une vue plus aiguë que nul ne aurait fait dans la solitude de son cabinet. C'est ce qui s'est assé le 3 janvier dernier, alors que se tenait la réunion préparaoire aux *Signes du Temps* pour février. Furent envisagés succesivement trois problèmes essentiels : le décrochage entre le gouernement et le pays — l'incapacité de la majorité du peuple rançais à saisir la dure option qui est à faire — la difficulté d'exposer ux Américains qui veulent nous aider la véritable situation de a France et de l'Europe. Nul ne contestera que ces soucis ne oient ceux de tous les Français. C'est pourquoi il a semblé bon e faire connaître à nos lecteurs l'essentiel de ce dialogue. Les ivers interlocuteurs ont accepté de ne pas modifier pour la publiation ce qu'ils avaient dit, bien que la discussion ait pu durcir es thèses et amener d'apparentes contradictions.

Il commença par l'Asie. Robert Delavignette revenait d'une mision de trois mois à Madagascar, excellent observatoire sur les nouvements des peuples asiatiques.

L'Asie bouge.

Delavignette : Le mouvement de l'Asie dépasse ce que l'on pouvait prévoir. On a l'impression d'une masse énorme d'hommes qui se met en mouvement. Il y a un militarisme chinois; en Europe, nous en avons su quelque chose en des temps très anciens. Depuis, pays pauvre,

pays d'une grande masse d'hommes qui meurt de faim et qui mourra toujours de faim, l'Asie est restée longtemps enfermée sur elle-même, s'opposant au reste du monde, mais sans vouloir bouger. Et maintenant elle bouge.

MULLER : C'est la dernière phrase dont je me souvienne de vous il y a trois ans : « Il n'y a qu'un phénomène, c'est le réveil du militarisme chinois. »

DELAVIGNETTE : La force de l'Asie est d'avoir une capacité de sacrifice qui n'existe plus dans l'Amérique des anciens pionniers et qui n'existe plus dans l'Europe, sauf peut-être chez les coloniaux (je m'excuse de rendre cet hommage à mes camarades). Le Chinois moderne tient à la vie; mais il sacrifie quand même ce bien.

De la Chine on passa à l'Inde et au pandit Nehru. Martel, qui rendra compte en un autre *Signe du Temps* du livre paru récemment aux Éditions du Seuil, souleva des doutes sur l'efficacité d'un Nehru. Muller se représente cette inefficacité comme bien plus grave encore que celle de gouvernements tels que le gouvernement français.

Le gouvernement et le parlement ne représentent pas le pays.

MULLER : Quand on prend de vieux États comme la France on est extrêmement frappé du fait que, pour des raisons qu'il serait trop long de développer, ils n'ont plus un gouvernement qui soit embrayé sur le réel. Quand M. Nehru fait un discours au nouvel an, disant : « Nous avons une armée, une marine et une aviation », qu'est-ce que cela veut dire ? On le reçoit dans les conférences internationales comme on a encore la bonté de recevoir M. J. Moch et M. Robert Schuman comme s'ils représentaient quelque chose, alors qu'ils ne représentent rien.

VIGNAUX : Nos institutions en tant que représentatives sont complètement faussées. Si nous prenons le problème extérieur, c'est très évident. Par exemple : le Pacte Atlantique a été adopté à la Chambre à une majorité écrasante. La même majorité, avec une homogénéité totale, a décidé de réarmer. Si le parlement anglais, ou le Congrès américain

avait pris pareille décision à une telle majorité, ça aurait été sérieux. Or, en France, il est bien évident que ça n'est pas sérieux. D'abord parce que cette majorité massive ne correspond pas à une opinion également massive dans le pays, en ce sens que beaucoup de gens qui ont voté socialiste ou M.R.P. et qui revoteront socialiste ou M.R.P. ne se sentent pas engagés par la politique des partis pour lesquels ils votent; et deuxièmement ça ne paraît pas sérieux même de l'extérieur, car en dépit de tout l'effort déployé par le gouvernement pour dire que nous sommes vraiment engagés, il n'est pas possible qu'un Américain ou un Anglais pense que c'est vrai. C'est ce qui crée la situation effroyablement fausse dans laquelle nous sommes.

ANTET (avec humour) : Attention, Vignaux, n'en venez-vous pas à la théorie de Maurras sur le pays réel ?

GNAUX : « Dialectiquement » votre réflexion est gênante, mais il se peut qu'il y ait des moments où cela soit vrai.

(*Mouvements divers.*)

LLER : Je réponds « dialectiquement » à Nantet. Pour Maurras, il y avait le pays réel qui incarnait les vertus traditionnelles de la France et une politique bien déterminée qui était comme par hasard celle de M. Maurras, mais cela est presque un détail. Et puis il y avait le pays légal qui ne suivait pas cette politique.

Aujourd'hui, il y a un pays réel sur lequel il semble qu'il n'y ait absolument rien à dire : Il est caractérisé par son absence totale de prise de position. Et il y a un pays légal qui n'a plus aucun rapport avec le pays réel, mais qui le représente tout à fait par son indécision. En réalité, il n'y a aucune politique. On vote parce qu'on sait bien que c'est un tel qui le demande, mais cela ne signifie rien. Alors tout le monde est d'accord. On n'a rien fait. On a beaucoup parlé; mais on n'a rien fait. Tel est le schéma. Par exemple, on a vu un gouvernement de la République et des partis de la majorité se battre au sens physique du terme, c'est-à-dire à coups de poings, pendant un mois, pour faire voter un certain nombre de lois dites superscélérates et d'exception, on a vu des députés communistes se battre afin d'empêcher de voter lesdites lois superscélérates, et il était entendu une fois pour toutes, on

le savait d'avance, que ces lois ne seraient ni utilisées ni appliquées. On le savait au départ. C'est une espèce de petit jeu dans lequel on peut dire qu'il y a un échange de bons procédés : le pays réel, pas au sens maurrassien, mais au sens « vignaldien », s'en moque, ils le savaient très bien. Car le « pays réel » savait très bien que c'était beaucoup moins dangereux qu'une réorganisation de la police, que toutes ces lois ne le mettraient pas en prison, qu'elles soient votées ou qu'elles ne le soient pas. Ça ne changerait absolument rien. Il trouvait ça très drôle, et les députés, au fond, s'amusaient.

VIGNAUX : Mais cela peut-il continuer indéfiniment ? Est-ce qu'un jour il ne peut pas se produire un événement extérieur ou intérieur tel que tout se démolisse ?

MULLER : Je croyais que ça pouvait durer indéfiniment, quand je faisais le même raisonnement en 1937 ou 1938. Je me suis aperçu que, en effet, ça ne pouvait pas durer indéfiniment. C'est tout. Les choses n'en sont peut-être pas au même stade. Mais je veux dire que je ne crois plus que ça puisse durer indéfiniment.

DUMONTIER : Vignaux a l'air de poser un problème d'institutions.

VIGNAUX : Non... Prenez votre ou mon « pays réel »; il est peut-être vrai de dire qu'il n'a pas de politique, mais il a des réactions. Et, par exemple, il est fort difficile de savoir ce que c'est que le neutralisme, mais on peut dire : le neutralisme est une réaction contre le Pacte Atlantique. C'est une réaction contre une certaine manière de poser le problème de la défense nationale. Car à l'heure actuelle une fraction importante du pays réel a l'impression que nous armons, non pas parce qu'il y a un problème de la défense nationale qui est un problème français, mais parce qu'on a pris des engagements internationaux.

MULLER : Mais, Vignaux, le pays réel c'est très difficile de considérer que ses réactions constituent une politique. Le pays réel était pour les sanctions contre l'Italie, il était munichois, il était pétainiste, et il était résistant. Il l'a été successivement à un an d'intervalle. Il est impossible même avec une machine électronique de transformer des

réactions sentimentales et incoordonnées de grenouilles décapitées en une politique cérébralisée, c'est insoluble.

VIGNAUX : Je crois que vous posez mal le problème, car comme vous êtes terriblement français, vous êtes en train de transformer l'observation d'une certaine situation donnée à l'heure H et pour laquelle on se sert de l'expression « pays réel » en une théorie du pays réel. Ce qui importe, c'est une certaine situation qui se ramène à ceci : il y a un nombre considérable, je ne dis pas seulement d'électeurs, mais de militants M.R.P. qui sont au fond contre le Pacte Atlantique, qui ont voté M.R.P. et qui revoteront M.R.P.

DUMONTIER : La situation est plus compliquée que cela. En France on ne peut pas se permettre, comme en Angleterre ou aux États-Unis, d'être pour telle politique ou pour telle autre. On peut toujours être contre le Pacte Atlantique, mais ce qu'il faudrait dire, c'est quoi mettre à la place. A la situation dans laquelle nous sommes placés du fait qu'il y a un certain nombre de communistes en France, du fait que notre situation est insoluble dans un cas comme dans l'autre, les gens ne voient pas de solution. Ils trouvent qu'une solution est mauvaise, ils n'en voient pas d'autres. L'espèce d'affolement...

VIGNAUX : Je ne dis pas qu'il y ait une autre politique possible. Ce qui me frappe, c'est que celui qui vote pour un parti, et chez les socialistes c'est pareil, peut ne pas se sentir engagé. Ce qui fait la force des Américains, c'est que quand leurs *congressmen* plus ou moins malins votent quelque chose, celui qui les a élus se sent engagé.

DUMONTIER : Ce qui fait la force des Anglais et des Américains, c'est qu'ils ont une cohésion, car ils ont la mer devant eux.

FULLER : Je puis citer le cas d'un député que je connais bien, qui a signé avec son parti un projet de loi sur un sujet technique, et en tant qu'il était simultanément président d'un organisme professionnel, a envoyé aux membres du gouvernement une lettre signée de son nom, protestant contre ce projet infâme. Il ne se sentait pas engagé.

DUMONTIER : Mais comparez donc la France à d'autres pays européens ! Ne prenez pas comme point de comparaison

l'Angleterre et les États-Unis, prenez l'Italie, prenez l'Allemagne, la Belgique, la Hollande..., réagissent-ils mieux sur tous ces problèmes ? Alors, d'accord.

FRISCH : En Allemagne la situation est la même. Les gens sont fatigués de la politique.

VIGNAUX : Ils ne sont absolument pas consultés... Ils ne se sentent pas dans le coup. Le syndiqué dit « eux » en parlant de la direction du syndicat, le militant de parti dit « eux » en parlant des parlementaires du parti, etc. Même celui qui est actif dans une organisation ne se sent pas engagé par les actes de cette organisation.

MULLER : A l'extrême, le député dit « lui » en parlant de lui-même. C'est aussi un point de psychologie française. Et en plus la France se prend pour l'équivalent de la Hollande avant guerre. Son destin et sa politique, elle ne les a plus en main, alors elle les abandonne.

DUMONTIER : On sent très bien que ce n'est pas le gouvernement français qui tient notre destin.

VIGNAUX : Vous avez quelque chose à proposer ?

MULLER : Non, c'est ce qui me gêne.

Dire la vérité au pays.

VIGNAUX : Je me demande si nous ne sommes pas trop pessimistes parce que le fait est que quand vous sortez de l'appareil du pouvoir, et même dans l'appareil du pouvoir, vous trouvez un certain nombre de gens valables, aussi valables que dans n'importe quel autre pays. Pourquoi n'est-il pas possible ?...

DUMONTIER : Je le répète, à cela il y a deux raisons :

1° La situation dans laquelle nous nous trouvons.

2° Et que, pour sauver la face, on ne veut pas la dire ouvertement.

Prenons un exemple : les matières premières. On voulait voir si on pouvait faire quelque chose pour la répartition des matières premières. Or il n'y a pas trente-six solutions, les matières premières sont réparties au gré de

ceux qui ont la force militaire, un point c'est tout. On peut toujours faire de grands laïus et convier des gens à y participer. Ce n'est pas nous qui commanderons. Nous pouvons influencer, mais en position seconde, sans avoir l'ambition d'avoir une place prépondérante dans ce travail. Nous sommes des quémandeurs qui n'ont rien à donner en échange. Vous pouvez faire prendre à un parti politique ou même au pays réel une opinion sur les matières premières; l'affaire sera réglée indépendamment de tout cela.

GNAUX : Il vaudrait mieux le dire.

UMONTIER : Je veux bien qu'on dise la vérité à tout le monde...

GNAUX : Et figurez-vous que tout le monde s'en doute. Le drame de cette histoire est que tout le monde s'en doute.

ULLER : Les gens sont trop heureux de fermer les yeux. Ils font tout leur possible pour fermer les deux yeux.

UMONTIER : On ne parle pas, parce qu'il y a les communistes dans le pays. C'est la deuxième question. En Angleterre et aux États-Unis, il n'y a pas de communistes, alors on peut faire prendre conscience de certaines réalités sans risquer une réaction qui leur donne des armes.

GNAUX : Vous aboutissez à ce qu'une fraction importante de l'opinion, et surtout de l'opinion ouvrière, en dehors même des communistes, a l'impression très nette que la marge d'action du gouvernement français est encore plus limitée qu'elle n'est. Vous ne pourrez dire aux gens qu'ils peuvent faire quelque chose, même de limité, qu'à condition de leur montrer les limites. Or, si vous disiez au Français moyen : « Prenez la mesure de ce pays, de ce qu'il peut », vous trouverez beaucoup plus d'audience que vous ne pensez.

CHNEROVITCH : Je pense que la réaction du « pays réel » est la France, la France seule. La réaction neutraliste en est déjà un aspect.

ANTET : Je crois que l'effort du gouvernement actuel, l'effort de Schuman est de tenir compte, dans une certaine mesure, des réactions du pays : empêchons les Américains de trop intervenir en Corée, ainsi nous serons moins engagés. Frei-

nons le réarmement allemand, ainsi nous serons moin engagés dans un conflit international. Le gouvernemen essaie dans une louable mesure de tenir compte de la réac tion fondamentale du pays, mais il ferait mieux de dire a pays la vérité, et cela dans l'intérêt même des Américain pour lesquels nous n'éprouvons aucune hostilité, parce qu le jour où il y aura un coup de chien on les lâchera sale ment, voilà ce qui arrivera. On y sera obligé par la forc d'inertie du pays.

Politique intérieure et action extérieure.

VIGNAUX : Ce qui me frappe dans les déclarations du gouvernement faites à l'usage des Américains, c'est que les Américains mêmes ne les prennent pas au sérieux.

TRUPTIL : Et ces déclarations font tort à l'opinion française.

NANTET : Il faudrait dire la vérité par honnêteté vis-à-vis du pays et vis-à-vis des Américains. Je les connais bien. Ce sont des gens simples, droits, estimables et entraînés par les habitudes mêmes de leur pays (quand leurs parlementaires de leur pays prennent des positions ils sont suivis), à croire que lorsque les nôtres prennent des positions même restrictives, ils sont suivis. Il vaudrait mieux leur dire la vérité ouvertement, c'est un service à leur rendre. Ce que je redoute, c'est qu'on lâche salement les Américains, ce qui serait dégoûtant.

DUMONTIER : Quand ?

NANTET : Au premier coup dur.

VIGNAUX : Je voyais l'autre jour un représentant du gouvernement de Bonn. Il disait que si les Russes avançaient en France il n'y aura pas de problème français. La France se transformera au fur et à mesure de l'avance russe. Voilà ce que pense un Allemand qui est depuis quelques mois à Paris. Pourquoi voulez-vous qu'un Américain ne le pense pas ? Alors pourquoi faire tous ces discours ?

DUMONTIER : C'est la solution de paresse. Pour faire autre chose, il faudrait faire quelque chose de complètement différent. On ne peut pas aller un peu à droite, un peu à

gauche, il faudrait effectuer un changement complet de politique. Et ceux qui le tenteraient seraient-ils soutenus par le pays ? Je n'ai pas les éléments de réponse.

IGNAUX : Si personne n'essaie on ne saura jamais si on est soutenu. Vous risquez, par cette politique, d'amener les communistes au pouvoir sans que les Russes aient besoin d'avancer. C'est fatal, à force de jouer ce jeu...

UMONTIER : Ce qui est tragique, c'est que ce n'est pas un jeu.

IGNAUX : Il est bien évident que les gens viendront à la nouvelle version du progressisme neutraliste seulement par dégoût. Le gouvernement dit : « Il n'y a pas d'alternative à ma politique. » Comme la politique qu'il fait, tout le monde commence à penser qu'il n'y croit pas, et qu'elle n'est pas faite sérieusement, son raisonnement ne vaut rien vis-à-vis du pays.

ES conditions d'un neutralisme.

ULLER : Mais la politique neutraliste affirmée demanderait la certitude qu'elle puisse continuer avec les Russes à Paris, et M. Pierre Cot à la présidence du Conseil. Or la France, à ce moment-là, cessera d'être neutre pour être alliée. Par conséquent, quand le gouvernement dit qu'il n'y a pas de choix, il n'a pas tout à fait tort. Un vrai neutralisme exigerait une force supérieure à celle qu'on aura dans le Pacte Atlantique, et d'autre part une répression policière en France contre tout ce qui peut faire rompre ce neutralisme, c'est-à-dire non contre les américanistes qui sont des bourgeois incapables de créer un mouvement de résistance clandestin pour renverser le gouvernement neutraliste, mais contre les communistes qui, eux, ne sont pas des neutralistes.

ANTET : Un neutralisme efficace est un neutralisme qui se déclare maintenant.

ULLER : Oui, mais avec des moyens au moins égaux à ceux que le gouvernement demande pour la politique qu'il fait. Je veux dire avec une armée et une police. Or, la France,

le pays réel dont nous parlions tout à l'heure, a peut-être une réaction sentimentale en faveur du neutralisme, parce qu'il dit de la politique du gouvernement : « C'est de la fumée, il n'y a rien derrière. » Mais le jour où elle aurait à faire la vraie politique neutraliste, c'est-à-dire à faire des sacrifices d'armement décuplés de ceux qu'on fait et aurait un régime totalitaire et policier pour mettre à la raison tous ceux qui ne sont pas neutralistes, notamment ceux de gauche, — pour le coup la France deviendrait atlantico-phile, — le choix que vous proposez n'existe guère.

VIGNAUX : Le choix proposé n'est pas celui-là. Si le gouvernement renonçait à vilipender les neutralistes, comme des brigands, comme des munichois et autres balivernes du même genre, ne pourrait-il pas dire aux gens : « Voilà les conditions de la neutralité. »

MULLER : Nous discutons Munich, mais en tant que Tchèques. Et après tout, le président Hacha a résisté une nuit, ce qui n'est pas si mal.

DUMONTIER : Nous attendons le Père Noël.

VIGNAUX : Pour ne pas attendre le Père Noël on pourrait dire aux gens : il y a un problème de la défense nationale.

DUMONTIER : Il y a un problème, mais on ne pourra pas lui en fournir les données.

VIGNAUX : Pourquoi ne pas les donner ? Tout le monde sait que nous n'avons rien.

SAVOUILLAN : Les neutralistes doivent dire ce que suppose la politique de neutralité : La France toute seule faisant son armée, cela coûte combien ? Le drame de notre pays actuel, ce n'est pas qu'il soit neutraliste, qu'il soit ci, qu'il soit ça, c'est qu'il soit rien du tout.

Les problèmes à poser au pays.

VIGNAUX : Le problème n'est pas soluble en ce moment. La solution n'apparaîtra que lorsqu'il sera posé. Ce qui m'a frappé en rentrant de l'étranger, c'est le manque total de

confiance des dirigeants à l'égard du pays. Il est impossible de tirer quoi que ce soit d'un pays en lequel ses dirigeants n'ont pas confiance.

DELAVIGNETTE. — Ses dirigeants et ses représentants. Il sont ses représentants parce qu'ils sont à son image.

VIGNAUX : La représentation n'est pas nécessairement une photographie. Il n'y a pas de démocratie sans un minimum de *leadership*.

DELAVIGNETTE : Pourquoi depuis cinq ans, depuis la libération, n'a-t-on pas fait l'effort que nous faisons ici ce soir ? Prendre conscience de ce qu'on peut. C'est par là qu'il faudrait commencer. Nous le faisons dans un petit cercle comme celui-ci, mais je n'ai pas connaissance que le M.R.P. et la S.F.I.O. le fassent plus que le R.P.F. Est-ce la peur du communisme ? Est-ce la peur de dire certaines choses qui serviraient au communisme ?

SAVOUILLAN : Ce pays n'a pas confiance en soi, pourquoi ? Parce qu'il a l'impression que, d'un point de vue intérieur économique ou social, c'est la politique du chien crevé. On parle — Dumontier sera d'accord avec moi — de réforme fiscale depuis un certain temps, on nous vote de nouveaux impôts. On sait très bien que ceux qui vont les payer sont les consommateurs, etc., etc. Si on avait commencé de réaliser à l'intérieur du pays une politique qui relève le standing de vie des gens, ou l'activité économique, j'aurais voté pour Mendès France.

DUMONTIER : Le problème n'est pas intérieur ou extérieur, il est dans la mentalité des gens.

VIGNAUX : Je crois qu'en réalité le fond du problème est beaucoup plus simple, si on avait simplement dit : « Il faudrait mieux ne pas laisser marcher les Russes de l'Elbe à l'Atlantique comme pour une simple promenade militaire, car si ce n'est pas pour eux une simple promenade militaire, il y a des chances qu'ils ne l'entreprennent pas de gaieté de cœur. » Le problème ainsi posé, les gens auraient été capables de comprendre. Et il aurait fallu poser le problème aux Américains en leur disant purement et simplement ceci : « Nous ne pouvons pas faire autre chose qu'essayer de nous défendre; et de toute manière nous nous défendrons. »

DUMONTIER : Vous ne voyez qu'une face, car le problème, c'est de dire en plus : « Vous, ouvrière, qui ne gagnez que dix-huit mille francs, si vous voulez vous défendre, il faudra vous prendre mille francs sur vos dix-huit mille francs », c'est ce qu'il faut dire.

VIGNAUX : Vous pourriez faire effort pour réduire l'inégalité dans ce pays.

DUMONTIER : A partir du moment où il y a trop de désordre, réduire l'inégalité, c'est encore un investissement qui coûte cher.

FRISCH : Pourquoi donner vos réponses positives au conditionnel ? Vous dites « on pourrait, on aurait dû ». Pourquoi ne pas parler à l'indicatif ?

VIGNAUX : Le problème est faussé.

FRISCH : On peut le redresser. Il y a une question essentielle : les Russes viendront-ils dans tous les cas ? Ou y a-t-il une chance qu'ils ne viennent pas ? Et vous avez posé la question. Acheson a dit : « Nous devons être forts pour que les Russes ne viennent pas nous attaquer. » Voilà tout.

TRUPTIL : Il serait intéressant de dire aux Français, comme on l'a demandé tout à l'heure, ce que coûterait une politique neutraliste cohérente, c'est-à-dire armée comme fait la Suisse — montrer ce que représente l'effort militaire suisse actuel par rapport au revenu national.

VIGNAUX : C'est très important.

DUMONTIER : Par rapport au revenu national, c'est très mal dire, parce que le revenu national, c'est les autres. Il ne faut pas dire sur le revenu national, mais sur chacun. Sur l'ouvrière à dix-huit mille francs qui n'aura que dix-sept mille. A ce moment, elle fera son option, et tous les autres également : « Est-ce qu'on laisse passer les Russes ou diminue-t-on de dix-huit mille à dix-sept mille ? C'est le problème. » Ce sont les syndicats qui alors ne pourront pas voir le problème en face.

VIGNAUX : C'est une interpellation. J'y réponds. Tout le problème est faussé à cause d'un facteur d'ordre. Le problème de la promenade militaire et le problème de la défense na-

tionale, il fallait le poser au moment où on a conclu le Pacte Atlantique et le poser pour lui-même. Maintenant nous sommes dans une situation qui est complètement faussée. Il s'agit de savoir comment on peut s'en sortir. On ne le peut pas sans commencer par dire que la politique qui a été faite, même si elle est juste en soi, a été faite dans des conditions telles qu'elle a été incompréhensible au pays et que maintenant c'est beaucoup plus difficile de rattraper un mauvais départ. Il faut le dire.

UMONTIER : Il faut aussi peser les inconvénients de la procédure américaine. Je ne suis ni anti-américain, ni neutraliste. Mais je vois tous les jours les dangers des Américains : les Américains traitent directement avec les groupements patronaux et les syndicats. Si le gouvernement français n'apparaît pas toujours libre, c'est un peu pour cette raison. Tel grand leader du patronat ou des syndicats cause directement avec les Américains par-dessus son gouvernement. C'est un danger. Vaut-il la peine d'être couru ? Peut-être, et je le crois. Mais un tel contact pendant six ans est néfaste. C'est ce que j'ai craint à propos du plan Marshall. Son danger ne venait pas de ce que les Américains imposeraient, mais de cette cohabitation et de ce qu'ils nous noyautent statistiquement. Les Américains multiplient leurs statistiques, imposent des conseillers qu'ils mettent partout. Nous risquons de nous trouver liés pour de simples raisons techniques, sans que ce soit du fait du gouvernement.

IGNAUX : Il faudrait le dire.

ULLER : Il y a tout de même quelque chose d'un tout petit peu faux dans la position du neutraliste français de bonne foi. Les neutralistes français de bonne foi sont généralement plutôt pro-américains que pro-russes. Mais tous parlent comme s'ils considéraient que les Américains sont absolument sûrs de gagner la guerre qui vient. Leur raisonnement est tout naturel : plutôt sans nous, ça fera moins de casse. Mais les Américains qui sont en train de recevoir des coups en Corée sont peut-être moins flambants que nous ne l'étions en 1939, et ils ne sont pas sûrs de gagner la guerre. Ils n'en sont plus assez sûrs. Ils se disent : « J'aimerais mieux ne pas être tout seul. » Or le neutraliste

français agit comme s'il ne se posait jamais la question « Les Américains ne peuvent-ils pas perdre la guerre ? Dans ce cas, il est plus clair d'être franchement progressiste.

Alors on pourra poser des problèmes aux Américains.

VIGNAUX : Je voulais expliquer pourquoi le dialogue tend être faussé : 1° D'abord parce que les Américains son dans un état d'excitation telle qu'ils se croient tous sur l front de Corée. 2° Parce que les Américains se sont fai une clientèle de gens qui leur disent exactement ce qu'il désirent qu'il leur soit dit et ceci est très grave. Il se cré une couche superficielle dans ce pays, très superficielle, l seule avec laquelle les Américains soient en contact, qu leur dit ce qu'ils désirent. Et cette couche est de plus en plus détachée du pays. Un syndicaliste F.O. a été obligé d'expliquer dans le propre bulletin d'Evering Brow les tentations que F.O. conserve à l'égard de la politique atlantique. Pour qu'un militant de F.O. se sente obligé d'expliquer ça, c'est qu'effectivement il sent qu'il perd le contact même avec les militants de F.O. C'est là qu'est le drame.

MULLER : Il y a entre eux et nous un décalage : les Américains se croient en guerre, ce qui n'est peut-être pas idiot, et nous ne nous y croyons pas réellement. Nous sommes dans la situation retournée de 1940. Nous y expliquions alors aux Américains : « Vous serez sûrement dans la guerre. » Seulement nous oubliions que c'était ce que nous avaient dit les Tchèques deux ans avant, et nous ne les avions pas écoutés. Maintenant ce sont les Américains qui y sont. Je ne demande qu'à leur démontrer qu'il n'y a pas la guerre... Mais je comprends qu'ils répondent : « Nous savons bien que nous sommes en guerre, et nous savons bien que vous êtes plutôt pour nous. » Mais en 1940 les Américains étaient « plutôt pour nous », Français, et nous disions : « Ce n'est pas suffisant d'être pour nous, il faut venir... »

NANTET : En 1940, il était clair qu'ils nous rendaient service. Aujourd'hui il n'est pas sûr que nous leur rendions service.

PLUSIEURS : C'est la question.

NANTET : Un neutralisme éclairé n'est pas anti-américain.

MULLER : C'est ce que nous expliquait Roosevelt en 1940 : C'était d'après lui un grand avantage pour nous qu'il ne soit pas en guerre.

NANTET : En l'occurrence, c'est très différent.

VIGNAUX : Le moment est peut-être venu de commencer avec les Américains un dialogue qui peut être éclairant pour eux. Mon impression personnelle est qu'ils vont continuer leur politique au moins pendant les six mois qu'Eisenhower va être ici. Si Eisenhower revient en disant : « Les Français sont une bande de fumistes que l'on ne peut décidément pas prendre au sérieux », alors cela deviendra dangereux.

Le problème fondamental paraît être le suivant : Ou bien nous pensons que les Américains sont impossibles et il vaut mieux les laisser tomber autant qu'on peut le faire, quitte à ce qu'ils nous laissent tomber également : cela peut se soutenir.

Ou bien nous pensons qu'il y a un intérêt à ce que les Américains continuent à s'occuper de l'Europe, au moins d'une partie de l'Europe, et à s'en occuper, non pas seulement du point de vue purement stratégique pour un repli, mais pour défendre l'Europe. Alors le problème politique est le suivant : Dans la mesure où les Américains risquent de faire des imprudences qui hâteraient la crise, dans la mesure où on y peut quelque chose, où Staline n'a pas déjà tout décidé, il faut freiner les Américains, mais il faut les freiner sans tout de même les dégoûter. Voilà exactement la situation. Mais nous ne pourrons y faire face que si nous avons un gouvernement qui sait ce qu'il veut, et un pays auquel son gouvernement aura expliqué la situation afin que ce pays puisse savoir aussi ce qu'il veut. Alors le gouvernement pourra faire une politique qui s'appuie sur les réactions du pays et prendre des engagements internationaux qui soient valables. Alors nous pourrions dialoguer même avec plus puissant que nous.

Données et inconnues de la situation internationale.

Il est vain de vouloir réduire à quelques lignes l'analyse d'une situation internationale extraordinairement complexe. Sur les gros titres des journaux du soir, le match paraît simple : l'Occident livre combat à l'Orient et présentement la manche se joue du côté de la Corée.

Cette présentation n'est que très grossièrement exacte. Les deux blocs, s'ils existent, ne sont peut-être pas aussi soudés l'un et l'autre qu'on le dit. A l'intérieur de chaque groupe, les différents partenaires, du moins les plus grands, jouent assez souvent un jeu qui leur est personnel, et c'est cette marge d'autonomie individuelle qui peut encore empêcher l'événement d'évoluer vers une conclusion fatale.

Au moment où nous écrivons, il est bien impossible de prévoir ce qui va se passer dans les jours prochains. Ceux qui mènent le bal l'ignorent eux-mêmes. Par contre, on peut examiner quelles sont les nécessités externes ou internes qui imposent une ligne de conduite déterminée aux uns et aux autres.

1° Les États-Unis traversent en ce moment une grave crise de conscience. Tous les principes de la politique étrangère sont remis en question, et la thèse Hoover-Taft de « repli sur le continent » trouve un écho très favorable dans une opinion meurtrie par les revers de Corée.

Mais, par une sorte de paradoxe, ceux qui préconisent une prudence extrême dans le choix des engagements, ce sont ceux qui veulent durcir plus encore l'attitude des États-Unis à l'égard de la Chine et de l'U.R.S.S. Pour eux, si on peut dénoncer ou affaiblir certaines alliances, il ne faut surtout pas envisager un compromis quelconque avec l'adversaire.

Mais jusqu'à maintenant la politique officielle est dirigée par MM. Truman, Acheson (et Marshall), qui passent pour « modérés ». L'opposition a maintes fois critiqué leur faiblesse; elle les accuse même d'avoir favorisé la victoire des communistes chinois. Attaqués avec plus grande violence, ces personnages ont le souci de ne plus donner prise aux critiques. C'est pourquoi ils ne peuvent accepter un compromis qui serait présenté aux Etats-Unis comme une capitulation. Ils le peuvent d'autant moins qu'ils ont engagé leur pays et le monde occidental sur la voie d'une mobilisation quasi totale. Dès lors cette préoccupation prime toutes les autres. S'ils acceptent, à la rigueur, le principe d'une conférence à quatre, ils veulent obtenir avant tout le réarmement de l'Allemagne, le traité avec le Japon et sans doute l'admission de l'Espagne dans l'alliance atlantique.

2° L'Angleterre est obligée, dans l'aventure, de jouer le rôle de frein. Le maintien du Commonwealth est une des seules garanties de sa propre puissance. Or, au sein du Commonwealth, il y a l'Inde, nation agissante, mais encore fragile et qui se croit condamnée en cas de guerre mondiale.

Londres est alors tiraillée entre deux exigences tout aussi importantes : la solidarité anglo-saxonne et l'alignement sur la politique de Washington d'une part, le soutien efficace apporté au Commonwealth d'autre part. Il faut beaucoup de souplesse pour tenir ces deux fronts, et il faut trouver quotidiennement des demi-mesures souvent vouées à l'échec, mais qui ont le mérite de défendre quelque peu la situation. Ajoutons que l'Angleterre essaye de garder Hong-Kong, ce qui l'oblige à ménager les susceptibilités chinoises.

La France connaît, mais à un moindre degré, ce déchirement, et M. Pleven a voulu s'en entretenir personnellement avec le président Truman.

3° L'U.R.S.S. rencontre actuellement des difficultés du côté de ses satellites. La montée de « l'Allemagne démo-

cratique » à l'intérieur du bloc oriental ne s'est pas faite sans heurts, et la situation en Tchécoslovaquie, en Pologne, inspire des inquiétudes au Kremlin. On sait que le Kominform critique sans ménagement l'attitude du P. C. tchécoslovaque et que l'état de l'armée ne donne pas à Moscou toutes les garanties d'efficacité voulues.

C'est dans ce climat qu'éclate « l'affaire » du réarmement de l'Allemagne occidentale; l'U.R.S.S. a certes des raisons de s'en inquiéter, mais, dans l'immédiat, la menace n'est pas pour elle considérable. N'y a-t-il pas alors la possibilité d'exploiter à l'usage interne cette perspective? De détourner contre l'Allemagne occidentale la grande colère des satellites contre l'Allemagne orientale?

4° Quant à la Chine, il faut avouer honnêtement qu'on ignore à peu près tout de ses desseins. Beaucoup de bruits circulent. On connaît seulement la lutte de tendances entre les éléments pro-soviétiques et les éléments nationaux, et on sait que, pour l'heure, les premiers ont une influence certaine. Mais on sait également que Chou En Lai reste parmi les prudents et qu'il entend exploiter sa supériorité actuelle en évitant si possible une guerre mondiale.

Une interprétation en tout cas qui paraît fausse est celle qui décrit l'événement comme le déroulement d'un schéma jusque dans ses moindres détails établi. Sous prétexte que les communistes sont dirigistes, et qu'ils manient « la logique de l'Histoire », leurs adversaires prétendent que tous leurs actes répondent à un plan très précis. En fait, ils ont surtout l'aptitude à analyser rapidement un rapport de forces — économiques, sociales, politiques et militaires — et d'en tirer le parti qui leur leur semble le plus favorable. Les objectifs actuels de Pékin sont clairs : il faut chasser les Américains de Corée, gagner Formose, aider le Vietminh, et peut-être obtenir l'admission à l'O.N.U.

Quant à savoir si les résultats seront acquis par la guerre, par la négociation ou, comme maintenant, par un

sage empirique des deux procédés, cela fait partie de fameuse « inconnue chinoise ».

BERNARD FÉRON.

L'Inde devant l'orage. »

Cette politique déroutante[1] du pandit Nehru, avouons-, n'est pas sans présenter, aux yeux de bien des Occi-ntaux, l'un des derniers espoirs que nous avons de voir ı apaisement de la situation en Asie. Mais cette politi-ue qui a conquis toutes les scènes internationales, de ake-Success à Londres, est-elle la politique d'un homme ı celle d'un pays. Un livre aussi direct, magistral et aisissant que celui de Tibor Mende[2] fait plus que poser ı question, il souligne un paradoxe : un paradoxe qui iesure la distance entre l'état misérable et chaotique 'un État fraîchement sorti de la tutelle coloniale, et le ôle prestigieux, mais d'ailleurs pacifique, auquel son hef veut l'entraîner au dehors.

On savait que la terre des maharajas était la terre des ontrastes. Au témoignage de Tibor Mende, elle l'est estée. Ce ne sont plus les princes qui règnent sur l'Union ndienne, sans doute. Liquidés grâce à la poigne persua-ive du Sardar Patel, « l'homme fort du gouvernement », ls ont consenti à « fermer boutique », sans avoir aucu-ement à se plaindre de l'opération et non sans trouver l'honnêtes sinécures de remplacement. Il ne s'en est pas

1. *La Vie Intellectuelle,* novembre 1950.

2. *L'Inde devant l'Orage,* aux Éditions du Seuil.

Pressés d'arriver au fond de cet ouvrage nous n'avons pas dit tout le bien qu'on en pouvait dire. Brillant reportage, — il en conserve le style direct des choses vues —, ce livre est aussi un document qui, pour ne pas aborder les problèmes culturels de l'Inde, n'en est pas moins fort apprécié par les indianistes les plus éminents de l'heure.

moins formé une nouvelle classe dirigeante, politique, administrative, — ayons garde de ne pas oublier le milieu des affaires —, une aristocratie qui jouit « en tenue de soirée » de la liberté nouvellement acquise, n'ayant fait en somme que chausser les souliers vernis des maîtres anglais. Avec cette différence que là où l'administration coloniale entretenait un agent, la nouvelle en supporte dix... ou plus.

Cette aristocratie, toute-puissante à New Delhi, se tient loin des feux qui couvent dans les faubourgs de Calcutta ou de Bombay, loin, plus encore peut-être, de la misère, de la famine, de la mortalité qui continuent à sévir dans les campagnes. « Et pourtant, sur cent citoyens de la République indienne, quatre-vingt-dix vivent dans les villages, et soixante-quinze environ dépendent entièrement de la terre pour leur subsistance. Leur misère, dit l'auteur, est le mal fondamental dont souffre l'Inde. »

Le mal n'est pas nouveau. Famine, croyances mortelles, castes atrocement cloisonnées et hostiles, usure endémique à des taux astronomiques — tel que le montant des dettes de la classe rurale atteint quelques deux fois le revenu agricole annuel —, tous ces fléaux sont anciens et il serait injuste de vouloir en rejeter la responsabilité sur les dirigeants de l'Inde d'aujourd'hui... Tibor Mende ne le marque peut-être pas assez, mais il a mille fois raison de vouloir d'abord stigmatiser l'insouciance, l'indifférence sophistique de ces dirigeants d'aujourd'hui. D'autant qu'à côté des sophistes plus ou moins conscients il y a toute l'aile du parti du Congrès qui prend en main, pratiquement, les rênes du gouvernement, conservatrice et réactionnaire au nom de l'orthodoxie indoue, « contre-réforme » en son essence et dont l'arme « principale est la camisole de force des castes ».

Le problème qui se pose dès lors est de savoir si l'Inde, avec ses trois cent quatre-vingt-dix millions d'êtres, se fossilisera sous l'empire d'une nouvelle féodalité

ous des apparences démocratiques, ou bien... ou bien elle ne verra pas s'ouvrir devant elle les traces de la hine de Mao Tse Tung, Nehru jouant les Tchiang-Kai-hek ?

Il y a en ce sens des signes qui pourraient être avant-oureurs, mais que l'information s'emploie à taire con-ciencieusement. Avec moins de cent mille membres, le arti communiste indien contrôle deux importantes cen-rales syndicales groupant quelques six cent mille travail-urs ainsi que divers autres groupements. Son influence st grande, dans les Universités, parmi les étudiants et ême des professeurs. « Mais l'aspect de beaucoup le lus important de l'ascendant communiste réside sans oute dans les progrès réalisés parmi les paysans indi-ents de l'Inde. »

C'est en Haïderabab, avant même l'intervention de armée indienne, en 1946-1947, qu'eut lieu la première évolte agraire, armée et organisée, qui aboutit à l'ins-uration d'une sorte de gouvernement paysan, qui effec-ua une redistribution des terres à raison de cent arpents ar famille, annula les anciennes dettes et fixa le taux e l'intérêt à six pour cent. Bien entendu, cette tenta-ve fut balayée avec l'intégration de Haïderabab à l'U-ion Indienne. Communiste ou non, elle manifestait ourtant un courant de réformes attendu par tout ce que : peuple indien comporte d'éléments conscients. Elle eprésentait aussi une politique réformatrice que le gou-ernement indien s'est jusqu'alors refusé à adopter en aison des difficultés qu'elle comporte et bien entendu en aison des privilèges qu'elle atteindrait.

Le gouvernement indien ne semble pas plus prêt à 'engager dans cette voie des réformes, aujourd'hui où élément capitaliste et gros propriétaire l'emporte au 'ongrès et lui assure le meilleur soutien. En fait, le Con-rès a cessé d'être, à partir de la « Libération », un arti révolutionnaire. Nehru l'avait senti, mais était trop olidaire de l'organisation pour pouvoir s'en dégager.

Nehru était d'ailleurs uni à Patel par un même loyalisme à l'égard de Gandhi, mais ce loyalisme, selon Tibor Mende, était déjà remplacé « par un nouveau dénominateur commun : la crainte que leur inspirait à tous deux la menace des violences sociales et la nécessité d'une contrainte totalitaire ».

Patel maintenant disparu, on pourrait penser que son influence totalitaire et conservatrice se fera moins sentir sur un Nehru qui reste encore largement « une idole populaire ». Mais la question pour se poser à lui avec une force accrue demeure bien celle que posait Tibor Mende : « Savoir si ce totalitarisme sera celui d'une minorité privilégiée — comme il l'est presque ouvertement aujourd'hui — ou s'il sera fondé sur le consentement populaire et portera l'espérance inscrite sur son étendard. »

Nehru qui, selon nous, sent à merveille et traduit souvent exactement les aspirations des peuples d'Asie, aurait encore à se persuader lui-même, et plus encore peut-être persuader le Congrès indien, que les leçons des événements de Chine sont à tirer, non seulement par l'Occident, mais par l'Inde elle-même. Cette leçon, c'est que sans de profondes transformations sociales intérieures [3], sans des réformes draconiennes sur le triple plan de la répartition des terres, de l'usure et des castes (pour rester sur le plan rural), l'Inde sera nécessairement livrée à la violence. Violence de la guerre ou violence de la Révolution, ce n'en serait pas moins aboutir aux antipodes de l'enseignement de Gandhi et de l'action même que Nehru s'emploie à mener sur la scène internationale.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

3. Ce qui n'irait pas sans un vaste plan d'équipement économique pour lequel une aide financière internationale serait nécessaire. Tibor Mende le montre bien dans les dernières pages du volume.

Allemagne et son réarmement.

Sur une question qui devrait normalement les séparer, emands et Français sont, peut-être, pour la première s dans leur histoire d'accord. Il s'agit du réarmement l'Allemagne occidentale que ni les uns ni les autres désirent réellement, si l'on fait exception d'une faible norité de militaristes enragés d'un côté du Rhin et nticommunistes fanatiques de l'autre. Cette unité de es, assez étonnante, n'est pas seulement négative. ut en refusant sentimentalement et logiquement le rmement allemand, les deux peuples savent fort bien, 'indépendamment de leur volonté, il constitue, mal-reusement, une nécessité inévitable.

En Allemagne aussi bien qu'en France, gouvernement partis politiques doivent tenir compte du manque d'en-usiasme de leurs opinions publiques, lorsqu'ils s'occu-nt de l'épineux problème de la remilitarisation alle-nde. Dans une très large mesure, on sous-estime la pacité de raisonnement de l'homme de la rue qui a ur les exigences de la situation, en général, beaucoup is de compréhension que les politiciens veulent lui connaître. Bien entendu, il est extrêmement commode ur les partis politiques de se retrancher derrière une inion publique plus ou moins fictive pour échapper à la sponsabilité d'une décision qu'ils savent inévitable. A jeu de cache-cache, qui est considéré, bien à tort, mme démocratique, s'ajoutent les controverses habi-elles entre gouvernement et opposition. Un des chefs parti social-démocrate allemand aurait récemment dé-aré, au cours d'une discussion privée, que son parti se ouverait en fort mauvaise posture s'il sortait vainqueur nouvelles élections pour le parlement de Bonn, car, ns ce cas, il devrait réaliser le réarmement allemand rès l'avoir combattu dans un but plus ou moins élec-ral.

En réalité, il n'y a guère d'opposition véritable entre Schumacher et Adenauer sur le réarmement allemand. Les deux hommes politiques en reconnaissent la nécessité et ne s'y refusent point. La résistance de Schumacher vise presque exclusivement les modalités et les conditions de la participation allemande à la défense occidentale. Le président du parti socialiste allemand est beaucoup trop anticommuniste et beaucoup trop conscient du danger russe pour croire sincèrement à une possibilité de neutralisation de l'Allemagne, même s'il a conclu, dans des buts électoraux, une alliance peu naturelle avec un homme comme le pasteur Niemöller, qui a toujours défendu les intérêts de la bourgoisie et qui est un conservateur dans le sens le plus classique.

Par ailleurs, si les réserves du chancelier Adenauer sont présentées aux Occidentaux dans un langage plus modéré et dans une forme plus diplomatique, elles ne sont pas moins identiques, dans le fond, avec les réclamations du docteur Schumacher.

A notre avis, il y a moins une opposition entre les hommes ou entre les doctrines politiques qu'entre deux phases d'évolution internationale, qui se déroulent, en partie, en même temps, tout en étant largement incompatibles. Au moment où l'on envisage une participation allemande à la défense occidentale, on continue à traiter la république fédérale de Bonn, dans de nombreux domaines, comme un pays occupé ne disposant que d'une souveraineté limitée. Or, si un gouvernement veut demander à ses nationaux le sacrifice de leurs biens et de leurs vies pour une défense commune, il ne saura plus accepter une inégalité économique, juridique et politique issue d'une guerre, certes récente, mais dont les implications et conséquences ont, incontestablemnt, été dépassées par les événements. On avait toute liberté de refuser à l'Allemagne le droit de réarmer, et la plus grande majorité du peuple allemand aurait trouvé ce refus normal, mais il n'est pas possible d'imposer aux gens les condi-

ns dans lesquelles on veut bien leur permettre de se re tuer. En pareilles circonstances, l'égalité des droits st plus une revendication plus ou moins inacceptable; faut y voir une conséquence logique de la situation ternationale.

Comme les Allemands essaient d'obtenir dans le cadre réarmement un maximum d'avantages politiques et onomiques et comme les alliés occidentaux s'efforcent, leur côté, de retenir pour des raisons les plus diverses, maximum de leurs prérogatives en Allemagne, on siste, dans un monde qui a perdu le sens de la finesse plomatique, à une partie de poker d'autant plus dé-utante que l'enjeu en sont des vies humaines et le des-occidental. A l'égalité des droits s'oppose la menace néricaine de replier la ligne de défense européenne de Elbe sur le Rhin. Peut-être, chacun des joueurs ne nse-t-il qu'à sauver la face, c'est-à-dire, qu'à perdre partie avec élégance, en faisant croire à son opinion blique qu'il la gagnée?

ALFRED FRISCH.

ezz Mezzrow ou la rage de mourir au monde.

Nous en avons reçu un coup violent dans le visage et dans cœur : un livre explosant de vitalité et de joie, chargé squ'à la gueule de la fureur de vivre et délirant contre ce ie nous sommes tous, des animaux trop pensants, des toxiqués de la tête. Aussitôt, vingt, trente d'entre nous se nt levés pour dire combien Mezz Mezzrow nous faisait du en avec son énorme énergie, son bouquin tonnant, son livre usculaire[1].

C'est vrai. Salutaire Mezz! Mezz urgent, pourfendeur de is sec, violeur de momies, bel émeutier dans les musées

1. *La rage de vivre*, par Milton Mezz Mezzrow et Bernard Wolfe, aduit de l'américain par Madeleine Gautier et Marcel Duhamel d. Corrêa).

des intellectualismes en poussière bien rangée. C'est vrai mais ce n'est pas tout. Hélas ou non, comme vous voudrez. La prodigalité dans l'énergie, miraculeuse chez Mezzrow, nous devons lui demander de nous conduire à quelques questions : à quoi est employée l'énergie, pourquoi est-elle employée, comment ? Je ne sais trop si c'est là réflexe de bête de somme de la réflexion; je serais porté à croire, en attendant de le savoir, que Mezz nous martelle le crâne jusqu'à nous forcer à l'avoir, ce réflexe.

On énumérera, à l'intérieur de *La rage de vivre,* une histoire du jazz, une épopée argotique, une apologie des noirs, un réquisitoire contre la société américaine, la biographie d'un pauvre type, non sans noter le déchirement extrêmement peu musical de l'âme d'une civilisation. Mezz n'est pas un homme heureux de vivre dans le monde; Mezz n'est pas un être simple, furibond au contact du moindre début d'asphyxie; Mezz n'est pas un Juif passant, de clavier en clavier, d'une tragédie immémoriale à une rage de vivre. C'est un homme qui capitalise l'énergie pour pouvoir trouer un mur. Ce n'est pas un guerrier : c'est un réfugié. Une fois le mur troué, il s'agit de le reboucher, de se faire une vie nouvelle pour oublier l'autre et de se tapir à l'abri. Se tapir signifie ici se détendre à l'intérieur, répondre à une certaine pression par une décompression valable de l'autre côté d'une barrière; traduire une terreur en sérénité et un concentrationnat en harmonie.

Expliquons. Le monde où vit Mezzrov est ce « cauchemar climatisé » dont a écrit Miller, le monde de la haine, de la souffrance et de la peur, où le Blanc veut supprimer le Noir, le riche écraser le pauvre, le gardien enterrer le détenu, l'homme de droite tuer celui de gauche, l'œil bleu crever l'œil noir et le nez aquilin meurtrir le nez grec. L'air ne peut plus s'y respirer et il faut ou bien changer les choses, ou bien en sortir. Mais on ne peut changer les choses puisque ceux qui les défendent sont les plus forts : reste donc la nécessité de les abandonner. Encore faut-il trouver le moyen. Mezz n'est qu'un Américain décrivant crûment les faits divers de sa sale existence. Ne nous bouchons pas le nez, les yeux, les oreilles. « C'est que vous n'avez pas été nourri par l'Assistance, vous n'avez pas glané des clopes dans le ruisseau jusqu'à votre majorité. Vous pouvez vous permettre

'être un peu délicat, l'ami. » Mezz a un tempérament de êcheur de perles; dans la boue il trouve la musique, un jour omme les autres, à ceci près que ce jour se lève sur une rison. La musique le nettoie à grande eau, plante un tuteur ans ce chiffon affaissé et lui fait voir ce qui était caché à rande illumination. Ce n'est pas n'importe quelle musique, 'abord parce qu'elle est celle des Noirs et ensuite parce u'elle appartient à des Noirs en train de rechercher cette me qu'ils ont perdue depuis la fin de leur esclavage en titre, 'est-à-dire depuis le début d'un esclavage entièrement nou-eau. Ainsi, ce sont des corps libres qui quêtent des âmes mprisonnées.

C'est ici réellement que tout commence pour ce Mezz déjà roche de ceux qui lui ouvriront la porte, puisqu'il est en rison et terrifié par l'état d'une société, puisqu'il est éjà frère des Noirs par son âme privée de liberté et par on corps gorgé de peur. Entre prisonniers, un langage com-mun est possible. Ils se mettent à jouer un quatuor, ayant our métronome les coups de marteau de charpentiers éle-ant une potence où sera pendu dès demain cette crapule de ack O'Brien. Ils oublient la prison où ils se trouvent comme ette pendaison prochaine. Ils oublient tout ce qui n'est pas a mise en liberté de leur âme. Et ils continuent dans l'oubli t dans les retrouvailles, dans la séparation humaine et dans a réunion intérieure... « Le temps passait comme en rêve lans cette crasseuse masure et on oubliait le reste du monde. Peut-être n'étions-nous pas taillés pour vivre au grand air ?... Le reste du monde s'évanouissait; nous étions les derniers nommes sur la terre et nous naviguions sur une boule de billard géante à travers un néant de feutre vert sans poche et sans filet, pendant que ramassé sur son clavier, le regard perdu, en pleine transe et saturé de gnôle, Bix extirpait des ouches d'ivoire son étrange musique. » Il y a beaucoup l'envoûtements et d'extases dans *La rage de vivre,* elles sont e signe de l'action de la musique sur ces hommes terrifiés par le réel. Tel est le côté positif de leur passage d'un monde à un autre, alors même qu'ils semblent livrés à la plus grande passivité. Trop souvent couchés, immobiles et muets, pour qu'on ne se demande pas à qui nous avons affaire en eux : à des avachis ou à des violents ? Là est bien la forme de leur action, l'avachissement apparent n'est que la façade de

leur économie. Ils sont en train de recueillir toute l'énergie éparse et de la concentrer jusqu'au gramme de dynamite qui fera tout sauter. Inversement, c'est au moment de l'explosion qu'apparaît leur passivité car les murs à faire sauter sont tous intérieurs. Ils se retirent en un monde où nous n'aurons qu'une part de spectacle (mais aussi, sommes-nous tenaillés par leur drame ?) et, par rapport aux autres hommes tenus de subir la loi sociale, ils seront inertes; pis, ils seront nuisibles, ils seront des cadavres morts ou des paquets de son sur le chemin [2]. Ils se seront enfermés dans un antre confortable mais inaccessible, au moment où d'autres souffriront à l'air libre. Et cet antre ne sera pas seulement inaccessible parce que situé trop haut pour le commun; il le sera aussi parce que les premiers occupants l'auront soigneusement verrouillé, désormais à l'abri du mal, désormais au delà même de la douleur. Ce haut lieu de l'Esprit, nous serons certes obligés de le tenir pour mérité, pour réservé à quelques-uns, mais peut-être pourrons-nous encore, en d'autres occasions, à propos d'autre chose, parler de la libération des Noirs en cette Amérique qui les enterre, qui les contraint à fuir par la petite porte et à se cacher dans des coffres-forts dont le chiffre est secret. Nous dirons : un seulement sur mille est capable de fuir et les autres sont écrasés.

Le jazz comme fuite... « Voilà le truc à considérer », ajoute Mezz après avoir cité Eliot :

> Dans un monde de fugitifs
> Celui qui va dans le sens opposé
> Aura l'air de s'enfuir.

GABRIEL VENAISSIN.

2. Un incendie éclate : « Personne n'alla regarder par le soupirail. Personne ne se leva de ce sacré pageot avant le lendemain matin. On se sentait trop bien pour se laisser troubler par des vétilles telles que les incendies, les inondations ou les tremblements de terre. »

simuths.

L'Église en Europe centrale.

Dans la sympathique revue irlandaise *The Furrow* (*Le llon*), qui achève en décembre 1950 sa première année, on ut lire le compte rendu très vivant d'un voyage que fit Tchécoslovaquie, à l'automne de 1949, Kevin MacGrath. près avoir donné ses premières impressions, il cite quelques iffres qui montrent le déclin de la foi catholique, en hême surtout et en Moravie, depuis 1914. Pratiquement tre 1918 et 1940 plus de deux millions de Tchèques ont andonné l'Église, dont un million est passé au Hussisme. 'autre province, la Slovaquie, plus rurale, restait station- ire. Cherchant une explication à ces apostasies, il la ouve dans l'histoire.

Les Autrichiens battirent les Tchèques en 1620 à la Montagne anche. Cette bataille décisive mit fin à la tentative de suprématie otestante en Bohême. Les chefs tchèques furent exécutés, le clergé otestant banni, et les propriétés de la noblesse protestante sai- s; une nouvelle race de propriétaires, allemands et catholiques, nstalla sur les terres confisquées. — L'Irlande, à la même époque, nnut le même sort. — Un des efforts des Autrichiens dans leur ctique d'absorption fut de supprimer le langage et la littérature hèques. Ils furent en cela puissamment aidés par les missionnaires suites à qui fut confiée la conversion de la Bohême; la destruction stématique des livres et des manuscrits tchèques fit partie de la tte contre l'hérésie. L'un d'eux, Konias, se vantait d'avoir à lui ul brûlé plus de trente mille volumes. Germanisation et catholici- tion allaient la main dans la main. Des mesures de rigueur for- rent les Tchèques à se faire catholiques. Ce qui naturellement ovoqua des conversions en gros au catholicisme, dues non à la nviction, mais à la violence. Le résultat fut une indifférence cyni- ue à la religion, manifeste aujourd'hui dans ces boutiques qui rent des statues de l'Enfant Jésus de Prague à côté des bustes Staline et de Lénine...

On ne peut avoir de statistiques sur la religion depuis la dernière uerre, mais la population catholique a connu de nouvelles pertes : s deux millions de Sudètes, la plupart bons catholiques, déportés n Allemagne...

La tâche de l'Église est de plus compliquée par l'inimitié des

Tchèques et des Slovaques, tous deux de race slave, mais de dialectes différents... Alors que le futur archevêque Béran et de nombreux prêtres tchèques étaient déportés à Dachau, évêques et prêtres slovaques aidèrent puissamment au recrutement d'une légion antirusse, sous les auspices des Allemands. Cette dissension a de ridicules manifestations : la province tchèque des Capucins compte vingt-trois couvents; en Slovaquie, il n'y a que deux petits couvents de Capucins; mais ceux-ci sont autonomes et n'admettront jamais un visiteur tchèque.

Après avoir résumé les épreuves de la Tchécoslovaquie depuis Munich, MacGrath continue :

Une particularité dangereuse de la vie catholique en ce pays est le manque de chefs politiques laïcs. En Slovaquie, ce défaut fut pallié par le Parti Populaire, fondé par le P. Hlinka, mais il avait l'inconvénient de concentrer toute la puissance politique dans les mains du clergé.

Chez les Tchèques, les leaders politiques furent deux francs-maçons, apostats déclarés du catholicisme, Mazaryk et Benès. Le premier refusa par sectarisme de remplacer par un nouvel accord l'ancien concordat conclu avec l'Autriche, aux termes duquel :

le gouvernement payait les prêtres, qui étaient en effet des fonctionnaires civils chargés par l'État d'enregistrer naissances, mariages et décès, et d'assurer l'enseignement religieux dans les écoles d'État. Ici gît une grave difficulté. Pendant des générations, le clergé a été accoutumé à compter pour son soutien sur le gouvernement et non sur ses ouailles. De fait, tous les prêtres avec qui j'en ai discuté m'ont exprimé leur étonnement que, dans un pays aussi catholique que l'Irlande, le gouvernement ne donne pas de salaires au clergé. L'ancien concordat, d'autre part, accordait au gouvernement un veto sur les nominations épiscopales. Actuellement que la hiérarchie s'oppose à ce que le présent gouvernement exerce aucun droit de cette espèce, on lui rappelle qu'elle a volontiers accordé aux ennemis de la patrie un droit qu'elle refuse à ses compatriotes. Prétexte commode pour les communistes à mettre en doute le patriotisme et la loyauté de l'épiscopat.

Après avoir parlé de l'archevêque Béran et critiqué son *Te Deum* du coup d'État de février 1948, MacGrath étudie l' « Action catholique » schismatique, et cherche dans l'histoire récente une explication du succès qu'a connu ce mouvement, malgré la condamnation. Avec les mouvements schis-

natiques des années 1920, il signale la difficulté de former séminaristes et novices de 1939 à 1946. Puis il ajoute :

A présent, l'éducation du clergé ne souffre pas de restrictions. Bien que les non-communistes aient été chassés de toutes les autres facultés de l'Université Charles-IV, la faculté de théologie n'a pas été supprimée et jouit de sa position traditionnelle de *scientia rectrix*. Mais de même que les autres étudiants, les étudiants clercs doivent, avant d'être admis aux cours, assister pendant une quinzaine à une session sur le marxisme : le matin, exposés sur la théorie et la pratique du communisme, avec référence particulière au plan quinquennal tchèque; l'après-midi, discussion; à la fin de la session, chaque étudiant doit préparer une thèse sur un aspect de l'interprétation léniniste du marxisme. Cette règle fut instituée pendant que j'étais à Prague et, faute d'une décision sur la question, les avis parmi le clergé furent très divisés. Ainsi les Capucins furent très opposés à l'assistance aux conférences...; le prieur dominicain, lui, permit à ses étudiants de les suivre. A son avis, mieux ils connaîtraient le marxisme, mieux cela vaudrait : il réalisait qu'autre chose est d'entendre un cours, autre chose de croire tout ce qu'on y dit.

A son témoignage MacGrath ajoute, pour conclure, l'expression de ses craintes. Depuis l'automne 1949, le gouvernement a continué sa politique; parmi les événements les plus marquants, il faut compter la journée antimonacale du 13 avril 1950 et le récent procès de Prague.

L'Église hongroise et, en référence, l'Église polonaise sont étudiées dans *La Revue Nouvelle* du 15 décembre, pages 578-584, par Cyrille Mévius, que ses chroniques permettent de définir comme un observateur très au courant et résolument adversaire de la politique communiste. Il prend pour point de départ l'accord du 30 août 1950 qui semble s'être inspiré de l'accord polonais du 14 avril 1950.

A Varsovie comme à Budapest la hiérarchie s'est vue obligée de traiter avec le régime et finalement de céder à la plupart des exigences politiques du gouvernement, *primo* pour sauver la liberté du culte; *secundo* pour éviter conflits de conscience et persécutions tant au bas clergé qu'à la majorité des laïcs; *tertio* pour ne pas encourir le reproche de saboter le renouveau économique et le progrès, de rompre la solidarité nationale; *quarto*, afin de garantir à l'Église le minimum de ressources financières dont elle a besoin dans l'exercice de son ministère; *quinto*, par égard aux dernières chances de préserver une éducation chrétienne et au maintien de l'enseignement

religieux dans les écoles. A ces considérations s'ajoute le désir d'empêcher l'éclosion de tendances schismatiques, qu'un gouvernement totalitaire peut toujours fomenter auprès d'une partie du bas clergé et des masses catholiques, en abusant de leur sentiment national, de leurs aspirations sociales et de l'isolement où ils se trouvent, coupés qu'ils sont du monde extérieur et livrés à la propagande communiste.

Cyrille Mévius essaie ensuite de voir les raisons des gouvernants hongrois et de caractériser la récente évolution politique des dirigeants et des dirigés : ceux-ci ont approuvé ceux-là aux élections municipales du 22 octobre; une majorité écrasante a élu la liste gouvernementale où étaient inscrits plusieurs douzaines d'ecclésiastiques et des milliers de catholiques croyants.

La force et la ruse ont imposé à l'épiscopat une attitude progouvernementale que beaucoup de fidèles interprètent comme signe d'un accord réel et sincère. Il y a en Hongrie une circonstance qui rend la situation encore plus précaire qu'en Pologne. C'est la rivalité du catholicisme avec d'autres confessions chrétiennes, dont les chefs sont plus malléables et voudraient profiter de la conjoncture, au détriment des « papistes ». Luthériens, calvinistes et unitariens ont changé d'évêques et de dirigeants laïcs, sans que cette relève ait ébranlé les bases de leur organisation. Les différentes branches du protestantisme et l'Église orthodoxe ont l'habitude d'obtempérer à l'État.

Pour aider les évêques à fléchir, il y eut la décimation monacale du 9 juin 1950 : trois cent vingt-deux religieux et six cents religieuses raflés, dirigés sur des « couvents de concentration » ou livrés aux évêchés. Les premiers pourparlers entre la hiérarchie et le gouvernement furent par la presse officielle présentés comme des actes de soumission. Comme ces pourparlers se prolongeaient, diverses manifestations se produisirent : un mouvement « catholique-progressiste », groupant des laïcs éminents et près de trois cents prêtres, intima respectueusement aux évêques de signer un *modus vivendi* et l'appel de Stockholm. Les communautés régulières des neuf mille membres non touchés au 9 juin furent soumises à des vexations; les évêques résistants furent attaqués; on fit jouer contre eux des tentatives pour mettre aux postes vacants des prélats acquis au régime par conviction ou conversion. Ainsi parvint-on à l'accord du 30 juin.

Voici donc ce fameux *modus vivendi*, le second conclu dans une démocratie populaire. Il se compose de sept articles. Quatre d'entre eux proclament les obligations de l'épiscopat. Celui-ci promet son appui au régime, repousse toute propagande ou action dirigées contre le gouvernement actuel, invite le clergé à ne pas s'opposer aux coopératives agricoles et il se déclare prêt à signer l'appel de Stockholm. Les trois articles qui forment la contre-partie des engagements épiscopaux proclament la liberté du culte, autorisent le maintien de huit écoles secondaires catholiques, dirigées par des religieux et, enfin, assurent de façon peu nette une aide financière du gouvernement à l'Église pour une durée de dix-huit ans.

Nous noterons d'emblée quelques modifications par rapport au *modus vivendi* polonais. Les gouvernants de Varsovie tolèrent jusqu'à nouvel ordre, non seulement un nombre considérable d'écoles catholiques, mais aussi une Université soumise à l'épiscopat; une clause spéciale reconnaît dans le document polonais la suprématie du pape comme chef de l'Église, en ce qui concerne les affaires religieuses. Et ainsi de suite. Les évêques magyars n'ont pas même réussi à faire entrer dans le texte du 30 août un accord clair et explicite sur la destinée future des dix mille moines et religieuses dont les communistes s'apprêtaient à bouleverser toute l'existence. Tout ce que la hiérarchie put obtenir, ce fut la promesse orale de certains égards. L'archevêque de Kalocsa dut se satisfaire d'une lettre qu'il publia et où il insistait formellement sur les droits du Saint-Siège, cependant que ce même prélat conjurait le ministre Darvas d'employer un maximum d'humanité envers les membres des communautés religieuses dissoutes.

Car les dirigeants communistes de l'ex-royaume apostolique ont suivi les traces de feu Joseph II, de mémoire maudite en Hongrie; ils ont aboli tous les ordres monastiques, à l'exception de quatre.

Après quelques détails sur la nouvelle organisation du clergé régulier, C. Mévius souligne parmi les éléments favorables le rôle non diminué du prêtre à la campagne et dans les milieux intellectuels. Puis, après avoir décrit à grands traits l'attitude de l'épiscopat hongrois depuis l'accord, il passe à la Pologne (sur laquelle on trouvera un dossier dans ce numéro de la Revue, p. 144).

Le *modus vivendi* du 14 avril 1950, que les communistes de Varsovie étaient décidés de respecter, pour s'assurer un long armistice intérieur, n'a point résisté aux critiques moscovites ni aux attaques de l'aile extrémiste. Rien n'a servi aux évêques de signer l'appel de Stockholm, ils furent accusés de l'avoir fait trop tard et sans ardeur. Les quelques pauvres périodiques catholiques qui végètent encore sont l'objet de moqueries, de dénonciations et

de critiques incessantes auxquelles ils ne peuvent ni ne veulent répondre. Des procès contre le « mouvement souterrain » sont arrangés de manière à dépeindre les chefs de la hiérarchie comme ennemis de la Pologne populaire, comme espions, clients et alliés des Anglo-Saxons, donc comme traîtres. Finalement, le régime a tiré prétexte d'une clause insidieusement jointe au document de réconciliation, pour annoncer l'annulation prochaine de tout l'accord.

Après quoi Cyrille Mévius termine par une mise en garde contre l'optimisme et les illusions iréniques. Si pour compléter ce douloureux tableau, on veut connaître les relations de l'Église et du régime marxiste, en Allemagne russe, on pourra se reporter au numéro double 10-11, pages 1035-1045, de *Documents,* revue mensuelle des questions allemandes, rédigée à Offenbourg en Bade, par le P. du Rivau. J'espère revenir à ce cahier très remarquable, intitulé : *Aspects du catholicisme allemand,* et dont certains articles, ceux de Mario von Galli, de Ida Görres, de Jean Ladrière, sont excitants, comme l'est, d'un autre point de vue, celui que consacre le P. von Nell-Breuning au mythe de la paroisse.

Autant que sont exacts les renseignements qui nous arrivent de cette claire-voie relative que sont les frontières de l'Europe centrale par rapport au rideau de fer, il serait intéressant d'en tirer un essai sur la tactique stalinienne en face de l'Église et les points faibles de la résistance catholique. Cela pourrait aider sinon notre future action, du moins notre réflexion et notre prière fraternelle.

b) *Consolation dans la détresse.*

On trouvera d'ailleurs quelques éléments de méditation plus détachés du contexte politique immédiat, dans *La Revue Nouvelle* du 15 décembre, déjà citée, qui consacre ses principaux articles aux « perspectives d'avenir ». L'article du chanoine Leclercq, intitulé « Sommes-nous à un tournant de civilisation ? », est particulièrement intéressant. Je regrette, faute de place, de n'en pouvoir extraire des citations. Remords ajouté à celui de n'avoir pu faire à l'usage de mon lecteur, une courte et apéritive anthologie de ses essais sur « le cléricalisme », et sur « les périodes longue et courte », parus l'année dernière dans la même revue. Il n'est pas dit que je n'y revienne. Aujourd'hui j'extrairai plutôt quelques lignes de

ditorial anonyme de *Wort und Wahrheit* (janvier 1951). :t éditorial me paraît rejoindre l'article du P. Maydieu iblié ici même en octobre 1950 et que l'azimuthier de *:rre Humaine* (n° 1) semble n'avoir pas très bien lu, si :n crois sa note de la page 99. Donc, avant une enquête r « l'Europe contre la Crainte et l'Espoir », à laquelle ont is part des personnalités européennes, dont un membre de :tat-major de *La Vie Intellectuelle*. Voici ce que nous offre, 'ec ses vœux, la revue de Vienne.

Il constate d'abord un fatalisme envahissant, surtout chez s intellectuels qu'il ne juge pas sans raison. Libéré de la ·ison des religions, l'esprit s'est trouvé prisonnier d'angois- s massives, de névroses, d'un enchaînement à la matière. mancipée de la révélation, la pensée s'est trouvée amenée à ırrationalisme. La science, optimiste au début du siècle, se ouve placée devant de nouvelles énigmes. L'humanitarisme pour conséquences ces deux phénomènes majeurs de notre mps : l'idéalisation, l'idolâtrie de la beauté sexuelle et la ofanation collective du corps humain. L'individu se perd ans la masse. Les révolutions faites au nom de la liberté ont iis en branle une socialisation et politisation écrasantes. La écurité n'a pu nous délivrer de l'Angoisse. La Technique ous a asservis. Le monde s'est européanisé aux dépens de Europe. On pourrait allonger sans fin ces doléances. Et ourtant les fatalistes ont tort et leur attitude ne fait que pré- ipiter l'évolution qu'ils redoutent. Il n'est pas trop tard. Il 'est jamais trop tard. D'où vient cet espoir ? Non de calculs olitiques ou économico-techniques, qui ne promettent que es cures superficielles ou des anesthétiques; ni du réveil de a superstition où l'on peut difficilement voir un réveil reli- ieux; ni de la fatigue des intellectuels prêts à capituler levant un dogme.

D'ailleurs ce serait un grand danger pour la foi chrétienne u'une marée de conversions à base politique, provoquées par cette néprise qui ne verrait dans l'Église que la contre-partie occiden- ale au totalitarisme oriental, dans son enseignement dogmatique ue le contrepoison à l'intransigeance idéologique de l'Est, si ttrayante, et dans le catholicisme que le plus solide boulevard ontre le bolchevisme... Nous pouvons trouver une plus grande aison d'espérer dans cette nausée si manifeste que provoque chez eaucoup la puissance, le collectif, le bruit, le tempo, les affaires; ans doute cette nausée renforce à son tour actuellement un com-

portement de nihilisme ou d'indifférence; mais elle peut bientôt s'exprimer autrement.

Surtout, ce qui donne des raisons d'espérer, ce sont deux réalités l'une terrestre, l'autre divino-humaine.

La terrestre, c'est la magnifique permanence de ce qu'il y a d'élémentaire dans l'homme. Quelques menaces qu'aient fait peser les changements de la récente époque sur la substance de l'homme, la dénaturation n'a atteint que les couches superficielles, non la profondeur. Sans doute ceux qui appartiennent à ces couches pourrissantes, voient dans leur déclin celui du tout. Mais

loin de ce désespoir d'intellectuels, de l'agonie d'une culture apostate, dont le bilan se clôt sur une faillite impressionnante, malgré les maladies graves et dangereuses du corps social, l'homme, au fond, demeure ce qu'il était. Hommes et femmes s'aiment, on fait des enfants; au souci des parents répond l'amour filial, on construit, on plante, on sème, on récolte. Le grand jeu de la comédie humaine se poursuit.

Donc il y a lieu d'adresser à l'homme un appel de salut. Non pas à une généralité abstraite, mais à l'homme individuel, à la réalité vivante concrète et à sa décision personnelle... Les faits nous donnent quelques raisons de commencer de nouveau le travail cosmique dans cette lumière. Car les catastrophes et ratés de la première moitié du siècle ne sont pas ce qu'elles apparaissent à tant de regards : un omnipotent et aveugle destin; ce sont des conséquences de mauvais calculs dont la raison peut découvrir l'erreur.

Ici on dénonce le prométhéisme, qui fait de l'homme un dieu, ou du moins la seule réalité libre en lutte contre un démiurge impersonnel et néanmoins méchant.

Seule la liberté, la liberté en Dieu, seul l'homme, l'homme consciente image de Dieu, possède la mesure de sa force et ne se démolit pas par une tension démesurée, qui finirait en un désespoir, également démesuré, à l'égard de la puissance et de l'intelligence humaine. Exactement le processus où nous sommes engagés. La conversion doit donc commencer par une meilleure connaissaance. Il est consolant que la conversion de la connaissance, encore lente et timide, soit déjà en train partout où l'esprit est au travail, et précisément dans les sciences de la nature. Une nouvelle image, plus proche de la réalité humaine et cosmique, peut naître.

La seconde réalité durable, qui nous donne espérance, est ette réalité humaine, mais combien plus élevée que l'homme, u'est l'Église,

eu où l'éternelle, immuable vérité de Dieu est gardée inébranla- le; force qui protège l'immuable réalité humaine contre l'homme ême, à travers tous les temps... Elle n'est pas seulement le ocher dans l'océan furieux; elle est la source qui à jamais se enouvelle, et la substance de toutes les forces de transformation aine. Les pétrifications l'auraient étouffée à la longue, si sa puis- ance régénérative n'était illimitée, ayant son origine dans la vie u Christ. Toujours elle sera moderne, et toujours elle liera le euf à l'ancien...

A.-Z. SERRAND.

propos de Péguy travesti...

Concernant l'ouvrage dont nous avons parlé dans notre vant-dernier numéro, *Vie et Mort de Péguy*, l'auteur, *M.* René Johannet, nous prie d'insérer la rectification sui- ante :

« Au moment de la mort de Romain Rolland, nous étions, na femme et moi, en correspondance avec lui. J'avais eu onnaissance, fin 1944, du passage de son livre me concer- nant et lui avais fait savoir qu'à la première occasion je lui raconterais comment les choses s'étaient passées avec Péguy. l mourut quelques jours plus tard, avant que mon désir ût se réaliser. Mme R. Rolland a retrouvé une partie de es lettres. Elle se rappelle parfaitement avoir parlé de tout ela avec son mari. Elle me l'écrit et atteste ma véracité.

« La graphie 46 (pour 44) est une faute d'impression que e n'ai pu corriger, étant en Italie au moment de l'impres- ion de mon ouvrage. »

Erreur uniquement typographique, donc. Voilà qui nous assure. Pour le reste, c'est-à-dire ce que nous avons écrit le Péguy travesti en conservateur, raciste et bon paroissien, ous laisserons à l'auteur le plaisir d'ergoter sur les mots. eux de nos lecteurs que la chose intéresse — et qui ne détestent pas l'humour — pourront utilement se reporter aux ages indiquées dans notre article.

M. CHAVARDÈS.

Portrait

MARC CHAGALL, JUIF ET RUSSE

Marc Chagall est un des rares peintres contemporains qui portent leur art aux dimensions de la légende; il continue une longue tradition qui est un miroir dans lequel il nous est permis de découvrir une âme collective et sa complicité à l'histoire du monde. Et chez Chagall la légende devient histoire sainte. Elle rejoint le mythe par son origine sacrée; elle surprend comme une parabole le lien originel de la poésie, de l'histoire et du destin des peuples.

Chagall connaît cette triple convergence de l'art, de la terre et du surnaturel : l'Ancien Testament et la légende russe, le rabbin et le moujik, l'ange de Jacob et le petit cheval de la troïka que l'on chérit parce qu'il communie à l'innocence de l'ange et qu'il la donne en quelque sorte au monde. Vitebsk, c'est peut-être le nom que Chagall a le plus aimé. Celui de sa ville natale. Il reflète l'immensité de sa plaine; les anges, les hommes et les bêtes qui s'y rencontrent, le chant du violon et l'éternel amoureux. Chagall pourtant n'est pas seulement russe. Le sang d'Israël s'est mêlé aux sourdes incantations de la terre russe. Les symboles si riches du judaïsme commandent une part importante de sa vision. Mais ne parlons pas du monde de Chagall. Ce serait mal le comprendre et chercher vainement la signification de son art. Chagall n'est pas de ceux qui nous proposent une réalité nouvelle, voulant ainsi réhabiliter leur propre univers en face d'un monde qu'ils renient.

Il n'est pas question de réhabilitation chez l'amoureux Vitebsk. Le sens du destin si pesant à l'âme juive fait accepter cette création et son comportement. n'est-ce, en effet, que ce comportement sinon la façon s particulière du monde de « porter avec lui », dans plénitude de sa progression vers l'unité perdue, l'es-ir et l'impatience de sa totalité ? Et cette même totalité paraît comme la signification pressante du messia-sme de Chagall aux doubles origines juives et slaves. L'une spirituelle, chargée d'inquiétude, d'abandon et révolte; l'autre enracinée dans cette terre féconde et urde de Russie. Double sens des symboles que l'artiste reçu, ou mieux dont il a hérité, et qu'il nous offre mme l'image de la condition humaine.

Le thème de l'unité, vécu avant tout comme totalité embrassement, *accompagne l'œuvre entière de Marc hagall; il s'y inscrit en termes impératifs.*

« Oh! si je réussissais, à cheval sur la chimère en erre de Notre-Dame, avec mes bras et mes jambes, à acer mon chemin dans le ciel! »

Chagall annonçait, il y a quarante ans déjà, cette vo-nté de synthèse : « Moi et le village. » Une tête homme en face d'une tête de cheval sur laquelle se étache une paysanne en train de traire une vache. Dans fond, un village russe; des isbas, la bulbe d'une église; démarche silencieuse d'un faucheur qui contemple envol renversé d'une femme. Un arbre éclot au pre-ier plan, entre l'homme et la bête.

L'homme, c'est lui-même, Chagall. Mais ce n'est pas eulement une bête qu'il regarde. Il voit tout son vil-ge étalé en une sorte de mosaïque en elle et autour elle.

A l'idée de plénitude et de totalité, Chagall rattache elle de fécondité : « La femme enceinte », « Le mar-hand de bestiaux », où la paysanne et la jument laissent otre regard pénétrer le secret de leur maternité. Ce ont des œuvres aux accents slaves. Elles se réfèrent

plus fondamentalement à l'univers naturel, à ces valeur terrestres que la mystique russe refuse de placer e dehors de la Justification. Nous verrons pourtant cer tains auteurs invoquer le judaïsme de Chagall pou démontrer le caractère obsessionnel de ces figurations

Est-il, en effet, chose plus étrange que ces rabbins pensifs, soucieux, douloureusement muets en face d'une espérance aveugle et indéfectible? Que ces corps désarticulés ou ces têtes renversées sur un corps droit? Et plus précisément les caractères hébraïques, le chandelier à sept branches, l'étoile davidique : ce sont autant de souvenirs et d'indications qui risquent d'entraîner une certaine confusion dans l'interprétation des thèmes chagalliens. Il suffit de lire Raïssa Maritain ou René Schwob, empreints de cette même sensibilité israélite, ou encore Bernard Dorival, un des meilleurs connaisseurs de la peinture moderne, pour se rendre compte des optiques souvent divergents qui fondent certains jugements.

« Où mieux déceler cet intellectualisme (juif et exaspéré) que dans la hantise sexuelle de tous ces artistes (Soutine, Pascin, Modigliani, Kisling, Chagall) », écrit M. Dorival. Il s'autorise des innombrables couples, des scènes d'accouchement et des représentations de la fécondité humaine ou animale pour étendre à Chagall sa théorie d'un intellectualisme juif de tendance sexuelle. Nous le disions déjà plus haut, cet ordre de représentations semble bien plus relever d'une candeur très slave en face de la nature et de ses manifestations les plus intimes, d'une familiarité très simple qui ne trahit nulle perversion, plus ou moins freudienne ou masochienne.

Que le judaïsme de Chagall laisse transparaître un « intellectualisme exaspéré », pour reprendre le terme de M. Dorival, voilà qui est indéniable. Mais ne serait-ce pas plus dans l'image pensée, méditée, d'un visage de rabbin, dans l'assemblage construit de pierres tombales (Le cimetière), *transfiguré dans le* Martyre *et dans ses*

ıcifixions? *Arrêtons-nous durant quelques instants* ant l'une d'elles. *Le Christ en croix, presque byzan-* illuminé d'un large rayon de lumière tombant de is. *A ses pieds, le chandelier. Les images de l'afflic-* n terrestre et de la désolation morale viennent former couronne haineuse et désespérée. *La Thora se con-* ne, *un Juif prend la fuite la besace sur le dos, chargé* à du destin de l'éternel errement; *une synagogue* lle, *les objets du culte gisent à terre. Au-dessus de* croix, *trois prophètes et une femme se voilent la face;* haut de leur envol ils contemplent avec effroi la des- ction du monde. *Un village est assailli par des révo-* ionnaires impies; *la barque des rescapés s'emplit des* s de la détresse humaine. « Ich bin Jude » : *c'est le* ne de réprobation qu'exhibe un malheureux pèlerin la terre maudite.

Ici M. Dorival a raison.

Mais l'œuvre religieuse de Chagall serait-elle égale- nt une réponse au reproche que lui faisait René hwob : l'absence de discernement et de hiérarchie dans s amours?

Il a aimé, tout aimé. Le petit cheval et le chien ren- rsé, le coq et le saltimbanque, l'amoureux dans le ciel la pendule ailée. L'ange bleu ou rouge, celui qui tombe ciel, et la femme-poisson.

Puis il y a un Christ étendu
A travers le monde perdu.
. . . . . .
Les rabbins pensifs
Et les violonistes
Qui jouent sur leur cœur dans la neige.

RAÏSSA MARITAIN.

Le Christ serait-il pour Chagall aussi Celui qui incarne parfaite unité, l'Image de la totalité?

PH. SECRETAN.

ARTS ET LIVRES

TENDANCES DE L'ART CONTEMPORAIN

Plus qu'aucun autre depuis la Libération, l'automn 1950 a vu une floraison d'expositions privées dans le galeries parisiennes. L'abondance en est comparable celle de la période annuelle de pointe, soit en avril-ma Le moment semble assez favorable pour inaugurer de coups d'œil qui, nous l'espérons, pourront se répéte tous les trois ou quatre mois sur la vie artistique fran çaise en général, ce qui signifie parisienne en particulier

Ce n'est pas une entreprise de tout repos : dans u fouillis de centaines d'expositions (privées, de groupes officielles), comment, non pas découvrir les meilleur artistes, mais discerner les divers courants qui, comm en mer, ne sont sensibles que lorsqu'ils vous ont entraî nés à la dérive durant quelque temps. Comment juge sans recul, et dénouer les mille attaches qui relient l fait artistique à l'ambiance spirituelle, morale, sociale politique ?

Notre ambition ne peut être de faire travail scienti fique ni exhaustif. Mais simplement, dans cette premièr entrevue, d'attirer la réflexion du lecteur sur quelque faits significatifs.

La quête du goût.

La première surprise — l'éternelle surprise — tient au nombre insensé de gens qui peignent, sculptent, dessi nent, et dont bon nombre n'ont de cesse qu'ils aient montré à un public les fruits de leur travail. Il y a donc un public ? Il y a donc des publics ? Les déboires éco-

omiques des années précédentes ont conduit bien des aleries — celles qui ne disposent pas d'un fonds ancien classique, allant jusqu'aux Fauves ou aux Cubistes - à une réponse négative, et il n'est pas douteux que la emande diminue sérieusement alors que l'offre semble igmenter chaque jour. Mais aussi les artistes ont une ertaine responsabilité dans la désaffection du public : s l'épouvantent par le nombre des écoles, des tendances, es manières qu'on cherche à lui faire admettre par la ublicité, sans savoir lui en faire sentir l'intérêt profond. t lorsqu'un amateur sincère, devant une toile qui lui laît, demande à mi-voix : « Vous croyez que d'ici dix ns elle aura pris beaucoup de valeur? », c'est qu'il ne ait pas évaluer à son juste prix le plaisir esthétique que ui apportera cette œuvre. Repas fins, spectacles souvent édiocres, sont choses éphémères qui lui coûtent chaque nnée plus cher que quelques œuvres de jeunes artistes u'il pourrait, sa vie entière, contempler et goûter. C'est ue le goût se perd.

Bien sûr, une œuvre d'art n'est pas un placement. es temps semblent bien révolus où l'on avait pour quelues centaines de francs des œuvres qui vingt ans après alent des centaines de mille. Et lorsqu'un Rembrandt cheté deux millions et demi en 1923 est vendu dix milions en 1950, c'est bien peu en regard de la dépréciation le la monnaie. Cependant des ressources même modiues permettent d'acquérir des pièces de qualité. Les rtistes ont compris récemment qu'il suffirait de faire igne à ceux qui sont susceptibles d'une éducation artisique — en fait au grand public. C'est ainsi que depuis uelques années beaucoup d'artistes anglais se sont roupés en association de peintres graveurs, et exposent haque saison des gravures, lithographies, dont le tirage même restreint permet la vente à des prix abordables. La race des vieux collectionneurs d'estampes, fouillant amoureusement et longuement les cartons des quais ou des boutiques pour trouver la pièce qui manque à leur

collection, est en voie de renaître chez nous. L'associa tion de la jeune gravure s'est fondée où, à côté d'ancien de talent reconnu, tels Guastalla, Alix, se trouvent de jeunes comme Minaux, Veysset, Couy. Des ateliers d gravures s'établissent avec de très nombreux élèves Guastalla, W. S. Hayter, — sans doute le plus gran graveur anglais, et qui déjà dirige à New-York une im portante école, — Flocon et Friedlander, et proposent un connaissance approfondie de la technique mise au servic des esthétiques les plus variées. Les expositions de gra vure se multiplient, et de grande classe, comme celle des maîtres déjà nommés, ou de Gaudin, ou du jeun Signovert. C'est au contact de cet art du noir et blanc qui demande une observation si attentive de la tech nique, que le public prend à nouveau l'habitude de regar der une œuvre d'art de près, et longuement, se form un goût personnel, s'étudie lui-même, et devient ains capable de réfléchir sur ce qu'il veut, sur ce qui lui plaît Nul doute que tous les arts plastiques profiteront bientô de ce renouveau du goût.

Le goût de l'art.

Dans le même temps, le nombre des artistes aug mente. Non seulement des professionnels, mais aussi d ceux pour qui l'art est une évasion indispensable dan les circonstances actuelles de l'existence : climat écono mique et politique déprimant, angoisse de l'avenir, métie pénible, etc. Salon des médecins, des vedettes de la scèn et de l'écran, de la S.N.C.F. Mais un mouvement vau ce que valent ses animateurs. L'exemple des employé de la R.A.T.P. (métro et autobus parisiens) est convain cant : ils ont fondé une société « Métro Beaux-Arts » qu occupe leurs loisirs; plusieurs centaines d'entre eux des sinent, peignent, sculptent, modèlent des céramiques le directeur de leur école, M. R. Boulay, excellent artiste sait les aider, les entraîner en respectant la personnalité

e chacun. Le résultat est que leur salon l'emporte sur es manifestations de professionnels attardés et orgueil-eux.

C'est dès l'enfance, dans les écoles mêmes, que com-ence aujourd'hui l'initiation à l'art, au goût de l'art. Depuis quelques temps on se décide à étudier les dessins les enfants; on en tire de très précieux renseignements ur le caractère de chacun, ses goûts, ses moyens, ses nomalies; on en fait des tests sûrs, et même une théra-eutique efficace. Mais aussi c'est un moyen éducatif le premier ordre tant pour la formation individuelle que our l'entraînement social au travail en commun. Des quipes d'enfants de la région parisienne ont participé ette année à un concours d'illustration, en frises de apier découpé, de leur livre de lecture préféré. Les ésultats là aussi ont été très heureux. Le besoin de 'art comme moyen d'expression est manifeste — il le ut de tous temps, c'est une caractéristique de l'homme. Mais l'éducation du goût en doit être l'indispensable complément. Il n'est pas indifférent à l'avenir d'un pays que le goût de l'art, de la peinture, du paysage, supplante la belote ou la pêche à la ligne. C'est un pro-grès vers l'indépendance, l'esprit critique, l'amour de l'humanité. Peut-être est-ce pour cela que l'effort dans ce sens n'est pas également soutenu partout.

La peinture *e cosa mentale,* disait Léonard. A côté, les arts de la matière, les arts du feu (grès, céramique) ont attiré de nombreux artistes. C'est un aspect arti-sanal de l'art qui touche le cœur du public, que ce soient les grès de grand feu d'Ivanoff, les assiettes de Picasso, les poteries de Mouly, de Mestre, il y a dans l'exercice de cette profession un contact avec la terre, un aspect manuel sensible qui est immédiatement communicable à tous. Après 1944, trop d'artistes de second plan se lancèrent dans l'aventure céramique, car le public ache-tait. Mais ce public, s'il n'a pas une notion précise des difficultés d'un tel art, a su juger le résultat et a retiré

sa confiance à la légion de ceux qui n'en étaient pas dignes. Il revient maintenant aux vrais maîtres de la terre, du feu et des hasards.

Un autre artisanat directement appréciable est celui du bois. Un homme comme Noll le connaît mieux que quiconque, dans la nature de ses différentes essences, des plus connues de nos pays aux plus rares et exotiques. Il sait en tirer les plus beaux effets de surface, jouer de leurs veines. Qu'il sculpte des pots, des coupes, des assiettes ou des meubles qui semblent avoir poussé tels quels dans quelque étrange forêt vierge, ou des formes abstraites, souples et ondulantes dans leurs entrelacs rythmés, c'est toujours le même génie créateur appliqué à la matière qu'il suit sans la brutaliser ni la violenter jamais.

Les œuvres où l'art véritable s'allie à un matériau commun — terre, grès, bois — et à des formes d'usage courant touchent par une sorte de côté magique, où l'on sent qu'elles dépassent leur destination première d'objet pour entrer dans un paradis supérieur, celui de la création artistique.

A la recherche d'un art.

Lorsque manque ce sol ferme d'une matière connue, le public est plus désorienté. Ce n'est pas faute — à Paris tout au moins — de possibilités de s'instruire. Au contraire, parmi les mille manifestations de l'année, le difficile est de faire un choix équitable et de visiter, dans les esthétiques les plus diverses, les expositions qui offrent un réel intérêt. Car le goût se forme à la connaissance, le jugement s'affine par une longue fréquentation. Naturellement la foule se porte d'abord vers ce qu'elle connaît traditionnellement : les paysages hollandais du XVII[e] siècle par exemple. Et il est bon qu'il en soit ainsi; l'art est un tout dans lequel la connaissance des chefs-d'œuvre du passé prépare à goûter ceux du pré-

ent et de l'avenir; même une exposition comme celle de Claude Audran (1658-1734) intéresse un autre public que es spécialistes. Cet artiste décorateur, cet « enjoliveur », omme on disait en son temps, dont la presque totalité es dessins conservés appartient à la Suède, qui nous les aimablement prêtés, fut un des artisans de l'évolution u style décoratif qui, dès la fin du XVII^e siècle, infléhit le style Louis-XIV vers celui de la future Régence. Cette page de l'histoire de la décoration française rejoint elle du début du XX^e siècle.

Ce goût manifesté pour l'art des siècles passés est eut-être aussi, de la part du public, une réaction de anique devant cet art moderne dont on dit tant de mal, t dont quelques exemples aperçus par hasard ont donné ne impression apocalyptique : le classique est un refuge, n exorcisme. Mais le goût en existe; il suffit d'avoir vu a foule qui voulait visiter, la veille de la vente publique, a collection N.K., une des plus belles du monde, comortant soixante-douze pièces, surtout hollandaises et lu XVII^e siècle.

Pour l'amateur courageux qui veut suivre toutes les tapes jusqu'aux plus récentes manifestations de l'art, e lui est facile en tous temps, si nombreuses et diverses ont les expositions. Les œuvres dites figuratives sont es plus fréquentes, mais cela n'empêche pas de vastes nsembles d'être consacrés aux abstraites. « Rythmes t Couleurs », chez Bernheim, rassemble les principaux naîtres des vingt dernières années, y compris les grands précurseurs Klee et Kandinsky. On y passe de Léger à Schneider — du plus figuratif au plus abstrait — par Villon, Pignon, Miro, Braqué, Herbin, etc.

L'intérêt de ces confrontations d'esthétiques différentes et d'œuvres d'une même époque est d'amener peu peu l'amateur à comprendre que la distinction trop ameuse figuratif-abstrait n'a aucun sens. D'abord on passe insensiblement d'un terme à l'autre et, selon les goûts de chacun, on peut placer ici ou là la barrière.

Ensuite les problèmes propres au tableau sont identiques : matière, pâte, tons, disposition et équilibre des formes, du trait, des surfaces colorées. Les différences sont au nombre de deux : on ne retrouve pas chez les abstraits de formes déjà connues de la nature, ce qui déroute ceux qui jugent un tableau d'après la fidélité de l'imitation du modèle; et la perspective classique n'a plus de raison d'être, d'autant plus que les préoccupations de ces artistes sont le plus souvent murales ou planes. Si l'on veut bien réfléchir un instant, quel écart est le plus vaste, d'un Poussin aux Fauves, ou des Fauves aux abstraits? J'entends bien : dans le domaine pictural, et non dans celui de l'idée directrice.

Il est aisé de s'approcher progressivement de l'art actuel. L'exposition d'art sacré nous trace un chemin. Plus lente est la voie des expositions. On a vu La Fresnaye, un des plus typiques représentants du Cubisme — auquel il ne vint que vers 1912 — qui n'était pas sa véritable vocation de peintre, mais d'intellectuel; on a vu Othon Friesz, inégal dans son œuvre, mais particulièrement doué, et qui fut, après Vlaminck peut-être, le plus vrai des Fauves. On remarque bien chez Friesz la lutte incessante entre le magnifique peintre de tempérament qu'il était, et le peintre d'école qu'il s'entêta à devenir, d'ailleurs avec succès. C'est cette distinction que le public ne fait pas toujours. Un peintre de tempérament se laisse souvent aller à des solutions de facilité mais il est très séduisant, à première vue. Il faut plus d'habitude et de connaissances pour goûter un artiste patient et volontaire qui vise, non à l'effet, mais à l'harmonie et à la perfection plastique et technique.

Une œuvre peut aussi s'appuyer sur des théories non picturales : ainsi le Sud-Africain Canitz qui, par amour de son pays, s'attache à en reproduire le plus fidèlement possible les paysages et nous en donne une vision documentaire instructive.

Comment serait-il aisé pour un amateur de « choisir »

un art, alors que les artistes par milliers tourbillonnent à la recherche d'un mode d'expression artistique valable ? Un artiste comme André Masson, dont le nom semblait garant de goût et de qualité, tombe dans une période de décomposition pénible. Seuls peut-être les critiques ne l'ont-ils pas vu, éblouis par son passé ? En sens contraire, André Marchand s'élance avec des forces neuves, un esprit clair, à la conquête d'une nouvelle vérité et d'une nouvelle gloire.

A la recherche de l'homme.

Mais alors, sous quelle impulsion choisira l'amateur, puisque le goût n'est pas arrivé à un point d'éducation optimum, puisque la technique, le métier lui sont trop étrangers pour qu'il puisse en juger valablement ? Trois causes, semble-t-il, peuvent intervenir. Le consentement universel : bien des gens n'oseront avouer leur ennui devant tel chef-d'œuvre, classique aussi bien que moderne; passons : ils ont *lu* que c'était un chef-d'œuvre. En second lieu, un aspect déjà familier : un Catalan sera touché par un paysage du Canigou, même médiocre; une personne dont l'enfance se sera déroulée à l'ombre d'un affreux tableau de famille s'attendrira devant une toile qui lui en rappellera les tons ou l'architecture. Enfin, à condition toutefois que l'œuvre reste dans les limites de ce qu'admet le spectateur comme formes et couleurs, c'est le caractère humain qui fait la force d'un tableau. Une toile montre l'artiste comme une main, une écriture. Plus, même, car c'est à la fois création, imagination, exécution, mouvement, sensibilité... rien n'est plus complexe. Les races, les classes sociales, la culture, les goûts les plus intimes s'y décèlent.

Préciser dans ce domaine demanderait de longues études, des analyses approfondies; mais c'est aussi le domaine que saisit d'un seul coup l'intuition, plus ou moins pénétrante, outil toujours valable cependant.

C'est aussi, en dernier ressort, ce que veut réaliser tout artiste : une image parfaite de soi-même (image voulue ou image spontanée : les deux se sentent, se voient, se distinguent).

Il n'existe peut-être pas deux êtres humains rigoureusement semblables, ni rigoureusement différents. L'humanité est une masse de variations infimes sur un même thème. Il en est de même de l'art. Bien que peu d'hommes soient créateurs, on en trouve toujours de très voisins, et qui ont leur public empiétant l'un sur l'autre sans se superposer exactement. C'est dans ce continuum artistique et humain qu'il faut se mouvoir désormais, dresser des divisions toujours arbitraires, imposer des cadres de travail. Nous essaierons de justifier prochainement cette intention.

ROBERT VRINAT.

Quelques romans allemands.

1. Hans Werner Richter : *Les Vaincus* (Éd. de Flore).
2. K.-H. Helms-Liesenhoff : *Gretchen sans uniforme* (Julliard).
3. Walter Jens : *Le Monde des Accusés* (Plon).
4. Théodor Plievier : *Les Requins* (Amiot-Dumont).

Nous étant dit que le livre lu dans la demi-paix d'aujourd'hui a été fait par un soldat allemand; que ce soldat, nous l'avons peut-être coudoyé dans une rue de Paris, que peut-être nous avons entendu sonner ses bottes sur les Champs-Élysées ou à Montparnasse; ne vouloir cependant juger que sur le plan de la psychologie, sur le plan de l'humain, sans l'exigence d'un *mea culpa*, avec la seule garantie d'une sincérité totale — je ne pense pas qu'on puisse demander plus à un lecteur français. Même en ce cas, déçu neuf fois sur dix, il inclinera à l'indulgence s'il songe que l'inactivité tue l'organe, ou du moins le rend pour longtemps inapte. Ils sont légion, les poètes allemands entre vingt-cinq et trente-cinq

ns, les romanciers du même âge, les uns et les autres pris
'une fringale de rimer, de conter, de faire entendre au
ıonde leur désespoir, un désespoir qui tourne vite au réqui-
itoire. Curieux ouvrages !

Parmi ceux-là mêmes qui passent la frontière et qu'un
diteur français nous donne en traduction, bien peu satisfont
otre sympathie de principe. En voici cependant quelques-uns
ui, à des degrés divers, valent qu'on en précise la portée.

Avec ses trois cent soixante-cinq pages, *Les Vaincus*, de
Hans Werner Richter[1], se présentent comme un document
ésenchanté. Il s'agit de l'odyssée de quelques combattants de
a Wehrmacht, aux prises avec les Américains à Cassino,
attus, prisonniers, amenés outre-Atlantique. Parmi eux, des
ıazis de conviction, d'autres qui l'étaient par habitude, ou fai-
ılesse, très peu d'anti-hitlériens. Ces derniers, non pas sa-
ıoteurs de guerre, démoralisateurs par système ni complices
le l'ennemi. Non. L'Allemagne les a mobilisés pour une
guerre qu'ils savaient injuste. Refuser de prendre les armes
ût été moins inutile encore que spectaculaire. Ils prévoyaient
a défaite et que, dût leur orgueil en souffrir, il était inéluc-
able qu'elle leur fût infligée par des étrangers.

Ainsi pense Gühler, et Gühler incarne l'auteur. S'il n'a pas
ıbjecté à son enrôlement dans la Wehrmacht, s'il a fait la
guerre partout où la volonté des maîtres de l'Allemagne nazie
ui a imposé de la faire, Gühler-Richter espérait secrètement
que la captivité le libérerait, qu'il serait moins étouffant de
vivre derrière les barbelés américains que dans une unité alle-
mande. Désillusion. Dans les camps, il retrouve les mêmes
ıfficiers que sur le champ de bataille : les officiers nazis.
Investis de la confiance du vainqueur. La loi du camp est
une loi nazie. Quiconque s'y dérobe est sûr de son compte :
bastonnade, torture, puis, s'il le faut, pendaison. Cela, en
pleine Amérique, en pleine démocratie américaine. Exagéra-
tion romanesque ? Il y a lieu de penser que non. Les vain-
queurs sont convaincus que tout Allemand est nazi (inutile
alors de changer les cadres). Par ailleurs, ils respectent jus-
qu'aux limites de l'absurde la liberté des prisonniers (d'où
ignorance — réelle ou feinte — des passages à tabac). Le
roman se clôt par la remarque de Gühler : « Il faudra tout
de même bien qu'on en sorte, de cette sale machine ! »

Désillusion, mais l'espoir est au bout... Une même leçon

est à tirer du roman de K.-H. Helms-Liesenhoff [2] : *Gretchen sans uniforme* — plus véridiquement intitulé en allemand : « Démobilisation de l'Armée féminine. » (Pour les lecteurs hésitants, précisons que la couverture sous laquelle on trouve l'ouvrage dans le commerce donne à tort l'impression d'un roman licencieux.) Il ne s'agit pas que de femmes-soldats dans ce récit, non plus d'ailleurs que les femmes-soldats n'étaient les seules héroïnes du roman précédemment traduit sous le titre : *Gretchen en uniforme*. Helms-Liesenhoff a vécu et nous fait vivre les premières années de l'occupation en Allemagne. Une misère indescriptible. Un désordre dantesque. Une immoralité sans frontières. Quelques hommes, parmi ceux qui eurent à souffrir du joug hitlérien, et que la défaite a solidarisés avec les coupables, quelques hommes n'ont pas perdu tout espoir. Il y a un journaliste, en particulier, et un professeur d'université qui consument leur idéal au service de la jeunesse allemande. Les occupants ne seront pas toujours au niveau de leur tâche. Le journaliste se verra arrêter par les Américains de la même façon que, dix ans auparavant, par la Gestapo. L'accusation étant fausse, on le relâchera, pas assez vite cependant pour que l'effort de deux années ne soit tout entier à reprendre. Ici aussi, on le voit, l'auteur, non suspect de néo-fascisme, ne considère pas les Alliés sans une grande amertume : la désillusion est aussi profonde chez Helms-Liesenhoff que chez Werner Richter (il est curieux de noter que ce qui arrive au héros-journaliste de *Gretchen sans uniforme* est *réellement* arrivé, et dans des conditions très voisines, à l'auteur même des *Vaincus* : il dut, par le fait de l'occupant, abandonner la direction, en 1947, du journal allemand *Der Ruf*).

A la suite de ces deux ouvrages qui, s'ils sont d'imagination, ne nous en rapportent pas moins des faits historiques, nous changeons de genre, mais non d'atmosphère, avec *Le Monde des Accusés*, de Walter Jens [3]. L'affabulation est ici toute fantaisiste, ce qui ne veut pas dire qu'elle vaille de n'être pas prise au sérieux. Si, volontairement, l'auteur a tu les noms géographiques et les patronymes réels, on n'a aucune peine à replacer les événements au cœur de l'Allemagne nazie — mettons entre 1935 et 1938. Tout le livre tend, à la manière de Kafka, à démontrer par quel processus d'aliénation spirituelle la justice peut faire de tout accusé un cou-

ble. La méthode est devenue si (affreusement) banale que n risque aujourd'hui de ne trouver qu'une piètre nouveauté cette espèce de conte. Je dis bien de *conte*, et j'ajouterai de nte fantastique. Mais le malheur du temps a voulu que us vivions, à peu de choses près, des contes pareillement ntastiques... Sous la plume de Jens, on voit triompher la us lourde, la plus étouffante injustice, dans l'atmosphère une caverne de vampires, d'un repaire de sadiques. Nous nfonçons d'un degré dans la désespérance.

Les Requins, de Théodor Plievier[4], avec plus de soleil, — action se passe dans un port chilien — et une prodigalité opicale, ne nous apportent pas un souffle plus salubre. L'uvers, où nous introduit celui qui écrivit *Stalingrad*, est tout ussi désespéré que celui de Walter Jens. L'Allemagne est in — miraculeusement absente — de ce livre. Il y est quesn non de soldats ou de citoyens d'une nation de proie, mais marins, de marins qui sont tôt ou tard dévorés, eux aussi, r des animaux sauvages, des requins à face humaine... Ce cit qui s'est voulu un récit *d'évasion*, on le constate, ne nous *argit* guère. Il est beau, parce qu'il est poignant et qu'il meure vrai. Ces hommes que la faim oblige à s'enrôler ns l'équipage de bateaux marchands ont une dure expéence de la douleur. Ils sont toujours les mêmes, companons d'une fraternité de gueuserie, troupeau qu'on tond et tond jusqu'au cuir, dont on se débarrasse après usage. eurs exploiteurs sont les propriétaires de navires et ceux u'on appelle les rabatteurs (*les requins*), parce qu'ils ont nission de vendre des marins aux capitaines brigands. Les noutons n'ont pas perdu tout espoir de libération, mais ils e consentiront jamais à le réaliser en passant du côté des equins : si c'était là le seul moyen de ne plus être tondu, les noutons préféreraient être tondus jusqu'à la fin des siècles.

Nous n'avons pas le temps de nous livrer au jeu des analoies. Peu importe qui Plievier cache derrière les rabatteurs t sous le masque des exploités. Tout naturellement, son derier livre se place au côté des romans de Helms-Liesenhoff, e Richter, de Walter Jens. A eux quatre, ils nous permettent l'entrevoir le visage de l'actuelle littérature allemande, non elle des maîtres, mais celle des générations venues à maturité ux environs de 1935 (Jens a à peine vingt-huit ans aujourl'hui). On peut prédire que, si les promesses sont tenues,

quelques-uns d'entre eux ne seront pas indignes de leurs aînés.

H. Fronsac.

Romans et couronnes.

1. Pierre Molaine : *Les Orgues de l'Enfer* (Corrêa).
2. Serge Groussard : *La Femme sans passé* (Gallimard).
3. Paul Colin : *Les Jeux sauvages* (Gallimard).

Fallait-il les servir chauds ? Froids ? Préférons-les tièdes. Pas encore éteints, les flambeaux du Goncourt, les torchères du Fémina, les pétards du Renaudot ! On ferraille autour du lumignon, on s'escobarde par voix de presse, on parle de tout, sauf (*sic transit*...) des héros — ou des victimes (ceci dit sans la moindre envie de faire la petite bouche : il est des victimes dont on ne renoncerait pas toujours à partager le sort...). Nous ne pensons pas — mais nous ne sommes point septuagénaire — qu'un « écrivain qui accepte un prix est déshonoré » (Paul Léautaud *dixit*). L'honneur a-t-il rien à voir là dedans ? Entrent en compte, par ordre d'importance : le talent, la politique (au sens large) et la chance.

Avant qu'elles soient fanées, examinons donc les dernières couronnes. Du talent, Pierre Molaine, Serge Groussard et Paul Colin en ont : leur conte se laisse lire. Histoire de fous, sous la plume de Pierre Molaine [1]. Roman policier chez Serge Groussard [2]. Récit d'aventures par Paul Colin [3].

L'histoire de fous est poignante. Sans doute, ces fous ne le sont-ils qu'à demi. Leurs moments de lucidité étaient indispensables à l'auteur et aux lecteurs : à l'auteur pour rester humain, aux lecteurs pour reprendre souffle. Au vrai, il ne se passe rien dans le tumulte des *Orgues de l'Enfer*, sinon des crises, des électro-chocs, des gueulantes, des désespoirs, des amours gigantesques. Les fous sont bavards. Ils ont pour eux l'éloquence, dont l'éventail est illimité. Ils ont contre eux la logique. Entre l'une et l'autre, s'insère la pitié. Celle que nous ne pouvons dénier à des créatures « marquées de tous les poinçons, tampons et estampilles, frottées de tous les climats, saupoudrées du sel des ans »...

Serge Groussard a choisi pour héroïne une meurtrière.

le dont les journaux disent : « Mado, la châtelaine blonde, ué. » Alors qu'elle a assassiné son époux dans les envi- s de Briare, Mado, alias *La Passante*, alias *La Femme s passé*, veut se constituer prisonnière à Paris. Les trains manquent pas à destination de la capitale. Cependant, la telaine blonde choisit le moyen de locomotion le plus lent rès le footing) : une péniche. Vie des mariniers, poésie viale, idylle ponctuée de systoles, de marchandages, de ables rugueux, techniques ou sentimentaux. Ça dure cinq rs. Le cinquième, séparation des amants, douleur en gri- lle, résignation de la meurtrière. C'est tout.

Avec Paul Colin, l'aventure court. Quatre gamins, deux rçons (Jean-Jacques, François) et deux filles (Claude, De- e) suivent la pente naturelle, celle qu'un autre Jean-Jacques na comme méthode éducative. La pente naturelle dévale r forêts et labours, à travers fleurs et limon, sous les feux juillet et sous les brouillards d'automne. Jean-Jacques y ursuit Denise, qui allèche François, que guigne Claude. extricables appétits, haine traversée de tendresse, caresses glantes, étreintes lacérantes, folie, mort. Le décor est lognot (très cinématographique : étangs, digues, hêtraies), ec des hors-d'œuvre parisiens. L'histoire est longue, et rès trois cent quarante-huit pages, rien n'empêcherait elle durât longtemps (par exemple jusqu'à l'extinction des ois survivants).

Tels sont ces romans sur lesquels les jurys littéraires ont tiré l'attention. Par pis aller, leurs modestes talents justi- ent les lauriers. Quant au facteur politique, nous le verrons ns la nécessité imposée aux académiciens Goncourt de tran- ger, de se trouver en terrain *neutre*; et pour les membres du enaudot et du Fémina, dans les garanties tout de même nfortables, à défaut de mérites éclatants, que présentent es romanciers tous deux auteurs de plus de quatre romans.

Moisson moyenne. Il en est des livres comme des pommes : s années pauvres succèdent aux bonnes années. Ce peut tre la chance de nos lauréats que d'avoir été publiés en 950 — et qu'un ouvrage comme *La Mort du Petit Cheval*, 'Hervé Bazin, méritât assez de crédit par sa propre valeur our que les couronnes lui fussent jugées inutiles.

MAURICE CHAVARDÈS.

To be or not to be.

1. Hervé Bazin : *La mort du petit cheval* (Grasset).
2. Micheline Peyrebonne : *Leur sale pitié* (Amiot-Dumont).
3. Guy Verdot : *Je ne suis pas d'ici* (Robert Marin).
4. Rousseau-Bellier : *Mon petit ciel* (Plon).

On ne peut tout de même passer sa vie à raconter sa vi Je suppose qu'on la raccourcit ainsi notablement. Le dernie Bazin (car on dit maintenant le dernier Bazin comme on d le dernier Montherlant ou le dernier Delly) va nous serv d'étalon gradué. Nous nous servirons désormais de la mo d'un petit cheval [1] pour mesurer la vitalité d'un coup de poin dans le visage d'une mère, d'un coup de tête dans les mu familiaux. Nous voici bien avancés. Le premier Bazin nou avait surpris : quelle étonnante façon de jouer et de la vipè et du poing ! Le second nous chatouilla : quelle insolence Le troisième est comme le joueur de belote qui montre so jeu. Cette révolte sociale, cette haine maternelle, eh bien elles viennent d'un gosse prolongé, pas du tout d'un révolu tionnaire familial. C'était un dada, c'était faire du scept cisme comme on fait de la septicémie et, quant à la mère nous avons cru assez qu'elle était une montagne à dynamite Mettons aujourd'hui beaucoup d'humilité à reconnaître qu'el était la décoration, le grand cordon de cet habile fils. Bie sûr, nous n'avions qu'à nous en apercevoir dès le premie volume. Mais il eût fallu, pour ce faire, que Hervé Bazin ai trois fois moins de talent qu'il n'en a.

Le petit cheval a fini de ruer, s'étant aperçu qu'il donnai du sabot dans le vide et se trouvant fort bien de s'être trouv lui-même, d'aimer sa femme et ses enfants. Mais le théâtr des ruades n'est pas resté vide une seule minute. Une insc lence à peine réduite en cendres, une véritable haine brûle sa place. Et celle-ci nous gêne réellement, parce qu'elle nou frappe au bon endroit. Nous savons que le second Michelin Peyrebonne, s'il arrive un jour, n'étouffera pas le feu du pre mier [2], car c'est un vrai brûlot nourri de grandes haines, j veux dire de souffrances. C'est aussi l'histoire d'une sourd qu'un « va-t'en ! » pousse hors du monde, qui a horreur de l

tié parce que la pitié agrandit les blessures et se tapit sur son al pour y mesurer les progrès de sa sauvagerie — une firme chassée et se chassant. La surdité est un malheur, elle fera une arme. Elle s'est dit « épouvantée des heures à avance par tout contact humain », elle dira : « Je ne puis mmunier ni avec ceux qui souffrent ni avec ceux qui ne uffrent pas », déjà précipitée au sein d'une splendide indifrence, là où elle échappera aux autres, à nous tous et même son mal, étouffé comme un scandale.

To be or not to be, c'est bien la seule question. Être, c'est ouvoir plonger sa vie dans celle des autres; ne pas être, c'est re seul au point de ressentir le vertige à l'instant de se onger dans sa propre vie. Recherche des autres, recherche u prochain : parce que le romanesque de ce temps est tout ns cette quête, il cesse du même coup d'être un jeu hors e nos questions à nous tous. Voyez le Sylvain de Guy Verot [3], mort lent et supplicié chinois que ce provincial. Paris e le fait pas renaître parisien, il croit vivre au milieu d'insoires, d'âmes madrépores, d'êtres en plancton, en lactance, n plasma. Il se ronge une galerie sous l'écrasement urbain, herchant le rapport personnel, le Copain, liquidant au pasge sa rancœur en feu d'artifice, et ne trouve rien.

Un autre qui cherche désespérément le Copain, c'est le auvre type de Michel Rousseau-Bellier [4]. Pas de fenêtre non lus au bout des doigts de celui qui tâtonne, pas de comunication. Il n'arrive même pas à montrer qu'il aime, il 'arrive qu'à aimer sa femme de loin, du bout de huit cents ilomètres. Mais alors cette Christine est Dieu pour lui, son etit ciel inaccessible, car l'on n'a pas des bras de huit cents ilomètres pour serrer ce que l'on aime ou ce que l'on cherhe. Le prochain lui paraît tellement nécessaire, lui est tellement vital qu'il est pour lui Dieu lui-même et qu'il meurt le ne pouvoir l'embrasser. « Nous créons Dieu, se dit-il en désespoir de cause, pour soutenir notre faiblesse. » Mais Dieu, c'est l'autre, l'insaisissable et indispensable deuxième tre humain sur terre, à côté de soi, grâce à qui vivre ne serait pas amortir l'être dans une étoupe sans fin.

G. Venaissin.

THEATRE

Ainsi la « farce » des *Caves du Vatican* a été représentée devant le président de la République et le Conseil des ministres. Spartiate, le jour, devant les Commissions des Finances de ses Assemblées, athénienne, le soir, dans les Théâtres nationaux, la IV^e^ République a couronné le vieux mage immoraliste. Quelle page pour le *Journal* !

Car, n'en doutons pas, M. André Gide assiste à son apothéose avec ce regard intelligent et méphistophélique que n'oublieront jamais ceux qui ont vu sur l'écran l'auteur de *La Porte étroite* dans son numéro de *La Vie commence demain*. M. André Gide ne peut être dupe que de lui-même. Mais il peut l'être et il le fut à l'instant où il n'eut pas le réflexe de repousser l'idée de porter à la scène *Les Caves du Vatican*. Comment tirer d'un roman une pièce qui n'y est pas ? *Les Caves du Vatican*, d'ailleurs, ne sont pas un roman pour de multiples raisons et en particulier parce qu'il leur manque cette armature dramatique essentielle à toute action, *drama*.

M. André Gide, mieux que personne, sait que *Les Caves du Vatican* ne sont pas un roman : la couverture du livre porte « sotie » et son auteur a toujours dit que son premier « roman » était *Les Faux Monnayeurs*. Mais une « sotie »[1] est comique et la « sotie » ne serait-elle pas une « farce » en puissance ? L'erreur de M. André Gide est de n'avoir pas compris que le comique de sa « sotie » tenait à la présence visible et permanente, à côté du « peuple sot ou fol », d'un personnage qui est tout le contraire d'un sot ou d'un fol : M. André Gide lui-même. Amédée Fleurissoire, Julius de Baraglioul, Lafcadio et les autres nous amusent tant que nous les voyons exister dans le regard amusé de M. André Gide. Leurs aventures ne signifieraient qu'une impuissance de l'imagination fabulatrice sans les reflets chatoyants d'une intelligence qui se moque de cette impuissance même et qui en

1. « Sorte de satire allégorique dialoguée où les personnages étaient censés appartenir à un peuple imaginaire nommé le peuple sot ou fol, lequel représentait, aux yeux des spectateurs, les dignitaires et les personnages du monde réel. » Littré.

ue. Ce sont des marionnettes dont le montreur se montre. ıchez-le : que reste-t-il ? Ce que vous pouvez voir sur la ne de la Comédie-Française. C'est-à-dire à peu près rien. Bien sûr, vous verrez le compartiment de chemin de fer où ıfcadio cède à la tentation métaphysique de « l'acte gra- it » et fait jouer, aux dépens d'Amédée Fleurissoire, la loi ysique de la chute des corps. Vous verrez même un wagon- staurant de la belle époque. Vous verrez une collection de bleaux, le château Saint-Ange et la colonnade de Saint- erre, l'intérieur cocasse des Fleurissoire et la chambre ro- aine de Carola. Vous verrez bien d'autres choses encore ıi méritent le dérangement. Mais, quand on a constaté que nterprétation est simplement inoubliable, que les machinis- s de la maison se surpassent, que les costumes et les dé- ors sont d'une goût parfait, il faut ajouter : c'est bien le oins !

Mais ne prenons pas cette pseudo-farce au tragique. De part de M. André Gide, ce n'est qu'un acte gratuit. Quant la Comédie, son affiche présente *La Double Inconstance*, *Conte d'hiver*, etc.

M. Henry de Montherlant présente deux pièces, au Théâ- re de la Madeleine et au Théâtre Marigny : la seconde com- ense la première.

Ils sont trois, mais ce n'est point le trio traditionnel. Ravier : cinquante-huit ans, le mâle cent pour cent, anti- uaire extrêmement riche, riche comme on l'était dans les ontes de fées. Mlle Andriot : soixante ans, celle qu'on ne rend pas dans ses bras et qui s'adapte à son destin en ssayant d'être celle qui ne prend pas dans les siens. Mlle Christine : vingt-cinq ans, la jeune fille, autant dire e monstre.

Acte I. Ravier à Christine : Je découvre en vous « une ource globuleuse » de fraîcheur; je vous offre ce sentiment are qu'est l'amitié totalement désintéressée d'un homme iche et pourvu de trois maîtresses et demie; il est vrai que ette amitié se montre passionnée, envahissante, exclusive omme un amour sans refoulement; c'est pourquoi la petite fille « aigre » répond : « Non ! »

Acte II. Mlle Andriot à Ravier : Ne faites pas l'idiot; vous savez parfaitement que depuis sept ans mon cœur brûle pour

vous d'un amour qui se contenterait d'être maternel; *exit* Ravier à Christine : Vous avez refusé mon amitié, il ne reste que le désir; elle prend la fuite.

Acte III. Le papa de Christine est en prison, escroc malgré lui; Ravier a le pouvoir de faire éclater son innocence. Christine sait qu'un service en vaut un autre; Ravier, très digne, commence par dire : « non », car il n'est pas un homme qui... un homme que...; ensuite il dit : « oui », un « oui » enveloppé de variations lyriques et désagréables pour celle qu'il prend dans ses bras.

Bien entendu, ce schème n'est qu'une caricature; mais les personnages de la pièce ne sont eux-mêmes que la caricature de ceux que M. Henry de Montherlant dessine dans ses romans. Ce qui est authentique, dans ces trois actes, c'est le mépris de l'auteur pour les jeunes filles, mépris qui lui dicte ses mots les mieux frappés et les plus frappants. Dès que ce mépris ne soutient plus le dialogue, il ne reste plus qu'une partition pour baryton, soprano et contralto.

Avec *Malatesta*, heureusement, nous sommes très loin de *Celle qu'on prend dans ses bras*, mais la distance est encore grande qui sépare cette pièce du *Maître de Santiago* et plus encore de *La Reine morte*. Il n'y a guère ici qu'un seul personnage; autour de lui vont et viennent de nombreux figurants; certes, quelques figures se détachent, la femme du héros, Isotta, son secrétaire, Porcellio, et surtout le pape on n'ose pourtant parler de personnages pour des êtres dont la présence est strictement limitée à leurs apparitions, des êtres qui cessent d'exister quand ils quittent la scène et auxquels nous ne pensons plus quand ils ne sont plus sous nos yeux. Dans cette histoire, en effet, chacun n'existe que dans et par sa relation à Malatesta, de sorte que l'action se trouve réduite aux quelques scènes qui tissent le destin de Malatesta le reste est intéressant et in-signifiant, non-signifiant. La pièce est faite de quelques faits dramatiques que relient de vastes panneaux décoratifs.

Aussi la discipline de l'action est-elle peu gênante et l'auteur monte sur la scène avec cette assurance qui exprime un sens authentique de la grandeur, mais toujours selon la hauteur. Nul désir de plaire, nulle flatterie, aucune coquetterie sinon, peut-être, celle de n'en avoir aucune, un bel orgueil de poète, qui oublie parfois que le bon goût n'est pas une vertu

ée et exige une continuelle surveillance. On préférerait
, sortant du lit de sa maîtresse, Malatesta ne s'écrie pas :
lénie soit la Providence qui a permis ce péché ! » L'ironie
M. de Montherlant sait provoquer d'autres rires dans la
le.

A un certain degré, l'infamie devient presque drôle. »
Nous vivons en un temps où, Dieu merci, une condamna-
n à mort ne déshonore plus personne. » « Dieu est loin et
hommes sont proches. » « Ce qui me dégoûte dans la
ne, c'est sa grossièreté. » « Personne ne veut rendre un
vice et oublier qu'il l'a rendu. » « A quoi bon recevoir s'il
ıt rendre. » « Toute notre vie se passe à ne pas satisfaire
gens. » « Les pires ennemis d'un homme, ce sont ses
ntemporains. » « Il n'y a pas de grande destinée sans un
ı de mélancolie. » Tel est le climat de la pièce. Quant à son
ion...

Qui est Malatesta ? Nous avons déjà rencontré cette famille
ns *Francesca da Rimini*. Comme Gabriele d'Annunzio,
Henry de Montherlant aime cette Renaissance italienne
s papes cruels et des tyrans artistes, cette époque où l'his-
re et la légende se mêlent sous le signe : *Du sang, de la
lupté et de la mort*. De Malatesta, M. de Montherlant nous
re moins un portrait qu'une suite d'esquisses comme si lui-
ême n'avait pu le comprendre complètement. D'abord Ma-
esta est-il l'homme de sa réputation ? « On m'accuse de ce
nt on me croit capable, et on me croit capable de tout. »
e tout est, en effet, aussi total que vous pouvez l'imaginer
sans doute même un peu plus. Mais fut-il cet assassin, ce
âître, etc. ? Nous ne savons pas et l'auteur n'a pas l'air de
savoir. Il faut donc commencer par admettre que le passé
: notre homme est définitivement caché sous les fleurs dont
le couvre comme sous les ordures dont les autres le char-
ent : pour le connaître, contentons-nous de ce que nous
oyons. Condottiere toujours prêt à mettre son épée et son
eur au service de qui le paie, avec une certaine préférence
our le service du pape, seigneur de Rimini amoureux de sa
lle, grand amateur de statues et de femmes, de manuscrits
d'escrime, Malatesta ressemblerait à quelques autres si
ne hypertrophie de l'imagination n'en faisait un personnage
xtraordinaire.

On présente volontiers le nouveau héros de M. de Monther-

lant comme un grand enfant de cinquante et un ans. « Vou
êtes, lui dit son secrétaire, un magnifique démon et les dé
mons ont toujours seize ans. » Il n'est pas sûr que le démo
de Malatesta soit celui de l'adolescence : son cas relève plu
de la psychiatrie que de la psychologie juvénile. En lui, l'i
magination est la faculté vraiment maîtresse, tenant lieu d'in
telligence, de volonté, de mémoire. Bien significatif est le fai
qu'il dicte sa biographie, et quelle biographie merveilleuse
créant la vérité de son histoire à mesure qu'il la revit pour l
livre.

L'imagination est la faculté des grands hommes, dans l'or
dre de la pensée, de l'art, de l'action. Or, Malatesta n'est qu
« la caricature d'un grand homme », son imagination l'aveugl
et n'a aucune vertu créatrice. Mais ici deux choses nous gênent
l'une dans la pièce elle-même, l'autre dans l'interprétation
« Chacun des personnages de cette pièce, écrit l'auteur
atteint, en agissant, un but contraire à celui qu'il se propo
sait » : Malatesta n'est ni le seul aveugle ni le plus aveugle
l'aveuglement dans l'action est la loi de l'homme. Dans ce
conditions, si le personnage de Malatesta est exceptionnel, so
destin ne l'est pas; ne convenait-il pas alors de choisir ? Ou
nous montrer un « type » hors série, avec un destin hor
série, c'est-à-dire écrire une pièce s'appelant *Malatesta*; ou
illustrer une loi commune de l'action humaine avec des per
sonnages qui seraient des hommes comme les autres, c'est-à
dire écrire une pièce s'appelant *Le drame de l'aveuglement*
Une autre incertitude tient à l'interprétation : Malatesta
« joue avec ses rêves », et ce sont les rêves d'un pauvre
homme qui a lu Plutarque et qui, dans le décor antique de
ses songes, reste un pauvre homme; Malatesta ou *le rêveur
magnifique*, avec tout ce que ces mots comportent de gran
deur et de misère, de dramatique et de ridicule : M. Jean-
Louis Barrault nous fait assister à la chute d'un archange
images et impulsions jaillissent du cerveau, non du corps; la
vie de Malatesta est tout entière dans sa tête; son corps n'est
qu'un organe d'expression; ses « rêves », dansés avec une élé
gance aussi intelligente, sont ceux d'un poète aveuglé par les
dieux.

Froissé par un marché que le pape lui propose, Malatesta
prend son poignard. Un très beau second acte nous conduit à
Rome : le Saint-Père se montre un père habile et bouleversé

imagination de son assassin, qui devient aussitôt son servi-eur. Plutôt un domestique pour lequel sa femme implore un ongé de trois mois; après des détours pittoresques et inutiles troisième acte s'achève dans une scène émouvante, où le ape constate que les bonnes actions ne sont pas nécessaire-ent accompagnées de consolations sensibles et de douceurs, omme disent les spirituels. Malatesta est empoisonné par son ecrétaire, qui a la cruauté de brûler devant l'agonisant les ages de sa biographie, le privant à la fois de sa vie terrestre t de sa vie posthume; ici encore, de beaux morceaux de dia-ogue sur « l'enfer de la reconnaissance » : Malatesta est vic-ime d'un homme qu'il a jadis sauvé et qui ne peut plus sup-orter les chaînes de la gratitude.

Tous les rôles sont composés avec un art qui laisse très égèrement sentir la composition. Les décors et les costumes ont fidèles à l'esprit de l'œuvre, mais on aimerait une somp-uosité un peu plus affranchie du réalisme. La mise en scène oscille entre l'évocation historique et la reconstitution histo-ique : M. de Montherlant et M. Jean-Louis Barrault ne sauraient trop se méfier de la seconde voie.

HENRI GOUHIER.

CINÉMA

Journal d'un curé de campagne,

film de Robert Bresson d'après le roman de Bernanos.

Tirer un film d'un roman de Bernanos semble une gageure, surtout quand ce roman s'appelle *Journal d'un curé de campagne* et ne comporte presque aucune action extérieure. L'entreprise ne pouvait tenter, semble-t-il, que le réalisateur Robert Bresson, dont la carrière cinématographique et les ambitions artistiques sont exceptionnelles. Robert Bresson n'avait pas « fait de cinéma », il avait seulement suivi le travail de René Clair, quand il entreprit *Les Anges du Péché* (1943) sur un scénario du R. P. Bruckberger, avec un dialogue de Giraudoux. On sait la réussite (et le succès) de ce

film extrêmement original qui se déroule dans le cadre du couvent des « Dominicaines des prisons », mais qui s'attache uniquement à l'évolution intérieure des personnages, au drame spirituel d'une jeune fille animée d'une charité ardente, mais orgueilleuse, déchirée entre l'appel d'une vocation impérieuse et l'observation de la règle communautaire. Bresson réalise un second film en 1944, *Les Dames du bois de Boulogne*, dont l'argument est cette fois tiré de Diderot. La transposition dans le monde moderne est l'œuvre de Jean Cocteau. Ce nouveau film, qui s'attache essentiellement à l'évolution psychologique d'une femme jalouse, se propose de rivaliser dans ce domaine avec la littérature. Magnifique exercice de style, cette œuvre remarquable, peut-être à cause du décalage entre le sujet du XVIII[e] siècle et le cadre moderne, peut-être à cause de son dépouillement et de sa rigueur, ne touche pas le grand public.

C'est tout. Avec deux films seulement, Bresson s'est classé parmi les plus grands réalisateurs français. On comprend mieux, à la lumière de ses deux premiers films, pourquoi il a été tenté par *Journal d'un curé de campagne*. C'est précisément parce que ce livre ne comporte pas d'intrigue, pas d'événements, parce qu'il est l' « histoire d'une âme ». Le projet d'adaptation remonte à plusieurs années et a subi toutes sortes d'avatars. Aurenche et Bost, sans doute nos meilleurs scénaristes dialoguistes, avaient écrit une première adaptation. Était-elle trop libre et trop « cinéma » ? Soumise à Bernanos, elle fut refusée. C'est alors que Robert Bresson choisit le parti de *la fidélité totale* dans une nouvelle adaptation qu'il fit cette fois lui-même. Tout le dialogue et tout le commentaire de l'œuvre définitive sont, textuellement, de Bernanos, et le film suit le livre pas à pas. Le scénario définitif ne put malheureusement être soumis à Bernanos (mort entre temps, en 1948), mais il reçut l'approbation de M. l'abbé Pézeril, exécuteur testamentaire de Bernanos pour la partie religieuse de son œuvre.

La réalisation du film s'est étendue sur presque toute l'année 1950. Bresson a voulu tourner dans le cadre même où Bernanos avait situé l'action, dans un village du Nord de la France. Réalisé en décor réel ce film où l'auteur n'a voulu s'attacher qu'à l'évolution intérieure est d'une exactitude minutieuse pour tout ce qui concerne les détails extérieurs.

a photographie, sans recherche apparente, parvient à évo-ter la lumière voilée du Nord, les arbres dépouillés d'un rc pendant l'hiver, les routes boueuses. La minutie de Bres-n, le soin qu'il apporte à la mise en scène de chaque plan » sont devenus proverbiaux. Il n'hésite pas à faire commencer vingt fois un plan qui durera dix secondes à écran (et pour lequel il retiendra souvent une des premières ises de vue). Une fois toutes les scènes terminées et l'é-uipe rentrée à Paris, il exige de retourner dans le Nord pour urner des raccords apparemment sans importance et que ut autre aurait réalisés en studio. Il a utilisé finalement ès de cent mille mètres de pellicule pour un film qui en mportera trois mille. Le film annoncé pour la Biennale de enise, en septembre, n'est pas encore entièrement terminé, ux yeux de l'auteur, en janvier.

Tous ces détails n'ont pas seulement un intérêt pittores-ue; ils font de Bresson un auteur à part dans le domaine u cinéma, un « Flaubert de l'écran », comme l'écrivait ierre Leprohon dans *Radio-Cinéma*. Rapprochement éclai-ant et valable, car chez Bresson comme chez Flaubert on étrouve le même souci exigeant de documentation et d'exacti-ude, la même minutie dans l'écriture et le style, la même areté des œuvres (aux deux sens du mot), le tout ordonné u même but : fouiller d'une manière presque scientifique la sychologie des personnages.

Le problème de l'interprétation était particulièrement dif-icile à résoudre dans le cas du *Journal d'un curé de campa-ne*. Bresson a cherché pendant des années un interprète qui onvienne pour le rôle du curé. Il a vu des centaines de jeu-es gens, des séminaristes, des prêtres même. Le comédien inalement choisi est un inconnu, venu de Belgique, Claude aydu. Robert Bresson le reçut longuement chaque semaine, endant plus d'un an, avant de prendre une décision. En ttendant, Claude Laydu se pénétrait de l'œuvre de Bernanos. Pendant tout le tournage il gardera dans sa poche le roman t s'y reportera avant de jouer les scènes difficiles « pour se replacer dans l'atmosphère ». Le conseiller ecclésiastique du film, un prêtre de la Mission de Paris qui exerce le métier d'électricien de studio (et qui, pendant la réalisation du film, travaillait avec les autres membres de l'équipe), emmena, avant le tournage, Claude Laydu dans des paroisses rurales où il vécut la vie du clergé local.

Le résultat d'une si longue préparation est étonnant. Claude Laydu, avec son visage maigre et son allure presque adolescente, semble vivre de l'intérieur le rôle du curé.

Les autres interprètes ont été choisis avec autant de soin et sont, presque tous, des inconnus. Pour jouer le rôle du curé de Torcy, Robert Bresson finit par convaincre son médecin qui exerce à Paris et n'avait jamais songé à « faire du cinéma ». Chantal, la fille du comte, semble (qu'elle nous pardonne) jouer son rôle au naturel. Les enfants du catéchisme, les paysans que l'on aperçoit, ont été choisis parmi les habitants du village même où l'on tournait.

C'est le résultat de tant d'efforts que jugera le public qui, après tout, n'a pas à se préoccuper de la méthode de travail de l'auteur. Ce film risque, évidemment, de le dérouter parce qu'il ne se présente pas comme un autre film, parce qu'il ne sacrifie pas aux règles dramatiques qui gouvernent habituellement le cinéma et exigent une intrigue construite pour « ménager l'intérêt et susciter la curiosité ». Le mode d'exposition choisi par Bernanos dans son livre est intégralement respecté; au cours de la première partie du film nous voyons sans cesse le curé d'Ambricourt écrire son journal, nous suivons sa main qui trace ligne après ligne sur les pages d'un cahier d'écolier (c'est, notons-le, l'écriture de Bresson lui-même), et nous entendons le texte de Bernanos dit par Claude Laydu comme un commentaire pendant toute la durée du film. La plupart des scènes sont muettes (comme il convenait à ce personnage dont le drame particulier est l'isolement, l'absence de dialogue), et la silhouette ou le visage du curé restent sans cesse présents sur l'écran.

La scène centrale de l'entrevue avec la comtesse, au château, est traitée avec une admirable finesse. Chaque geste, chaque mot portent. Mais aucun effet n'est souligné; le retournement, la conversion de l'âme orgueilleuse de la comtesse est, dans le film comme dans le livre, suggérée plus qu'analysée. Cette discrétion, mérite rare au cinéma qui grossit généralement tous les effets, on la constatera à tous les moments importants du film. Ce mérite est aussi un danger, car on peut craindre que tant de discrétion dans l'effet n'entraîne l'incompréhension du public. Un spectateur moyen, qui n'a pas lu Bernanos, peut-il comprendre qu'une nuit dans son

esbytère le curé était près de perdre la foi (ou tout au moins
l'il se sentait abandonné de Dieu) et que la comtesse, à la
a de son entrevue avec le curé, vient d'être touchée par la
âce ? On peut en douter. Tous ces « mouvements d'âmes »
nt incontestablement indiqués dans l'œuvre, mais rien n'est
t, rien n'est explicité. Finesse estimable, certes, et bien dans
ligne de Bernanos, mais qui risque de rendre pour le public
ertaines scènes mystérieuses et certaines réactions, somme
ute, inexplicables.

Gardons-nous, toutefois, de nous plaindre d'avoir découvert
a cinéma un auteur trop subtil et gardons-nous de décrire à
avance les réactions du public : elles sont imprévisibles.
'expérience des premières projections nous apporte au moins
ne certitude. Même à supposer que plusieurs passages de-
eurent obscurs à certains, l'ensemble de l'œuvre cause une
orte d'envoûtement. Le destin de ce jeune prêtre, sa longue
gonie spirituelle, sa mort dans la misère d'une mansarde et
on dernier mot : « Tout est grâce », laissent le spectateur
ous le coup d'une émotion bouleversante. A travers cette
motion, c'est le mystère même de la grâce, le drame des
mes pénétrées du besoin de Dieu qui fait irruption dans le
omaine cinématographique. Ce film ne se propose ni de
rouver ni d'expliquer, il cause un choc; et cela encore est
out à fait dans la ligne de Bernanos : « J'ai juré de vous
mouvoir d'amitié ou de colère, qu'importe. »

Nous avons dit que Bresson avait choisi dans son adapta-
ion le parti de la fidélité totale. Il est pourtant une servitude
inématographique à laquelle il n'a pu échapper : celle de
a longueur maximum imposée à tous les films. Son film, une
ois monté, durait trois heures. Il a dû le réduire à deux
eures de projection. Le problème de ces coupures, imposées
ar une nécessité commerciale extérieure à l'œuvre, n'était
as facile à résoudre. Bresson a décidé de garder intégrale-
ent l'essentiel, c'est-à-dire toutes les scènes où se trouve
e curé. Il a éliminé les scènes accessoires où étaient présen-
és ses paroissiens, les gens du village. Il en résulte une limi-
ation de l'œuvre qu'on ne peut manquer de regretter. Pour
le spectateur non prévenu, le sujet se ramène à l'histoire d'un
prêtre sans cesse enfermé dans sa chambre pour écrire son
journal et qui n'en sort que pour se rendre au château et se

pencher sur les drames familiaux de ces deux ou trois oisifs. Malgré les indications qui subsistent, on oublie l'importance que revêtent ses paroissiens aux yeux de ce jeune curé, on ne peut deviner l'activité épuisante qu'il consacre à essayer d'entrer en contact avec eux (le mot du curé de Torcy : « Tu t'agites trop », devient dans le film presque inexplicable); le commentaire nous dit bien qu'il va voir les pauvres et les malades, mais le film n'a le temps de rien nous *montrer* de tout cela. Sans doute le roman de Bernanos s'étendait principalement sur les mêmes scènes que le film. Toutefois le livre parvenait à évoquer un arrière-plan d'activité pastorale, de tournées épuisantes à bicyclette, à faire deviner tout un peuple paysan. Le film est plus dépouillé encore; mais en laissant de côté ces éléments il fait basculer le sujet; il n'en conserve que l'aspect individuel (le drame d'une âme...) et laisse dans l'ombre son aspect communautaire (... vouée au salut d'une *communauté d'âmes*).

Il y aurait beaucoup à dire encore sur le mécanisme de généralisation qui semble propre au cinéma. Est-ce parce que les spectateurs voient trop d'œuvres schématiques et conventionnelles ? Est-ce un trait particulier du langage même des images ? Toujours est-il que, dans un roman, on admet facilement que l'auteur a voulu parler d'*un* prêtre, d'*un* cas singulier, alors qu'au cinéma il semble toujours au public qu'*un* prêtre soit *le* prêtre, *un* professeur *le* professeur, etc.

Ce danger de généralisation est grave ici. A travers un cas d'exception Bernanos a voulu faire apparaître l'essence du prêtre, le mouvement de charité profonde et le don total qui l'anime; mais il n'a évidemment pas voulu faire un modèle ou même un prototype de ce jeune prêtre malade, séparé irrémédiablement de son peuple et voué, semble-t-il, au salut de deux châtelaines et d'un défroqué. Le problème est ici le même que celui de *La Puissance et la Gloire*. Pour faire sentir au public la signification profonde de la vocation de prêtre et de la vie chrétienne, Bernanos comme Graham Greene dépouillent leur personnage de tous les prestiges sociaux, de tous les avantages individuels. L'aspect proprement religieux du sujet n'en apparaît qu'avec plus de violence et le choc causé par l'œuvre naît justement du contraste entre la grandeur de la foi et la faiblesse d'un homme qui est à la fois un pauvre et un pauvre homme.

Doit-on craindre que les milieux antireligieux et certains milieux religieux prennent cette intention à contresens, en ne retrouvant les uns et les autres dans ce prêtre que les éléments des caricatures anticléricales? Il y faudrait une mauvaise foi certaine et l'on ne peut, en tout cas, faire grief à Robert Bresson de cette erreur d'interprétation. Il est, sur ce point, entièrement fidèle à l'intention et à l'orientation de Bernanos. C'est Bernanos qui a pris ce risque, et c'est même un des aspects les plus attachants de son œuvre. Il a refusé de tricher, de montrer à la fois les « avantages » spirituels et les « avantages » humains de la foi au Christ. Il n'a pas voulu faire l'apologie de cette prudence qui essaie toujours de concilier Dieu et Mammon, ou tout au moins la fidélité à l'Évangile et la réussite humaine. Ceux, parmi les chrétiens, qui s'en inquiéteraient sont-ils sûrs que la meilleure manière de porter la parole de Dieu n'est pas de la prendre dans sa plus grande rigueur, dans sa plus extrême difficulté? Peut-être pour obtenir beaucoup des hommes faut-il leur demander trop.

Dire que *Journal d'un curé de campagne* amène le spectateur à se poser de tels problèmes, c'est dire que Robert Bresson a réalisé une œuvre exceptionnelle, et sans doute sans précédent dans l'histoire du cinéma. La grandeur du sujet, la profondeur des problèmes qu'il pose, la puissante personnalité de Bernanos, ont été magnifiquement servis par le style personnel et la conscience artistique d'un grand auteur de film.

J.-P. CHARTIER.

DOCUMENT

LA SITUATION RELIGIEUSE EN POLOGNE

L'année 1950 aura marqué un tournant crucial dans l'histoire religieuse de la Pologne. Ce pays en effet remarquable par l'ardeur de sa foi et la force de ses

traditions catholiques, placé d'autre part au cœur de l'Europe orientale, relié enfin par des liens culturels et religieux particulièrement profonds au Siège apostolique de Rome, acquiert la valeur d'un exemple-type de la politique religieuse de l'U.R.S.S. et des « démocraties populaires ». De fait, dès les premiers mois de l'installation du nouveau régime, sa politique religieuse fut fort différente de ce qu'elle était ailleurs : dans les pays qui, comme la Roumanie, ne comportaient qu'une minorité catholique, sa liquidation fut aussitôt entreprise en liaison avec le développement d'une xénophobie assez violente, sans aucun ménagement; dans d'autres pays catholiques, comme la Hongrie, les attaques furent dirigées principalement contre l'épiscopat et les ordres religieux et firent partie d'un vaste plan de répression politique; en Pologne, au contraire, l'attitude politique apparemment conciliante et diplomatique, n'en n'alternait pas moins avec de multiples tracasseries accompagnées de quelques arrestations. Mais c'était un fait qu'à aucun moment la situation religieuse ne s'était détériorée au point de donner naissance à des procès spectaculaires comme celui du cardinal Mindszenty ou comme celui qui vient d'avoir lieu à Prague.

Par cette tactique le gouvernement polonais plaçait évidemment l'épiscopat polonais dans une situation extrêmement difficile et l'on put constater, sinon des divergences, du moins d'importantes nuances dans l'attitude des évêques polonais. Finalement, à la suite de négociations malaisées et cependant facilitées par l'attitude extrêmement discrète du Vatican en cette affaire, — Rome ayant manifestement décidé de faire confiance à l'épiscopat polonais et de le laisser régler la question religieuse en tenant compte de la situation particulière du pays, — un accord fut conclu en avril 1950, dont, il faut le signaler au passage, la propagande communiste tant en Pologne que dans les pays occidentaux orchestra la publication avec une insistance qui ne pouvait man-

er de paraitre significative à la fois et inquiétante aux servateurs impartiaux. Six mois plus tard, les évêques ionais étaient contraints de s'adresser au président erut pour protester contre les multiples violations de ccord par le gouvernement.

Les lettres des évêques polonais ont causé dans le onde entier une forte émotion, car elles révèlent que ccord d'avril, au lieu de marquer le commencement ne pacification, a au contraire marqué le début d'une e de persécution et de liquidation systématique de 'Église dans un pays qui avait été jusque-là relativeent ménagé et où l'on voit apparaitre pour la première s les procédés devenus classiques en Europe orien-e, en particulier l'utilisation du nationalisme avec les ntatives pour favoriser et provoquer les développeents d un schisme selon le système déjà expérimenté Tchécoslovaquie.

Aussi est-il temps de faire le point de la situation reliieuse en Pologne : son évolution ultérieure ne se pourra mprendre qu'à la lumière des événements qui ont arqué la vie religieuse polonaise des dernières années.

LA QUESTION SCOLAIRE

Naturellement et conformément à la loi de tout régime talitaire, au moment même où le nouveau régime se ontrait en apparence assez conciliant à l'égard de l'Éise, il ne pouvait manquer de vouloir s'assurer le onopole de l'éducation de la jeunesse, et dans ce pays t l'enseignement catholique est traditionnellement l'éle de la nation, où les mouvements éducatifs catholiques sont traditionnellement le milieu où fructifie le ntiment national populaire, la question scolaire devait endre des formes particulièrement graves. Le gouvereent, qui avait une claire conscience de la situation, ut procéder lentement et avec méthode pour arriver à

enlever à l'Église la position extrêmement favorabl qu'elle occupait jusque-là sur le terrain de l'ensei gnement.

On commença par des modifications concernant le manuels scolaires que le contrôle obligatoire de l'Éta — qui en fait monopolise l'édition — permit de rendr plus orthodoxes que n'eussent pu l'être les manuels tra ditionnels. Ensuite on s'attaqua aux horaires et, sou couleur d'une réforme de l'enseignement visant à accroî tre la part des enseignements « scientifiques », on pro céda, pour maintenir l'équilibre des horaires et ne pa accabler les élèves, à une réduction des heures accordée à l'enseignement religieux qu'on continuait d'autre par — provisoirement — à reconnaître officiellement et intégrer à l'ensemble des programmes : l'enseignemen religieux fut ainsi réduit à une heure hebdomadaire dan les écoles primaires professionnelles et secondaires e totalement supprimé dans les établissements d'enseigne ment supérieur.

Enfin, pour neutraliser l'effet de cette portion congru théoriquement conservée à l'enseignement religieux, o plaça systématiquement aux heures qui lui étaient e principe réservées les multiples cérémonies, fêtes et ma nifestations qui sont de règle dans une école totalitaire de sorte qu'en fait dans de nombreuses régions il fu pratiquement impossible au clergé de donner aux élève des écoles tant publiques que « privées » — car toute ces manifestations sont également obligatoires pour le élèves des écoles publiques et de celles qui restent théo riquement privées — un enseignement religieux suivi Enfin, cette politique d'élimination sournoise d'un ensei gnement religieux qui continuait cependant d'avoi théoriquement droit de cité même dans les écoles d'Éta fut menée à bien par de multiples pressions du côté d personnel enseignant. Dans beaucoup d'écoles, en effet l'enseignement religieux était donné par des maître laïcs qui ajoutaient normalement cet enseignement

eur spécialité habituelle et qui jouaient ainsi le rôle 'adjoints du clergé généralement incapable d'assurer à ui seul la totalité de l'enseignement religieux. Ces maî- res furent naturellement l'objet de vexations et de pres- ions nombreuses, notamment de la part des inspecteurs ui pratiquement les menaçaient de révocation — sous n prétexte quelconque et toujours facile à trouver en ays totalitaire — s'ils continuaient de participer à l'en- eignement religieux. Toute l'organisation catéchistique e trouva ainsi complètement désorganisée et le but re- herché par le gouvernement était atteint : tout en con- ervant à l'enseignement religieux une position théorique rivilégiée permettant à la propagande d'utiliser des extes légaux qui étaient en fait lettre morte, on était rrivé à l'éliminer pratiquement d'un grand nombre d'é- oles.

Parallèlement aux mesures prises concernant l'ensei- gnement religieux proprement dit, une politique ana- ogue se poursuivit méthodiquement qui visait à éliminer ussi toutes les manifestations de la vie religieuse qui taient jusque-là un aspect essentiel de la vie scolaire polonaise. Si, par exemple, les prêtres prévoyaient des confessions pour une fin d'après-midi, comme par hasard, ce jour-là, les élèves étaient inopinément as- treints à une journée de « service du travail », selon une méthode d'ailleurs peu originale et que le peuple polo- nais avait déjà expérimentée au temps de l'occupation nazie. Si on prévoyait pour un matin une communion générale, aussitôt les autorités scolaires annonçaient une modification du programme, et pour ce matin-là précisé- ment des cours spéciaux (de théorie marxiste générale- ment) commençant à l'heure où était prévue la com- munion, et en avance sur l'horaire habituel. Et ainsi de suite...

En même temps que cette action négative contre l'en- seignement religieux se poursuivit aussi une politique positive de propagande et d'enseignement matérialiste,

selon une méthode aujourd'hui bien connue, car c'est celle qui est uniformément appliquée dans tous les pays placés sous la domination russe. Elle consiste, on le sait, essentiellement en deux innovations : l'une est l'introduction ouverte dans toutes les écoles et à tous les niveaux d'un enseignement « marxiste-staliniste » officiel; cette première innovation fut d'abord introduite en Pologne avec une prudence remarquable, mais selon un plan dont l'exécution progressive fut cependant rigoureusement calculée; la seconde nouveauté consiste à développer d'abord les enseignements dits « scientifiques » (particulièrement biologie et sciences sociales) et à leur donner un caractère franchement et systématiquement matérialiste. Si, par exemple, on examine les nouveaux manuels officiels, on remarquera qu'ils sont tous imprégnés d'un évolutionnisme matérialiste caractéristique avec, par exemple, en ce qui concerne la biologie, l'affirmation insistante de l'origine animale de l'homme présentée comme un fait certain et scientifiquement prouvé.

Enfin, toute cette œuvre de destruction fut couronnée par l'organisation de sociétés de sans-Dieu partout patronnées par les autorités et douées d'une imposante puissance financière, comme la « Société des Amis de l'Enfance » (T.P.D.), chargée de s'occuper spécialement des « enfants des travailleurs dans l'esprit marxiste ». Dans tous les établissements où cette société exerce son activité, l'enseignement religieux cesse *ipso facto;* et il est remarquable que l'activité de cette société se soit subitement accrue et étendue au lendemain de l'accord d'avril 1950!

Les effets de cette propagande se sont fait rapidement sentir : les enfants deviennent hostiles au prêtre qui leur enseigne la religion, et si celui-ci les reprend il est aussitôt accusé de propagande subversive : ce sont alors enquêtes policières (avec témoignages et accusations d'enfants), amendes, poursuites, jusqu'à ce que le prêtre

it exclu de l'enseignement. Comme l'ont souligné les êques dans leur récente protestation, le nombre des êtres exclus de l'enseignement pour une raison ou une itre est tel aujourd'hui que les évêques ont grand peine assurer même une petite part de l'enseignement reli- ieux théoriquement légal mais pratiquement rendu npossible.

LA LAICISATION GÉNÉRALE DE LA VIE PUBLIQUE

Cette politique de laïcisation et de « marxisation » de école n'est en fait qu'un aspect d'une politique plus aste et plus ambitieuse qui vise à éliminer de la vie olonaise toute influence chrétienne et qui en même mps — c'est ce qui fait toute la différence, considé- able, avec la laïcisation entreprise par les sociétés libé- ales bourgeoises du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle — herche à substituer dans tous les secteurs à l'influence hrétienne l'influence dogmatique et pratique de l'idéo- ogie marxiste totalitaire.

Tout d'abord, tous les moyens sont mis en œuvre pour iscréditer et au besoin boycotter les manifestations reli- ieuses publiques de quelque espèce qu'elles soient. La néthode est toujours la même qui consiste à faire coïnci- er avec une manifestation religieuse une manifestation civique » où la présence de tous ceux qui dépen- ent en quelque sorte de l'État — et dans un État tota- itaire c'est pratiquement tout le monde — est rigoureu- ement obligatoire sous peine de sanction comme, par exemple, le retrait de titres d'alimentation, de pièces l'identité, etc. Par exemple, en 1949, la célébration du oixante-dixième anniversaire de Staline fut organisée le façon à coïncider avec la fête de Noël et la presse lonna à la célébration de Staline un caractère religieux destiné à étouffer l'atmosphère chrétienne propre en

Pologne à la période de Noël. On donna partout officiellement la consigne de ne dresser que des « arbres de Noël soviétiques », c'est-à-dire dépourvus de tout attribut ayant un caractère religieux (ici encore on se souviendra des « Noëls » hitlériens).

Du côté des distractions et divertissements, il faut noter la politique poursuivie par la Commission des divertissements et récréations populaires créée par la Section de propagande du Comité central du Parti communiste et qui vise méthodiquement à modifier profondément le caractère du dimanche traditionnel et surtout à s'assurer pratiquement le monopole de l'organisation des fêtes et divertissements. Aussi, parallèlement à l'activité de cette Commission, fut mise en œuvre une politique qui aboutit à priver les organisations catholiques de toute possibilité d'action réelle. Un décret du 5 novembre 1949, utilisant une loi ancienne de 1932, soumet les organisations religieuses à la nécessité de répondre à un questionnaire avant d'être autorisées : ce questionnaire avait un caractère d'inquisition si évident que les évêques décidèrent de refuser d'y répondre. De même, toujours en vertu d'un ancien décret de 1932, un décret du 23 novembre 1949 interdit :

1. L'organisation de pèlerinages publics et collectifs.
2. Les cérémonies publiques à l'occasion de l'arrivée ou du départ d'un pèlerinage.
3. Les processions dans les rues.
4. La bénédiction solennelle des champs.
5. L'organisation de cortèges pour l'arrivée ou le départ d'un évêque à l'extérieur des cimetières.
6. L'organisation de cortèges religieux.
7. La bénédiction de croix ou de statues sur les routes et chemins.
8. Les représentations de Noël.
9. Les réunions paroissiales en plein air.

Enfin, la conduite privée des catholiques est l'objet d'une constante inquisition policière et la surveillance

comportement religieux est un des éléments essentiels la vigilance policière dont beaucoup de gens sont nstamment l'objet en Pologne.

LA CAMPAGNE CONTRE LA HIÉRARCHIE ET LE CLERGÉ

Comme partout ailleurs, l'obstacle principal au succès e cette politique antireligieuse est l'épiscopat et le ergé. Et cet obstacle est peut-être encore plus fort en ologne, où le lien entre le clergé et le peuple est partiulièrement étroit. Ainsi s'explique que la politique offielle s'accompagne d'une campagne permanente contre clergé, qui prend selon les moments et selon les néces-ités les formes les plus diverses, mais où l'on retrouve es méthodes et les thèmes devenus monnaie courante n Europe orientale. Comme ailleurs, mais surtout en 'ologne où il est plus difficile qu'ailleurs d'avoir recours, particulièrement contre les évêques, à la répression lirecte, la tactique principale consiste à miner l'autoité morale du clergé, et particulièrement de l'épiscopat, n utilisant la méthode déjà rendue tristement célèbre ar Hitler et qui consiste à créer des scandales qu'enuite on exploite largement dans la presse, par les affiches et dans les conversations privées selon un mot d'ordre soigneusement orchestré à travers tout le pays. Car « il s'agit de convaincre l'opinion publique que la moralité catholique est inférieure à la moralité socialiste », pour reprendre les termes d'une consigne du ministre de l'Intérieur aux organismes officiels et officieux de la propagande en 1948. Ainsi s'expliquent les procès de prêtres et de catholiques montés généralement avec le plus grand soin et qui font l'objet d'une publicité considérable.

Il y a eu une période durant laquelle, comme dans l'Allemagne d'Hitler, eurent lieu en série dans toutes les

régions des procès de mœurs intentés à des prêtres, par ticulièrement à ceux qui se trouvaient chargés de l'ense gnement religieux dans les écoles. Après quoi est venu — devant l'insuccès manifeste de la première série — l série des procès « politiques » intentés à des prêtres pou participation à des « activités clandestines » : on pri pour prétexte le fait que beaucoup de prêtres, ayan appartenu à des organisations de résistance au temp de l'occupation nazie, avaient négligé de déclarer avoi cessé d'appartenir à ces organisations au moment d passage de l'occupation allemande à l'occupation russe Ces procès se terminent par des condamnations à mor ou à la prison; il est impossible d'avoir une idée quel conque du nombre des prêtres exécutés, car les exécu tions capitales ne sont jamais publiées dans la presse.

Lorsque commencèrent les négociations entre l'épisco pat et le gouvernement, aussitôt tous les procès contr des prêtres furent suspendus (mais les prévenus en situa tion de détention préventive ne furent pas libérés). Mais au même instant on annonçait l'ouverture d'un grand procès pour « activité clandestine », dont on attend tou jours l'ouverture, tandis qu'un nombre important d prêtres et de personnalités laïques ont été arrêtés depuis de longs mois en liaison avec la préparation de ce procès. On le tient sans doute en réserve pour justifier ultérieurement de nouvelles mesures et, à l'époque de la négociation, l'annonce de ce procès servit de moyen de pression sur les évêques. Naturellement, toute cette pro pagande s'accompagna d'accusations contre l'activité « politique » des prêtres. En fait, le clergé polonais dans sa grande majorité, suivant d'ailleurs les consignes for melles de ses évêques, a adopté la tactique prudente qui consiste à s'abstenir de toute action clandestine. Mais le mot « politique » signifie pour les communistes polo nais des idées que les prêtres ne peuvent éviter de sou tenir sans manquer à leur vocation. Et, par exemple, à la fin de 1949 un prêtre, l'abbé Brudnicki, curé d'une

paroisse des environs de Varsovie, fut condamné à cinq ans de prison pour avoir prononcé un sermon dans lequel il prenait la défense du Saint-Père. D'après le texte même des attendus du jugement, la raison de la condamnation était la suivante : « La presse démocratique a démontré que le pape est l'ennemi de la Pologne; quiconque combat cette thèse attaque le gouvernement et le régime démocratique. »

Il faut noter d'autre part que, comme on le sait dans le monde entier, le clergé polonais a été pendant la guerre décimé comme dans aucun autre pays : l'Église catholique a perdu dans les camps de concentration et dans les prisons allemandes 25 % de ses prêtres, et 15 % environ sont revenus malades ou invalides. Or, sans un instant de répit, ce clergé déjà si terriblement éprouvé a dû continuer sa lutte pour sa liberté, cette fois, contre le régime communiste : qu'il suffise de noter que plus de cent cinquante prêtres (et encore ne possède-t-on pas les chiffres concernant cinq diocèses les plus éprouvés) sont encore en prison. On ignore le chiffre de ceux qui sont morts.

Dans le cadre de cette campagne contre le clergé, il faut sans doute donner toute son importance aux campagnes de presse et d'opinion dirigées contre le Vatican et la personne même du pape, campagnes qui semblent avoir pris en Pologne une intensité particulière due sans doute à la particulière importance du loyalisme romain des catholiques polonais et à l'étroitesse des liens traditionnels qui ont toujours existé entre Rome et la Pologne catholique.

Cette campagne contre le Vatican fut aussi quelque peu mise en sourdine lors des négociations entre le gouvernement et les évêques, non sans que la presse continue cependant de faire quotidiennement de multiples allusions à la « politique vaticane ». Sur ce plan encore, toute la tactique officielle tendait à vouloir créer une antinomie entre le loyalisme romain des catholiques et

leur patriotisme, dont on connaît l'ardeur : il est vrai à ce propos que le patriotisme polonais étant aussi opposé à la domination russe qu'à la domination allemande, la Pologne est le pays où le chantage au nationalisme a le moins de chance de trouver un écho profond dans l'opinion. Mais la littérature antiromaine, si elle connut une sorte de répit dans la presse pour le grand public, fut au contraire accentuée pendant la période de négociations dans la presse spécialisée destinée aux cadres du Parti et aux organismes chargés de la propagande.

C'est ainsi qu'au mois de septembre, au moment précis où justement les évêques allaient être obligés d'élever leur protestation contre les violations de l'accord par le gouvernement et ses représentants, un discours officiel fut lu dans toutes les écoles à l'occasion de la rentrée scolaire qui contenait le paragraphe suivant sur le pape et le Vatican :

Le Vatican est le siège de cet État pontifical qui, au lieu de se consacrer, conformément à l'esprit de la religion chrétienne, à prêcher la fraternité et l'amour entre les peuples, se laisse diriger par les capitalistes, cherche à affaiblir les nations qui se gouvernent selon les justes principes de la démocratie populaire, s'efforce de créer des conflits en menaçant d'excommunier ceux qui se consacrent à relever leur pays des ruines de la guerre; nous voulons pour tous les peuples une paix juste, et c'est pourquoi nous ne sommes pas effrayés par les menaces du Vatican; sa politique est en effet en contradiction avec les principes de la religion chrétienne et constitue un abus de la religion à des fins politiques. Par le moyen de cette menace, le Vatican veut provoquer des troubles intérieurs et des divisions entre les nations : mais il n'y réussira pas.

La lettre du Saint-Père aux évêques polonais du 1er septembre 1949 n'avait pas obtenu l'agrément de la censure gouvernementale et on tâcha par des menaces d'empêcher les prêtres d'en donner lecture en chaire.

Enfin les œuvres religieuses, hôpitaux, orphelinats, etc., ont été en grande partie « socialisées » d'abord et

suite tout simplement étatisées, le plus souvent sous rme d'une pure et simple opération de confiscation olicière.

ONCLUSIONS ET PERSPECTIVES D'AVENIR

Il est clair qu'en Pologne comme ailleurs le but est destruction et l'élimination totale de l'Église catholique. Mais la situation particulière de la Pologne, la chesse et la fidélité éprouvée de son catholicisme posent ux tacticiens du totalitarisme des problèmes particulièement délicats, et le caractère peut-être le plus frappant e la politique religieuse du gouvernement polonais est ans doute l'incertitude de sa tactique et l'alternance des néthodes, phénomènes qui expliquent la diversité des ugements de fait portés sur la situation.

Un premier courant, celui qui préconise une politique adicale, est surtout le fait d'éléments étrangers à la Pologne, souvent d'origine russe, qui voudraient utiliser n Pologne la manière forte adoptée ailleurs par les communistes; l'autre courant est représenté par les communistes polonais qui préfèrent une méthode « progressiste » et sont fortement opposés à la manière forte qui, selon eux, ressemblerait trop à ce qui s'est passé en Ukraine, en Roumanie et en Russie, c'est-à-dire à une entreprise « orthodoxe » dirigée contre Rome, entreprise que le peuple polonais ressentirait comme l'épisode le plus impopulaire d'un nouvel effort de russification susceptible de rappeler les souvenirs les plus odieux du temps des tsars. Car c'est un fait que toute l'histoire de l'occupation russe en Pologne depuis le XVIII[e] siècle est dominée dans les souvenirs du peuple polonais par la coïncidence de la russification et de la campagne contre Rome, et c'est un fait que le loyalisme romain du catholicisme polonais est un aspect de la résistance nationale polonaise à la russification dont souvent, au

cours de l'histoire, l'orthodoxie a été la fidèle auxiliaire. Par contre, la méthode « progressiste » éviterait cet inconvénient en permettant d'utiliser au contraire le sentiment national polonais et présenterait aussi quelques avantages positifs : ainsi par exemple il serait possible en Pologne de trouver comme ailleurs des alliés parmi les catholiques eux-mêmes qui, au contraire, seraient définitivement éloignés de toute compromission avec le régime en cas d'emploi de la manière forte. Ainsi on pourrait espérer voir se développer un « progressisme » polonais désireux de limiter les activités extérieures de l'Église, d'annihiler pratiquement son influence sur les esprits sans pour autant recourir à la persécution; au contraire, dans les milieux « progressistes » on aimerait pouvoir utiliser les dignitaires de l'Église, les voir participer à des cérémonies officielles. Telle est la méthode qui a la préférence de la plupart des membres actuels du gouvernement polonais, qui cependant n'excluent pas le recours à la manière forte mais en la considérant alors seulement comme un mal nécessaire. Ainsi s'explique aussi que, plutôt que la persécution, les dirigeants polonais préfèrent le machiavélisme diplomatique et aient une particulière prédilection pour la méthode qui consiste à combiner un respect théorique des droits de l'Église avec la constante violation de ces droits dans la pratique.

Déjà avant la conclusion de l'accord d'avril, si l'on en juge par les consignes données dans les circulaires, instructions et autres textes destinés aux cadres et aux propagandistes, le plan général qui commandait la politique religieuse du régime comportait plusieurs étapes et se calquait sur le schéma suivant :

1. D'abord détruire tout ce qui dans l'Église est absolument incompatible avec le communisme.

2. Ensuite obtenir de l'Église, au besoin à l'aide d'un chantage et en échange d'un certain nombre d'avantages sans dangers, tout ce qui pourrait être obtenu en fait de concessions.

3. Obtenir alors et exploiter à fond la collaboration
l'Église ainsi transformée.

Dans la réalisation de ce programme, on procéda
énéralement avec la plus grande prudence; ainsi, lors
la première campagne de presse contre le pape (au
ébut de 1949), après que le Primat de Pologne eut pro-
oncé dans l'église de Sainte-Croix à Varsovie, le 3 avril
949, un discours dans lequel il déclarait que si cette
ampagne continuait elle provoquerait des réactions, il
t aussitôt mis un terme à cette campagne. Mais lors-
u'elle fut reprise un peu plus tard, elle continua malgré
s multiples protestations des évêques, et précisément
accentua encore cette année après la conclusion de
accord d'avril.

De même en ce qui concerne la constitution d'une
glise « nationale » : les premières tentatives furent un
hec et bien peu nombreux furent les prêtres « progres-
istes », mais on eut alors recours à la pression écono-
ique : le gouvernement ayant pris en charge la recons-
uction des églises et ayant même développé à ce propos
n énorme effort de propagande, adopta comme tactique
ondamentale à l'égard des prêtres l'obtention d'une
éclaration de loyalisme (sous une forme ou sous une
utre selon les conditions locales) contre l'octroi de la
ubvention prévue pour la reconstruction de l'église; ce
ui permit l'orchestration de la campagne de propa-
ande au cours de laquelle il fut souvent démontré que,
ans son égoïsme, le clergé faisait obstacle à la recons-
uction des églises pour laquelle le gouvernement ins-
rivait cependant à son budget des sommes considé-
ables.

Enfin, le principal effort de la politique du gouverne-
ent a visé à créer en Pologne un « socialisme chré-
ien » pour lequel on comptait sur un groupe d'une tren-
aine de personnalités « catholiques progressistes ». Ces
atholiques « progressistes » polonais qui publient deux
journaux, l'hebdomadaire *Hier et Demain* et le quotidien

Paroles universelles, pensaient pouvoir par leur politiqu sauvegarder l'essentiel de la situation de l'Église e pensaient aussi qu'après les années de l'occupation alle mande la Pologne ne pouvait supporter encore une nou velle extermination et qu'il fallait par conséquent accep ter à n'importe quel prix un *modus vivendi*. Mais c groupe de catholiques progressistes, qui n'a jamai acquis une influence étendue et qui est resté très impo pulaire auprès de la masse catholique, a d'autre part ét victime de la méfiance des milieux officiels avec lesquel la collaboration s'est révélée assez délicate : en fait, un scission s'est produite à la suite de laquelle, devant le déceptions de l'expérience, les éléments les plus intéres sants du mouvement s'en sont purement et simplemen retirés.

Il est certes difficile de prévoir comment pourra s développer l'application du système et les effets qu'ell produira sur la vie religieuse de la nation. Mieux vau par conséquent conclure en relevant quelques donnée certaines et précises concernant la situation actuelle Car il est certain qu'en tous pays le communisme compt sur un long développement historique pour mener à bie ce qu'il appelle la « transformation idéologique » d'u pays et pour le porter au delà de la « situation sociale rétrograde » où il se trouve actuellement. Il compte prin cipalement sur la jeunesse et sur son monopole de fai de l'enseignement et de l'éducation, ce qui lui perme de laisser les églises ouvertes en attendant qu'elles se vident d'elles-mêmes un jour, sauf naturellement en cas de résistance et étant bien entendu que le communisme oublie l'essentiel, à savoir que l'Église est une institution divine.

Dans ces conditions, le fait dominant de la situation actuelle telle qu'elle se présente à la fin de cette année qui a été cruciale pour l'Église en Pologne, est l'alliance dans la conduite des catholiques polonais considérés dans leur ensemble de la prudence et de la résistance :

prudence symbolisée par l'accord d'avril, résistance symbolisée par les lettres récentes des évêques polonais.

L'autre fait est l'attachement du peuple polonais, et particulièrement dans ses couches sociales les plus authentiquement « populaires », à l'Église catholique, attachement renforcé par le fait qu'à la différence de ce qui a pu se passer en Ukraine ou en Roumanie, en Pologne la cause de l'Église s'identifie exactement avec celle de l'indépendance nationale; à cet égard, la résistance de l'Église polonaise à la tyrannie nazie, résistance payée d'un prix que nul autre pays catholique n'a eu à payer, résistance qui ne faisait que continuer la résistance opposée pendant plus d'un siècle par l'Église catholique à la russification, est pour le peuple polonais une garantie dont l'influence morale est considérable. Le peuple polonais, en effet, n'oublie pas le rôle joué au cours du siècle dernier par l'Église dans la conservation de la nation polonaise. Ainsi s'explique en particulier un fait spécialement saisissant qui est la présence en foule de la population dans les églises sous le moindre prétexte. Il n'a jamais été aussi facile en Pologne qu'aujourd'hui de remplir une église et même de « refuser du monde », car beaucoup de gens qui avaient perdu l'habitude de fréquenter les églises reviennent à cette pratique dans laquelle ils voient le meilleur moyen de manifester leur foi patriotique. De même les livres catholiques, qui pourtant sont l'objet des restrictions les plus draconiennes et qui sont contraints de se vendre à un prix supérieur à ceux des ouvrages officiels, se vendent mieux qu'avant la guerre. Avant la guerre la classe ouvrière avait commencé de s'éloigner de l'Église; depuis l'avènement de la « dictature du prolétariat », l'attitude des milieux ouvriers à l'égard de l'Église s'est considérablement modifiée même dans le cas de gens qui ne se sont pas pour autant « convertis »; en particulier la sympathie pour les prêtres devient de plus en plus ouverte même de la part des militants syndicaux ou poli-

tiques tenus pourtant à une attitude rigoureusement « dans la ligne ». Quant à la situation morale de la jeunesse, complètement désorientée, prise entre la pression de la propagande et les réactions du sentiment national, il est aussi impossible d'en avoir une idée précise.

Ce qui reste le péril le plus grave, c'est que la doctrine catholique sévère et intransigeante apparaît comme particulièrement dure à des gens constamment travaillés par une propagande utilitariste et matérialiste. Pour les masses populaires, c'est ce matérialisme pratique qui en tout état de cause représente le danger essentiel. En fait, au delà de la persécution, au delà des multiples vexations dont on peut constater une fois encore qu'elles ne font que renforcer la capacité de résistance spirituelle du catholicisme polonais, c'est le processus graduel de matérialisation de la société et des individus poursuivi systématiquement sur tous les plans qui met en danger l'avenir religieux de la Pologne; c'est aussi sur ce plan, et sur ce seul plan, fut-ce au prix de multiples et graves sacrifices, que pourra être amenée à se replier comme sur une position de dernière ligne la résistance d'un peuple et d'une Église qui méritent l'admiration du monde catholique tout entier par le dévouement dont ils n'ont cessé de faire preuve, tout au long d'une histoire singulièrement douloureuse, à l'égard de la foi chrétienne.

CENTRE D'INFORMATIONS CATHOLIQUES.

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant :* G. CHIFFLOT.
D. L., 1er trimestre 1951. — Imprimeur, nº 653.
N.M.P.P.